Les Temps Modernes

7e année REVUE MENSUELLE nº 74

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Décembre 1951



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

LE DIMANCHE DE LA VIE [1]

... c'est le dimanche de la vie, qui nivelle tout et éloigne tout ce qui est mauvais ; des hommes doués d'une aussi bonne humeur ne peuvent être foncièrement mauvais ou vils.

HEGEL.

Les personnages de ce roman étant réels, toute ressemblance avec des individus imaginaires serait fortuite.

I

Il ne se doutait pas que chaque fois qu'il passait devant sa boutique, elle le regardait, la commerçante le soldat Brû. Il marchait avec naturel, joyeusement sapé de kaki, le cheveu, ce qu'on en voyait sous le képi, le cheveu taillé net et quasiment lustré, les mains le long de la couture du pantalon, les mains dont l'une, la droite, se levait à intervalles irréguliers, pour respecter un gradé supérieur ou pour répondre à la salutation de quelque démilitarisé. Ne soupçonnant pas qu'un œil admiratif l'épinglait chaque jour sur le trajet qui le menait de la caserne au burlingue, le soldat Brû, qui ne pensait en général à rien, mais, lorsqu'il le faisait, de préférence à la bataille d'Iéna, le soldat Brû se déplaçait avec l'aisance d'un inconscient. L'œil inconsciemment gris-bleu, la molletière galamment embobinée avec inconscience, le soldat Brû promenait naïvement avec lui tout ce qu'il fallait pour plaire à une demoiselle ni tout à fait jeune ni tout à fait demoiselle. Il ne savait pas.

Julia pinça le bras de sa sœur Chantal et dit :

— Le v'là.

Tapies derrière un entassement brut de bobines et de boutons,

1. Les nécessitées de la mise en pages nous ont contraints à quelques coupures, effectuées en accord avec l'auteur. La version intégrale paraîtra chez Gallimard.

elles le regardèrent passer, muettes. Mais leur silence était provoqué par l'intensité de leur examen. Eussent-elles parlé, il ne les aurait point entendues.

Comme à son habitude, le soldat Brû tourne au coin de la rue Jules-Ferry et disparaît pour un bout de temps. Jusqu'à l'heure de la soupe.

— Alors? demande Julia.

— Alors? répond Chantal.

Elle va s'asseoir près de la caisse.

— Lui.

— Y en a des milliers comme ça, dit Chantal.

— Et y en a pas non plus des milliers comme le tien?

— C'est pas un raisonnement.

— Alors, tu vois.

Julia continuait à regarder avec langueur le coin de la rue Jules-Ferry.

— Qu'est-ce que je vois? demanda Chantal.

Julia se tourna vers sa sœur :

— Ce sera lui et pas un autre.

— Fais à ton idée.

Chantal haussa les épaules et dit, confirmant ainsi sa précédente phrase :

— Fais à ton idée.

— Tu n'as rien d'autre à me dire?

Si elle se marie, ils pourront se l'accrocher son héritage, les Bolucra, pas pour eux, mais pour leur fille Marinette qui aurait pu se mettre comme ça dans le commerce quand la tante aurait commencé comme ça à décrépir. On lui trouverait autre chose à Marinette. Les Bulocra n'avaient pas besoin du souk avunculaire. Ils ne courraient pas après. Qu'elle se conjugue, la Julia.

— Tu ne le trouves pas un peu jeunet pour toi?

— Combien lui donne-tu?

— Vingt-deux, vingt-trois ans.

— Tu le vois en culottes courtes.

— Vingt-cinq au plus.

Elle ne disait pas ça, Chantal, pour la faire reculer, Julia. Mais elle le trouvait bien vert, le troufion, pour sa sœur qui l'était tellement moins.

— C'est un bel homme, dit Julia, c'est pas un garçonnet.

— Tu te gourres. Il est de la dernière cuvée, ton grifton. On lui

pincerait le nez qu'il en sortirait de la crème. Je dis de la crème parce que je reconnais qu'il est joli.

Julie s'esclaffa.

— Tu me feras toujours marrer.

— Moins que toi, dit Chantal. Là, en ce moment, tu me fais marrer, toi, parce que tu vas faire une drôle de bêtise.

— Et pourquoi ça?

— Parce que tu vas épouser un garçon qui a vingt ou vingt-cinq ans de moins que toi. Où ça peut te mener, hein? dis-moi : où ça peut te mener?

Elle secoua coquettement ses cheveux et répondit à sa propre question :

— Ton mariage ne tiendra pas debout.

Julia dévisagea sa sœur, puis la dépoitrina et enfin la déjamba. Elle lui dit :

— Tu me trouves moche?

— Non, non, tu tiens le coup. Mais vingt, vingt-cinq ans de différence, c'est quelque chose. Toi qui as pu voir les pioupious français en pantalon rouge défiler devant le président Fallières. Lui il ne doit même pas savoir ce que c'est que le président Fallières.

— D'abord je te remercie de l'allusion.

— Faut bien dire ce qui est.

— Ensuite il y a pas vingt ans. Et surensuite je m'en fous. Réponds-moi : tu me trouves déglinguée?

— Pas du tout.

— Ma frimousse?

— Ça va.

— Mes totoches?

— Ça tient.

— Mes gambettes?

— Au quai.

— Alors?

— C'est pas seulement le physique qui compte, dit Chantal, c'est le moral.

— Oh, oh, dit Julia, où as-tu été pêcher une bourdante pareille?

— Cherche pas, je l'ai trouvée toute seule.

— Alors, explique voir.

Chantal faisait allusion aux mœurs des hommes, des hommes mariés, et singulièrement à celles du sien, Paul Boulingra : l'alcoolisme buté, la tabagie autistique, la paresse sexuelle, la médio-

crité financière, la lourdeur sentimentale. Seulement voilà, Julia trouvait que sa sœur avait été particulièrement mal servie en la personne de son Popol. Elle cita des types qui ne buvaient que de l'eau comme le mari de Mme Trendelino, qui ne fumaient point comme celui de Mme Foucolle, qui braisaient à houilles rehaussées comme celui de Mme Panigère, qui gagnaient largement leur vie comme celui de Mme Parpillon et qui savaient avoir pour leur épouse de délicates attentions comme celui de Mme Foucolle, déjà cité. Sans compter ceux qui savent remettre un plomb, porter les paquets, conduire la voiture, baisser les yeux lorsqu'ils croisent une pute. Julia pensait bien que son militaire serait de cette espèce, et elle en sourit de plaisir. Ce qui agaça Chantal.

— Oui, concéda-t-elle, mais quand tu auras soixante ans, il en aura trente-cinq. Tu ne le tiendras pas.

— On verra.

— Tu es bien maligne.

— Je saurai.

— Tu crois qu'on tient tous les hommes de la même façon, sotte fille?

— Lui, je saurai.

— Tu ne connais même pas son nom.

— Qu'est-ce que ça peut faire?

— Tu ne connais ni son âge, ni son métier, ni son passé, ni même s'il a son brevet d'instruction publique.

— Et puis après?

— C'est bien, ma fille. C'est bien.

Chantal agita fémininement sa chevelure. Elle ajouta encore une fois :

— C'est bien.

Puis elle conclut :

— Vas-y. Mais vas-y donc.

Julia s'assit à la caisse, enfin. Il n'y avait pas de clients, elle pouvait si non ce n'est pas un bon principe : le chaland songe tout de suite aux conséquences monétaires de son geste et il n'achète rien. Vaut mieux pas. La voilà derrière l'engrangeuse-monnayeuse à ressorts, une belle machine moderne comme dans les pharmacies et les brasseries à musique et qui, la machine, donnait au modeste comme le mercier, de Julia Julie Antoinette Ségovie une apparence sérieuse et menaçante propre à vaincre les réticences et les indécisions des acheteuses de ruban vert-pétrole ou de ganse mordorée.

Elle sortit, Julie, un classeur, un pour les factures, et se mit à étudier ses échéances. Elle l'avait déjà fait soixante et dix-sept fois depuis le premier, mais une fois de trop ne fait jamais de mal. De plus elle ne pensait pas à ce qu'elle ne faisait pas. Tandis que ses doigts traçaient avec une application analphabète des signes que l'Occident doit aux inventeurs de la gomme, Julie préparait un petit discours qu'elle destinait à sa sœur en vue de résultats pratiques. Mais entra Ganière.

Envoyée en course afin de pouvoir discuter le bout de gras avec la sisteur, l'esclave réintégrait l'échoppe bien avant que prévu.

— Toutes les mêmes, dit Julie à Chantal. Quand il faut qu'elles soient là elles en finissent pas de rentrer et quand faut pas qu'elles y soyent elles accourent à toutes jambes.

Le zèle de Ganière désola Julie, qui mesura, en l'espace de quelques millimètres-secondes, la distance qui sépare les maîtres des serviteurs, et surtout l'intelligence des uns de la lourdeur des autres. Quelle connarde, grommela-t-elle, puis, d'une voix sèche, elle prononça ces mots :

— Vous en avez mis du temps.

— Mais, madame, commença la fille.

— Ça suffit, dit Julie. Vous avez encore été traîner.

— Mais, madame, bêla-t-on.

— Oui, traîner. Traîner avec des voyous. Ou même des militaires.

Pourtant, elle avait fait vite, Ganière. A comprendrait jamais.

— Mais, madame.

— Ça suffit. On vous a encore troussée, hein? petite salope. Je le dirai à votre maman et à votre pauvre grand-mère. Si jeune et si catin!

Julie soupira :

— Une véritable hétaïre!

On ouvrit la bouche, mais on n'eut pas le temps de protester. Julie se pencha vers le on; et la caisse était haute, et la drôlesse pas plus que trois pommes. On trembla.

Julie descendit de sa chaise, plongea sous un comptoir et en sortit un petit paxon qu'elle projeta vers Ganière.

— Allez me porter ça, et en vitesse.

— Mais, madame...

— Mais, quoi?

— C'est pour Mme Foucolle. Alle a dit qu'elle repasserait le prendre.

— Ça vous regarde?

— Chsais pas, madame.

— Alors je vous dis d'aller porter ça. Vos avis m'indiffèrent, ma fille.

On inclina le chef avant de repartir dans les rues du Bouscat et, après avoir incliné le chef, on repartit effectivement dans les rues du faubourg.

Disparue Ganière, Julia regrimpa sur sa chaise et dit :

— On en a du mal à se faire servir.

— M'en parle pas, dit Chantal qui n'avait cependant qu'une femme de ménage.

— Tant que le gouvernement s'en mêlera pas.

— Peut-être bien.

— Ou plutôt c'est parce qu'il s'en mêle de trop.

— Bien possible.

— C'est comme les fonctionnaires.

— Laisse donc les fonctionnaires.

Julie laissa donc les fonctionnaires, pas tellement à cause de son beau-frère, Paul Brelugat, contrôleur des poids et mesures, que de sa sœur, Chantal Marie-Berthe Éléonore, épouse d'un certain Brolugat (Paul), que son travail et son application avaient amené, après maintes angoisses, à la situation de contrôleur des poids et mesures à Bordeaux (Gironde). Il venait d'être nommé à Paris dans le quinzième, un fameux avancement, prétexte à quelques gueuletons bordelais, humectés d'aïoli, arrosés de fondue, irrigués au chambertin. Par affection pour sa sœur, Julia laissa donc tomber la question des fonctionnaires, quoique chaque fois qu'elle y pensât, à ladite question, ça la mettait drôlement en boule. Suffit.

— Oh, moi, tu sais, les fonctionnaires, dit-elle.

— Tu as encore des choses à me dire? demanda Chantal.

— Tu crois vraiment que je fais une sottise?

Mais elle n'avait pas l'air de poser cette question.

— Rien ne dit que tu puisses, répondit Chantal.

Le ton négligent fit lever les yeux de Julie.

— Explique-toi.

— Eh bien, quoi, c'est clair.

— C'est clair, quoi?

Chantal se leva.

— Faut que je m'en aille.

Elle se dirigea vers la porte, mais Julia ne bougeait point.
— Explique-toi, dit-elle.
— Suppose qu'il soit marié.
— Il n'a pas d'alliance, répondit immédiatement Julia.
— Je veux pas te vexer, mais tu peux ne pas lui plaire.
— Je saurai.
— Vingt ans de différence, ça compte.
— Y a pas vingt ans.
— Je parie que si.
— C'est tout ce que tu trouves à me dire?
— Ça ne te suffit pas?

Julia, pendant quelques secondes, se pencha sur ses factures, puis, les abandonnant à leur chemise, se laissa glisser de sa chaise et vint à sa sœur en lui parlant en ces termes :

— Je suis triste que tu montes comme ça à la capitale, tu vas me manquer, sœurette.
— Tu as trouvé quelqu'un d'autre pour te tenir compagnie.
— Ça remplace pas une sœur.
— Eh non. Eh non. Une sœur, ça ne se remplace pas.

Ses cheveux ondulèrent mollement sur le col un peu rapé de son tailleur. Chantal fouillait dans son sac pour le rose, le rouge, le crème, la poudre, la pâte, la crème, le bâton, la houpette, le pinceau.

— C'est bien vrai, une sœur ça se remplace pas. T'as de la veine, toi.
— Bah, Paris ce n'est que Paris.
— Tout de même.

Julie soupira.

Chantal s'écrasa de l'onguent carmin sur les lèvres, se pourlécha, enfin sourit.

— Tu viendras nous voir, dit-elle.

Julia sourit de même.

— On ira aux Folies-Bergère.
— Et au Casino de Paris.
— A la tour Eiffel.
— J'aurai le vertige.
— Et au Père-Lachaise.
— Où sont enterrés les grands morts.

Elles commencèrent à s'attendrir.

— Tu te souviens, dit à Chantal Julia, tu te souviens de l'impasse Traînée?

— Si bien nommée.

— Tu te souviens, à la sortie de la communale?

— Oui. Avec Mireille Bacroix et Sophie Bergier, vous y traîniez les garçons pour les déculotter. Je vous regardais faire, moi j'étais trop petite.

— On les terrorisait, les chérubins. Même que la directrice de l'école nous a félicitées parce qu'on faisait respecter notre sexe.

Elles s'esclaffèrent.

— Et, reprit Julia, quand tu t'es fiancée et qu'on a fait croire à maman que l'abus du melon t'avait rendue hydropique.

— Polocilacru, ajouta Chantal en pleurant.

— Ce que les gens peuvent être poires! conclut Julia.

Elles se calmaient lorsque Julia reprit :

— Et le guérisseur qu'on a inventé!

De nouveau les rires.

— Comme ça, dit Julia, tu as eu un mariage sans rotondité.

— Ah! là là, fit Chantal. Ah! là là. Ah! là là.

Elle dut se rasseoir.

En haletant, elle épongea ses larmes.

— Tu me feras toujours marrer, bégaya-t-elle.

Cultiver l'héritage de la sœur célibataire, c'était vraiment un truc de trop longue durée. Et Marinette se débrouillerait plus tard, quoi. D'ailleurs, pour le moment, Marinette lui cassait les pieds. Jamais elle avait vu une gosse pareille : toujours à se toucher, perverse, fausse, menteuse, hypocrite, voleuse, tout.

— Et tu te souviens, reprit Julie en riant déjà de la bien-bonne commune à leur mémoire qu'elle allait encore évoquer.

Chantal l'interrompit :

— Écoute. Faut que je m'en aille. Dis-moi tout de suite ce que tu allais vouloir me demander.

Julie l'embrassa.

— Au revoir, petite. Raconte-moi bien tout ce que tu auras appris sur lui.

. . . .

III

Le sergent Bourrelier poussa la porte du café des Amis et il entra, suivi du soldat Brû. Ils s'installèrent à leur place habituelle et,

sans qu'ils lui eussent rien demandé, Didine leur apporta le tapis vert, les cartes grises, un pernod pour Arthur et le vin blanc gommé du soldat Brû. Arthur et Brû tapèrent comme ça la belote pendant une bonne heure et, de même que les autres jours, le sergent gagna. Ils suppèrent alors leur apéro, à petits coups, Brû d'autant plus précautionnement que, depuis la colonie, avec ses maladies hépatiques et ses coups de bambou, il craignait toujours qu'un peu trop d'alcool ne lui fît tourner la tête.

Lorsqu'ils eurent fini, ils se regardèrent avec sympathie, et, comme à l'accoutumée, le sergent proposa :

— Un autre?

— Tu y tiens?

— On joue la tournée.

Ils jouèrent et Brû de nouveau perdit. Le second verre il le buvait avec encore plus de lenteur que le premier. Après en avoir aspiré trente gouttes, il le reposa et, sans regarder son camarade, il lui annonça qu'il ne rengagerait pas.

— Tu y es bien décidé? demanda Bourrelier.

— A ne pas rengager, oui.

— Et, dis-moi, qu'est-ce que tu vas faire dans le civil?

— Voilà.

— Tu n'as pas de métier, hein?

— Bin non.

— Alors?

— J'ai pensé à balayeur.

— Ça n'a pas beaucoup d'avenir, le balayage. Surtout avec les progrès du machinisme.

— Tour de même, il y aura toujours le fignolage : les petites rues, les petits coins, les endroits difficiles. Par exemple, si une auto est arrêtée, une machine ne peut rien faire, tandis que moi, je pourrai toujours donner un coup dessous, et ça sera tout de même plus propre. Je crois qu'il y a encore de beaux jours pour le balayage à bras.

— Peut-être. Mais tout de même, la mécanique, ça a plus d'avenir.

— J'y connais rien.

— Tu rengagerais dans le train ou le génie, tu sortirais avec un bon métier, comme ils disent sur les affiches.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas rengager.

Le sergent Bourrelier soupira :

— Tu pourras jamais nourrir une femme et des enfants, avec ton balayage.

— Je t'ai jamais dit que je voulais nourrir une femme et des enfants.

— Tu préférerais peut-être que ce soit ta femme qui te nourrisse?

Brû leva les yeux, très surpris.

— Ça existe?

Arthur s'esclaffa. Puis, sérieux :

— Je t'en ai même trouvé une.

— Toi? Une quoi?

— Tiens, on remet ça. C'est trop marrant.

— Non, merci. Ça me suffit.

— Tu me refuseras pas ça.

— Alors.

Ils attendirent en silence que Didine leur apportât les verres toujours un peu plus pleins ceux de la troisième tournée. Le sergen cogna le sien contre celui de Brû en disant :

— A tes amours!

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Le soldat Brû demandait ça pour faire plaisir à Bourrelier, mai ça ne l'intéressait pas réellement.

— C'est simple, tu as une touche.

— Pas possible, dit Brû. Et qui est-ce?

Il s'en foutait, bien sûr, mais l'autre se serait vexé si on lui ava pas posé de questions.

— Tu vois la boutique de mercerie qui se trouve rue Gambett un peu avant de tourner dans la rue Jules-Ferry, entre la caserı et le burlingue?

— Non.

— Il y a des piles de ruban, des boutons, des bricoles, quoi, e devanture, comme dans toutes les devantures de mercerie, j'ir même à dire.

— Je ne vois pas.

— Moi, j'avais remarqué.

— Moi, pas.

— Enfin, tant pis. Tu la remarqueras maintenant.

— Pourquoi que je la remarquerais?

— Tu vas voir.

Le soldat Brû prit la position de l'auditeur attentif assis.

— Eh bien, voilà, commença Bourrelier, c'est la patronne de cette boutique qui en pince pour toi.

— Je la connais pas.

— Tu la connaîtras.

— Pourquoi que je la connaîtrais?

Le sergent tapa sur la table :

— Tu vas me laisser causer à la fin?

— Mais je t'écoute, je t'écoute.

Brû sentait le vin blanc gommé qui lui montait à la tête.

— Je te dis donc, reprit Bourrelier, que la mercière a le béguin et qu'elle se propose de t'épouser.

— Comment sais-tu ça?

— C'est sa sœur qui me l'a dit.

— Tu connais sa sœur?

— Tu me laisses raconter, oui ou merde?

Brû l'ayant bouclé, Bourrelier reprit :

— En sortant du burlingue, à midi, toi t'as tourné à droite avec les caporaux et soldats et moi, je me suis dirigé vers le mess. J'étais justement en train de me demander ce qu'on aurait à croûter, j'espérais qu'il y aurait du gras-double aux pointes d'asperge, je me disais même comme ça que ça nous changerait des fonds d'artichaut Soubise, c'est marrant tu vois, c'est juste au moment où je trouvais comme ça qu'on commençait à en avoir assez des fonds d'artichaut Soubise, cinq fois la semaine dernière, tu t'imagines, alors à ce moment-là, il y a une bonne femme qui m'a accosté, mais quelqu'un tu sais, une bath, tout à fait du premier choix. Merde que je me suis dit, c'est pas une heure pour faire la retape, mais c'était pas du tout ça qu'elle voulait. Elle m'a parlé tout de suite de toi, tu entends?

Brû hocha légèrement le chef, pour dire que oui, il entendait.

— On a été boire un verre ensemble et là elle m'a demandé de raconter tout ce que je savais de toi et alors je lui ai raconté tout ce que je savais de toi.

— Et qu'est-ce que tu sais de moi?

— C'est un brave garçon, m'a-t-elle demandé. Ça pour ça oui, que j'ai répondu. Il a quel âge qu'elle m'a demandé. Vingt-cinq ans, ai-je répondu. Alors elle m'a demandé : C'est un soldat de carrière? Je lui ai répondu : Il va être démobilisé dans un mois. Et j'ai ajouté : Mais ça se pourrait bien qu'il rempile. Oh! qu'elle s'est écriée, dites-lui bien, monsieur le sergent, qu'il fasse pas

cette connerie-là, parce que ma sœur elle en pince pour lui, c'est du sérieux, il tiendra la boutique avec elle, ils feront de bonnes affaires et ils pourront même s'offrir plus tard une maison près des champs. Et puis elle m'a secoué en me suppliant de t'empêcher de remettre ça dans l'armée.

— Et c'est tout ce que t'as dit sur moi?

— Oh, ça lui a suffi. T'étais sérieux, pas ivrogne, surtout ça : pas ivrogne, ça lui a plu. T'étais orphelin, natif du Vésinet, t'en avais pris pour cinq ans et tu revenais de Madagascar. Voilà. Elle était très contente avec ça. Surtout que tu sois pas soiffard. Ça a fait une très bonne impression.

— Elle t'a pas demandé si j'avais pas une poule?

Le sergent Bourrelier réfléchit.

— Non, dit-il, elle a pas du tout causé de ce chapitre-là.

Cette constatation les laissa rêveurs.

— Dis donc, reprit le soldat Brû, ce ne sont pas les femmes qui ont ça d'habitude.

— Qui font quoi?

— Qui se documentent sur les hommes.

— Si donc. Les parents font toujours une petite enquête. C'est régulier. Et ses parents à elle, c'est sa sœur, une chouette gonzesse, je ne te dis que ça, comme je te l'ai déjà dit. Elles ont une mère aussi, mais elle habite la capitale. Alors c'est sa sœur qui s'occupe du service de renseignements.

— Tout de même, en général, c'est toujours l'homme qui fait les premiers pas.

— A Madagascar, peut-être, mais en France, ça a changé. Pourquoi les filles courraient-elles pas après les garçons?

— Je ne sais pas.

— En France, ce sont souvent les demoiselles qui font la demande en mariage.

— Alors c'est officiel?

— Attends un peu. La sœur va rapporter à sa sœur tous les tuyaux qu'elle a récoltés sur toi grâce à moi et, s'ils lui paraissent bons, la mercière ira te trouver. Tu n'as pas de famille, hein?

— Non. Mais tout de même, moi, dit le soldat Brû en baissant les yeux, je ne peux pas me renseigner sur la mercière?

— Un petit commerce, ça ne se refuse pas. Elle a pignon sur rue, ta future. Tu peux la prendre les yeux fermés.

— C'est justement ça. Elle est peut-être moche.

— Tu vas faire le difficile? Toi qui n'as même pas un métier. Je te laissais causer tout à l'heure. Balayeur! Voilà tout ce que tu avais trouvé! Et tu vas faire la petite bouche parce qu'on t'offre un petit commerce qui marche?

— Oui, mais, tu te figures, si c'était une cul-de-jattesse?

— Alors? D'abord, c'est pas plus laid qu'autre chose, et ensuite, tout de même, sa sœur me l'aurait dit.

— J'aimerais mieux être sûr.

— On ne te mettra pas un bandeau sur les yeux à la mairie.

Le soldat Brû, d'un air songeur, vida son troisième vin blanc gommé. La tête lui tournait un peu.

— C'est marrant, murmura-t-il.

— T'es un bidard, affirma le sergent Bourrelier, en lui foutant une bonne tape sur l'épaule. Juste au moment où t'allais être sur le sable, on t'offre un petit foyer. T'as pas à te plaindre, non?

Le soldat Brû ne répondit rien.

— Qu'est-ce qui ne va pas encore? dit Bourrelier.

L'autre hésitait un peu.

— Rien, dit Brû. Rien.

Ce qui le tourmentait, il fallait qu'il rende à Bourrelier sa tournée et, s'il buvait un quatrième vin blanc gommé, ça l'enivrerait. Non seulement les usages le voulaient, qu'il réponde au verre par le verre, mais encore à un homme qui venait vous apporter un riche mariage tout cuit et, pour ainsi dire, sur un plat, il devait témoigner sa reconnaissance au risque même de l'ébriété.

— Didine, appela-t-il.

— Laisse, dit Bourrelier, c'est pour moi. La dernière seulement. Les deux autres, tu les as perdues.

— On remet ça.

— Non, mon vieux, ça suffit. Je vais être en retard au mess et je veux pas rater le début. Tu penses, y a du potage Dubarry pour commencer et je ne voudrais pas le rater. Et encore tous mes compliments. Sacré bidard.

Il lui administra avant de s'en aller une énergique et amicale bourrade, tandis que Brû attendait sa monnaie.

— Vous avez gagné à la loterie! demanda Didine.

— Moi? non. Je n'achète jamais de billets.

— Moi, je prends toujours un dixième.

— Et tu as gagné?

— Vous occupez pas de moi, meussieu Brû. Mais pourquoi que

meussieu Bourrelier vous a dit comme ça que vous étiez un sacré veinard?

— Ça t'intéresse?

— Oui, je suis curieuse tout plein.

— Eh bien, je vais me marier.

— Oh! comme c'est triste.

— Parce que toi, tu trouves ça triste?

— Bin oui, je vous verrai plus.

— Ça ne m'empêcherait pas de venir.

— Ça sera plus la même chose.

— Tu n'aurais pas la monnaie de cinq francs?

Il lui aurait bien laissé cent sous de pourboire au lieu d'un franc, mais il sentit vaguement que cette extravagance constituerait un grand manque de tact de sa part.

— Y a un truc curieux, dit Bourrelier qui était rentré, il faut que je te le dise, il paraît que tu ne figures pas sur la liste des effectifs de la Place.

— Ça ne m'étonne pas autrement, dit le soldat Brû.

— Je tenais à te prévenir, dit Bourrelier. Adieu, je me tire en vitesse.

— Adieu, dit le soldat Brû. Eh! comment sais-tu ça?

— La bonne femme me l'a dit. Adieu.

— Eh! tu sais comment elle s'appelle?

— Ma foi, non.

— Et l'autre?

— Non plus. T'auras qu'à regarder le nom sur la boutique quand tu passeras devant. Adieu. Je vais rater le potage Dubarry.

— Adieu, dit le soldat Brû.

— Alors, qui allez-vous épouser comme ça, meussieu Brû?

— Est-ce que je sais, dit Valentin placidement.

— C'est des choses qu'on sait.

Elle restait là, debout près de lui à côté, avec ses dix-huit ans et tout ce qu'elle avait appris au café des Amis.

— En principe, répondit cette fois Valentin, avec, tiens, quelqu'un dont je ne sais même pas le nom, c'est vrai, j'ai même oublié de demander comment elle s'appelle, cette personne qui se destine à moi.

— Elle a peut-être un prénom ridicule, dit Armandine.

Il rit avec elle. Il avait fini de boire et de payer, il restait là sans faire mine de s'en aller.

Didine s'assit à côté de lui. Le café s'était vidé, le patron descendait à la cave pour trafiquer ses boissons, des odeurs tabageuses, aniques et vinacées traînaient sur le bois meurtri des tables. Brû examinait le verre qui contint son vin blanc gommé. Il avait un peu chaud dans les tuyaux de la tête et son visage exprimait une inexpression totale.

— C'est une commerçante? demanda Didine.

— Paraît. Elle veut me courir après et me marier.

— Elle vous connaît alors, vous.

— Faut croire. Tiens c'est encore quelque chose que j'ai oublié de demander à Bourrelier.

— Vous avez tout de même bien une petite idée qui c'est.

— Oui. C'est une mercière de la rue Gambetta, un peu avant d'arriver à la rue Jules-Ferry. C'est mon chemin pour aller de la caserne au burlingue, mais j'ai jamais remarqué.

— Oh là là, s'exclama Didine. Je vois. C'est mademoiselle Ségovie.

— Tu la connais?

— Je veux. Oh là là.

Brû sourit gentiment et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a? C'est une catastrophe?

Didine sursauta, mit sa main sur sa bouche et rougit.

— Eh bien quoi? demanda Brû.

— Je vous demande pardon. Je ne veux dire du mal de personne. Je veux me moquer de personne non plus.

— Tu ne t'es moqué de personne, Didine, et tu m'as dit du mal de personne.

— Non, mais j'allais.

— Je ne suis pas encore marié avec cette demoiselle, comment dis-tu?

— Ségovie.

— C'est espagnol ça.

— Sais pas.

— Dis-moi tout ce que tu sais?

— Vous vous fâcherez pas?

— Elle se renseigne sur moi, je peux bien me renseigner sur elle.

— Bien sûr.

— Alors, dis.

— J'ose pas.

— Allez, vas-y. Dis-moi.

— C'est sûr que vous m'en voudrez pas?

— Juré.

— Eh bien...

— Courage!

— Eh bien, c'est une vieille fille.

— Et puis après?

— Mais alors, une vraie vieille fille. Dans les quarante-cinquante piges aux cerises.

— C'est beaucoup.

— Dame c'est pas ce qu'on appelle la première jeunesse.

— Et encore?

— J'ose pas.

— Vas-y!

— C'est pas une vraie demoiselle.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Paraît qu'elle aimait un type et qu'il a été tué à la guerre.

— Laquelle?

— Celle des monuments aux morts. Oh, c'est pas d'hier. Depuis elle n'a pas voulu se marier.

— C'est plutôt une histoire triste, ça, dit Valentin.

— Faut reconnaître.

— Et comment est-elle? Tu la connais de vue, toi?

— Je pense bien. Je vais quelquefois lui acheter des petits trucs. Elle est marrante, elle vous sert de ces bourdantes, vous croiriez jamais ça de la part d'une commerçante même pas mariée, des raides comme celles à vous autres, les militaires. Moi je la trouve un peu sinoque, sauf vott' respect, meussieu Brû.

— Pas grave ça. Mais de quoi elle a l'air?

— Je vous l'ai déjà dit. Elle est plus très très jeune.

Brû la regarda.

— Toi, tu es jeune, hein?

— Naturellement que je suis jeune. Je peux montrer mon acte de naissance.

— Quand te marieras-tu, toi?

— Quand les poules auront des dents.

— T'en as qui en ont.

— Tenez, meussieu Brû, avec des bienbonnes comme celle-là, vous ferez la conquête de Mlle Ségovie. Mais faudra les poivrer un peu plus. Un autre vin blanc gommé, meussieu Brû?

— Non, merci, je m'en vais.

— Vous en mettez du temps.

Brû sourit et se leva.

— Adieu, Didine. Je reviendrai encore.

— Ça se peut, meussieu Brû. Ça se peut.

Au coin de la rue Gambetta, il s'arrêta ne sachant que faire. Il avait l'intention d'aller dîner aux *Gourmets Fameux*, mais alors il fallait qu'il passe devant la mercerie en question. Indécis, il piétinait, fort malheureux. Ses vins blancs gommés ne lui avaient donné aucun courage. Finalement, il fit demi-tour. Le patron des *Amis* fumait sur le pas de sa porte; il fit un signe de la main à Valentin qui lui répondit. Un peu plus loin, il y avait le restaurant du *Belvédère Fleuri*, mais Brû n'osa entrer à cause du prix probable. Les *Routiers* étaient bien bruyants; il choisit le bifteck comme à Paris qui serait sans doute un peu cher, mais tant pis. Un jour comme aujourd'hui. Mais, au moment d'entrer, il recule et repart en sens inverse. Il passa de nouveau devant le café des *Amis*, dont le patron, toujours fumant, le regarde avec curiosité. Brû lui fait un signe de la main et le patron lui répond d'une voix forte :

— Va faire une belle soirée.

— Au poil, répond Valentin, poliment.

Au coin de la rue Gambetta, il tourna dans le sens opposé à la mercerie, en rasant les pendantes saucisses de la charcuterie. D'un pas rapide, il descend vers l'arrêt du tram. Il ne dînerait pas. Puis il errait dans Bordeaux, traînant sans but ses grolles. A la nuit bien noire, il revint dans les faubourgs. Il arrive à quelques pas de la mercerie. Elle est fermée. Une lampe faible et jaunâtre permet de voir des cartons de boutons jetés plutôt qu'étalés, des disques de rubans empilés avec incertitude.

A droite, il y avait une bobine de fil blanc; à gauche, une de noir. Çà et là, des objets divers : des aiguilles à tricoter, des pinces de pantalons, un petit tournevis pour machine à coudre, des jarretières, un foulard imprimé sur lequel on pouvait voir le Mont Saint-Michel. Pouvant le voir, Valentin le vit et il pensa que c'était un endroit à avoir vu. De la France il ne connaissait que Roanne, Clermont-Ferrand, Marseille d'où l'on part pour Madagascar et Bordeaux où l'on en revient. Il n'avait aucun souvenir du Vésinet aux charmes duquel on l'avait arraché à l'âge de deux ans et il le regrettait. Un jour, il deviendrait peut-être touriste. Alors, il irait voir quelques sites célèbres, et, naturellement, le champ de bataille d'Iéna.

Il recula de deux pas pour lire l'inscription. Il la lut sans difficulté; elle se composait du simple et unique mot : « mercerie ». Sur la vitre de la porte, il déchiffra un nom : Ja Ségovic, suivi d'un paraphe. Qu'est-ce qu'il y a comme prénom féminin qui commence par un j et finisse par a? Il n'en trouvait point.

IV

— Bonjour Julia, dit Paul en entrant.

Il avait un drôle d'air.

— Bonjour Paul, répondit Julia en l'embrassant.

Voilà, chaque fois qu'ils se voyaient, en bon beau-frère et en bonne belle-sœur qu'ils étaient, ils se déposaient mutuellement sur les deux joues des bécots sonores. Cette opération permettait donc d'entendre par quatre fois le même bruit que celui que font les flèches euréka que l'on détache des cibles. Une coutume identique précédait la séparation.

Après s'être essuyé la joue gauche, que Paul avait un peu trop mouillée, Julia lui demanda sans plus tarder ce qu'il venait foutre en sa boutique. Il venait poinçonner son mètre à elle avant son départ à lui.

— Tu me cours, dit Julia. Tu l'as déjà fait il y a trois mois.

— Il est toujours faux?

— Juste deux centimètres que j'ai enlevés entre le vingt-septième et le vingt-neuvième.

— Enfin, soupira Paul en sortant une trousse de sa serviette.

— Pourquoi soupires-tu?

— Quand je ne serai plus là, tu risques d'en attraper pour cher.

— Combien?

— Quinze ans de travaux forcés, par exemple.

Julia haussa les épaules.

— Il y a de quoi pisser quand on t'écoute sérieusement, dit-elle négligemment.

Il rédigeait maintenant un certificat de bons poids et mesures. Elle le regardait faire en silence.

— Et tu n'as pas honte? lui demanda-t-elle lorsqu'il lui eut donné le papier.

Il la regarda, interloqué.

— Et c'est des types comme toi qu'on nomme pour la capitale, ajouta-t-elle avec mépris. Pauvre France.

— Je me demande bien ce que tu me reproches.

— De faire de faux certificats. Mais rassure-toi, je ne le raconterai à personne.

Elle ricana.

Paul rangea ses affaires dans sa serviette, très indécis. Il était embêté que la conversation commençât ainsi. Il avait préparé son petit discours, mais pas avec un tel point de départ.

— Et comment va Marinette? demanda sa belle-sœur.

— Très bien. Merci.

— Toujours aussi garce?

— Bon, bon, ça va, ça va.

Voilà qu'il s'agaçait. Il allait louper son sermon s'il ne le faisait pas à froid. Mais Julia ne le lâchait pas. Elle reprit :

— Comment « ça va, ça va? » Tu pourrais être plus poli. Moi je ne vais pas crier sur les toits que tu es un fonctionnaire indélicat, n'est-ce pas? Alors quand je te demande des nouvelles de *ma* famille, tu pourrais me répondre avec un peu plus de correction. Primo. Et segondo, tu ne vas tout de même pas nier que Marinette est une petite garce?

— Non, non. Bien sûr. Mais il ne s'agit pas de ça.

— Comment il ne s'agit pas de ça! Du moment que je te cause de Marinette, il s'agit de Marinette et non de quelqu'un d'autre.

— Naturellement.

— D'ailleurs ce n'est pas de sa faute à cette petite. Tu l'élèves mal, très mal même. Et puis c'est le sang des Brelogat qui est mauvais en elle. Il n'y a qu'à regarder tes zozores de dégénéré. Ah! si Chantal avait pu pondre Marinette sans laisser corrompre notre race!

— D'accord. Marinette est une petite garce, fille d'un fonctionnaire indélicat, mais toi tu es une vieille fille sur le retour d'âge qui va faire une sottise monumentale.

Julie ricana :

— T'en as mis du temps pour en venir là! C'est ça donc ce que tu mijotais. Dès que tu es entré, j'ai deviné au frémissement de tes esgourdes que tu préparais une saloperie. Je n'avais pas besoin de me demander ce que ça pourrait bien être. Je te voyais venir avec tes grandes oreilles.

— Tu veux réellement épouser ce garçon?

— Je veux.

— Enfin ! Tu n'es pas folle !

— Ça me regarde.

— Un garçon qui a plus de vingt ans de moins que toi !

— Tu ne croyais pas que j'épouserais un ramolli de ton espèce.

— Un type sans situation qui va te croquer ta galette.

— J'y veillerai. T'en fais pas pour moi.

Elle posa la main sur sa caisse automatique d'un air triomphant.

— Tiens ! s'écria Paul, c'est une aussi grande bêtise que le jour où tu as dépensé toutes tes économies pour t'acheter cet instrument qui t'était parfaitement inutile.

Chaque fois qu'il voyait cette enregistreuse, il râlait. Des mille francs que n'aurait pas Marinette. Il haïssait cette mécanique, il en avait long à dire sur cet objet, mais il revint à son sujet.

— Un incapable qui a été cinq ans militaire et qui finit comme simple soldat !

— Tout le monde n'est pas aussi ambitieux que toi.

— Qui ne figure même pas sur le registre des effectifs.

— On n'attend que toi pour le peser et le mesurer.

— C'est idiot ce que tu dis là, ça n'a aucun rapport.

— Ce qui est idiot c'est de te donner tout ce mal pour rien. Car, tu entends ?

Elle s'approcha de lui pour le regarder sous le nez.

— Tu entends ? J'épouserai Valentin Brû, et personne ne m'en empêchera. Pas même lui.

Paul recula de deux pas en bredouillant : « Pas même lui, pas même lui. »

— Et ta mère, trouva-t-il à dire, qu'est-ce qu'elle va penser ?

— Je ne suppose pas que ma mère qui s'est mise en ménage à soixante-sept ans avec un salaud, trouve à redire à ce que je vais faire.

— Tu l'as prévenue ?

— Si on te le demande, imbécile, tu répondras, crétin, que tu n'en sais rien, idiot.

— Je lui écrirai moi, à la mère Sègovie.

— Et puis après ? Comme si nous n'étions pas fâchées.

— Tout de même, c'est ta mère.

— Tant que son coquin vivra, elle ne le sera plus pour moi.

— Tu es sans cœur !

— Et toi sans pique! Tes bourdantes ne m'atteignent en aucune façon.

— La ménopause te trouble les esprits.

— Il y a des règles que tu ne sais pas mesurer, pauvre andouille.

— Songe à Marinette!

— Songeons-y.

— Tu ne te souviens pas!

— Évoquons le passé!

— Tu lui avais tout de même bien promis qu'elle hériterait de ton commerce.

— Des clous!

— Tu lui avais même dit qu'elle pourrait venir travailler avec toi lorsqu'elle aurait quinze ans.

— Je trouve que ce ne serait pas digne de la fille d'un fonctionnaire. Devenir une commerçante? Pouah!

— Parlons sérieusement.

— C'est ça : causons sérieusement.

— L'as-tu promis, oui ou non?

— Oui. Mais j'ai changé d'avis.

— C'est commode.

— C'est comme ça.

Paul leva les bras en jurant le sacré nom de gnieu et les baissa en déclarant que c'était un malheur d'avoir affaire à une tête de bique pareille. Il prit sa serviette sous son bras et, avant de s'en aller, il essaya quelques nouveaux arguments. Il affirma que ce garçon était certainement un sale type comme tous ceux de la coloniale, des fumeurs d'opium pourris de vérole et de béri-béri, de vraies éponges à pernod.

— Pas vrai : il boit pas.

— Ils disent tous ça. Mais en cachette, ils se rattrapent.

— Et en cachette, qu'est-ce que tu fais, toi?

— Il ne s'agit pas de moi.

— Tu n'as peut-être pas une bouteille de cognac dans un tiroir de ton bureau?

La vache. Une cliente qui avait dû lui raconter ça. La femme de Pradalier, probablement. Il lui mettrait une drôle de note à celui-là, avant de partir. Et à ses autres subordonnés, itou. Tandis qu'il préparait ses plans de vengeance, il ne pouvait naturellement répondre.

— Tu vois, dit Julia très calme, voilà ce que tu es : un faussaire

et un poivrot. Et tu voudrais que j'écoute l'avis d'un guignol pareil? Tintin, conclut-elle en se tapant le menton avec l'index et le médius de la main droite

Paul Brétouillat envisagea pendant quelques instants d'orienter la controverse vers les questions philologiques. Il n'admettait pas que l'on employât les mots dans des acceptions inexactes et il lui avait fallu une grande force de volonté pour se retenir de critiquer l'utilisation constante que faisait sa belle-sœur du verbe causer au lieu de son cousin « parler ». Mais finalement la petite ritournelle qui ronflait en lui depuis tout à l'heure, « pas même lui, pas même lui, pas même lui », lui fit choisir une plus rapide retraite.

— Eh bien! s'écria-t-il d'un ton non moins faussement irrité qu'hypocritement résigné, fais ce qu'il te plaît. Tu n'auras à t'en prendre qu'à toi!

Il la regarda d'un air compatissant et gémit :

— Pauvre fille!

— Farceur! lui répondit Julia en lui étirant une oreille.

— Ouille! fit-il.

Ils s'embrassèrent sur les deux joues.

— Adieu, Julia.

— Adieu, Paul.

— Attends une minute, dit Julia, j'ai quelque chose pour Marinette.

Elle alla chercher un petit paquet tout préparé.

— C'est un petit pantalon de dentelle de Hollande pour sa poupée. Comme ça, elle n'aura pas tout perdu, ajouta-t-elle en riant cordialement.

— Tu es vraiment trop gentille. Ça va lui faire tellement plaisir.

— Ne t'excuse pas. Tu sais, je n'aurais jamais pu le vendre ce petit coupon de dentelle de Hollande. Mais c'est de la vraie, n'oublie pas.

— Je te le dis, tu es vraiment trop gentille.

Ils s'embrassèrent de nouveau sur les deux joues.

— Adieu, Paul.

— Adieu, Julia.

Et Bredéga s'en fut, jubilant, et jubilant tant qu'il craignait que cela ne se vît à sa démarche.

— Le con, se dit Julia en le regardant s'éloigner, il va chapitrer mon militaire et ça se croit malin.

Elle ricana, sûre d'elle et rentra dans sa boutique en éjaculant

des « salopes, salopes, salopes » à destination de Ganière dont, maintenant qu'elle est débarrassée du beau-frère, elle trouve l'absence indûment prolongée.

— Bonjour, m'sieu, dit Ganière à Brodouga qu'elle croise à hauteur de la rue des Épices.

— Bonsoir, ma p'tite, répond Paul distraitement.

Il se retourne machinalement pour lorgner les mollets appauvris de la gosse et tourne dans la direction du dépôt des isolés coloniaux. Il est dix heures quarante-trois. Il fait dire au soldat Brû qu'un meussieu l'attend à onze heures devant la porte. C'est très important. Il examine ensuite les estaminets voisins, et choisit le café des Amis.

Une jeune et jolie fille lui verse son cognac, mais il ne la remarque pas, il est tellement content. Au moment où sa nomination dans la capitale venait récompenser un travail réel certes, et surtout souterrain, auquel avait d'ailleurs énergiquement contribué Chantal, ç'aurait vraiment été la superguigne de laisser un sale petit aventurier mettre la patte sur le fric de la mère Julia, Paul se souriait à lui-même, tellement la conversation prévue le ravissait, tellement qu'il ne songeait pas à la préparer. Soudain, il se sentit le kiki serré. Zut! il n'avait pas pensé à ça : dans un mois, il quittait Bordeaux, laissant Julia seule. Ce qu'il allait obtenir aujourd'hui, et il ne doutait pas qu'il ne l'obtînt, mais dans un mois, il ne serait plus là pour en surveiller l'exécution et le succès. Même s'il réussissait à convaincre l'autre de rempiler pour cinq ans, rien ne disait que, non surveillée, Julia n'épouserait pas le morfalou en question.

Cette découverte faillit le faire pleurer. Il but un second cognac, puis un troisième sans que son désespoir s'affaiblît. Au quatrième, onze heures sonnèrent. Il paya rapidement en abandonnant derrière lui le pourboire minimum et se précipita vers la porte du dépôt. Des types sortaient. L'un d'eux regardait autour de lui. Ce devait être Brû. Beau garçon, fallait dire, martial : Martial était l'épithète juste. Ce succès lexicographique redonna du courage à Botucat.

— Meussieu Brû?

Ceci demandé poliment, mais sans exagération.

— Oui, c'est moi. C'est vous qui me cherchiez?

Encore un esprit simple. Probablement coutumier du pléonasme et de la lapalissade.

— C'est moi-même.

Un peu trop protecteur. Il faut continuer un ton plus bas :

— Je m'appelle Jules Bodrugat.

Ne pas lui laissser le temps de prendre l'air de celui qui cherche un nom propre sans le trouver. Ajouter aussitôt :

— Je suis le beau-frère de votre fiancée.

C'est fait.

Paul tend la main au militaire. Le militaire ne tend pas la main à Paul.

— Mais je n'ai pas de fiancée, meussieu.

Il a dit ça d'un ton simple et neutre que lui envie Brocula. Paul s'explique donc :

— Je veux dire que je suis le mari de la dame que vous avez vue hier.

— Quelle dame?

Paul s'énerve :

— La dame qui est venue vous parler d'un mariage éventuel avec Mlle Ségovie.

— Parfaitement, dit Valentin.

Il reste silencieux un instant, l'air tendu, puis ajoute :

— Je vois.

Le soldat Brû demeure tout aussi réservé.

— Eh bien, mon cher meussieu Brû, je serais très heureux d'avoir une conversation avec vous.

— C'est qu'il faut que j'aille à la soupe.

— Vous pensez bien que je ne viendrais pas vous déranger si ce n'était pas très important.

— Ah! bon.

Il met ses mains en porte-voix et crie à un copain qui est déjà au bout de la rue de lui mettre sa part de côté. Puis, Brodoga et lui conviennent de tenir la susdite conversation en face d'un verre et ils vont s'installer au café des Amis.

— Qu'est-ce que vous prendrez? demande Paul avec un peu trop de cordialité.

— Un vin blanc gommé.

— Et pour meussieu, ajoute Didine, ce sera un cognac comme d'habitude.

Le soldat Brû le dévisage. Il ne l'a jamais vu ici. Pourtant le type a des oreilles d'une taille exceptionnelle. Sans doute ne vient-il pas aux mêmes heures que les militaires. Brû, content d'avoir trouvé ça tout de suite, sourit aimablement à Paul qui sourit non

moins aimablement parce que le propos de la serveuse l'a totalelement démonté et parce qu'il s'aperçoit de plus qu'il n'a pas du tout préparé son attaque : il arrive en désordre. Ils n'ouvrent pas le bec tant que les boissons ne sont pas servies.

— A la vôtre, dit Brodoillat en levant son verre à hauteur du nez.

Il le baisse ensuite légèrement et il en siffle le contenu d'un seul coup.

— A la vôtre, répond Valentin.

Il trempe ses lèvres dans son vin blanc gommé.

Paul regarde faire : ça ne prend pas avec lui. Ce type joue la comédie.

— Ce n'est pas bon, hein, lui dit-il d'un air complice. Ce n'est pas aussi bon que le pernod, n'est-ce pas?

Velentin fait la moue, hausse vaguement les épaules et dit en rzgardant les fascinantes oreilles de son interlocuteur :

— C'est ce qui fera le plus plaisir à Mlle Ségovie, lorsqu'elle l'apprendra...

— Quoi donc?

— Que je ne suis pas porté sur l'apéro.

— Sûrement. Sûrement.

— C'est votre dame qui me l'a dit.

Ça le gêne ce regard qui lui chauffe les cornets et que ne peut intercepter le sien, par trop humecté de tous les cognacs bus dans la matinée. Troublé, il essaie gauchement de s'arracher une vibrisse qui le chatouille. Valentin insiste :

— Et pas seulement sur l'apéro que je ne suis pas porté, ajoute-t-il, mais encore sur l'alcool. Par exemple, vous me paieriez pour boire du cognac avant de manger. Et après, c'est bien rare.

Il mime de nouveau la réflexion et conclut :

— Pour ainsi dire jamais.

Et il reporte son examen des oreilles aux narines. Paul trouve que vraiment ce salaud en remet, c'est une vraie crapule, il se fout de moi, mais je l'aurai, le salaud. Sale type, va. Sale type.

Mais soudain, par bonheur, surgit de son réservoir à bien-bonnes une plaisanterie qu'il concocta en classe de quatrième et dont la fraîcheur le charme toujours : « Sursaute, cordage », se dit-il donc. Et, enchanté, il reprend la conversation :

— Alors, il paraît comme ça, que vous fîtes campagne à Madagascar?

— Oui. Contre les Hain-Tenys Merinas.

— C'était dur, hein?

— Comme ça.

— Et ça doit être beau, Madagascar.

— Pas mal. Plutôt montagneux.

— Et les indigènes?

— Ça, pour y en avoir, y en a.

— Ah! les voyages. c'est beau les voyages, et instructif.

— Oui, j'aimerais bien ça : voyager.

— Vous n'avez pas à vous plaindre! s'exclama Bredouillat avec ne cordialité servile.

— Je ne me plains pas, protesta Valentin.

— Et que voudriez-vous voir, militaire?

— Iéna, répondit Valentin sans hésiter.

— Quoi?

— Iéna. Le champ de bataille d'Iéna.

— En Allemagne? demanda Paul apeuré.

— Vous connaissez?

— Je dois vous avouer, dit Paul en souriant lâchement, que amais l'idée ne m'est venue...

— Oh! interrompit Valentin, en France aussi il y a des choses voir : le mont Saint-Michel, la tour Eiffel, le mont Blanc.

— Vous aimez les endroits élevés, dit Paul avec un petit rire tupide qu'il ne put contrôler. Tandis que Julia, ma belle-sœur, lle Ségovie enfin, elle a horreur de ça.

Son trouble était tel que, d'un coup brusque, il en était revenu ses oignons. Emporté par l'élan, il se jeta sur la main que Valenin avançait pour prendre un verre et la tripota entre les siennes, n balbutiant, la larme à l'œil :

— L'épousez pas, militaire. Épousez pas ma belle-sœur. C'est n conseil désintéressé que je vous donne, c'est un beau-frère qui ous parle, c'est la supplication d'un père de famille, c'est une adjuation éperdue, c'est pas du bidon, c'est tout ce qu'il y a de plus érieux. L'épousez pas, militaire. L'épousez pas.

Il pleurnichait. Valentin se remit à examiner les oreilles du type : ûrement qu'en les agitant, il pourrait s'envoler, le bonhomme. n levant les yeux, il rencontra le regard de Didine; il lui cligna e l'œil et, tandis que Bradégat tamponnait ses larmes, il plaça es mains de chaque côté de sa tête et replia les doigts sur la paume plusieurs reprises.

V

Ça ne fit quand même pas un pli. Trois mois plus tard, ils étaient mariés, l'ancien soldat Brû la mercière. Après une chose s'imposait, mais voilà qu'on se trouvait déjà en octobre : pas possible de fermer la boutique en pleine saison. Ils en discutèrent longtemps, l'ancien soldat Brû la mercière. Fallait voir la réalité en face : effectivement des fioppées de clientes se jetaient sur le bouton de nacre, la ganse et le sparadrap : on n'était pas assez riches pour rater toutes ces bonnes affaires.

Non, bien sûr, disait Valentin. Tu vois bien, disait Julia. Pourtant, disait Valentin, pourtant c'est de rigueur le voyage de noces. En principe, disait Julia, en principe je n'dis pas. Tu vois bien, disait Valentin. Faut reconnaître, disait Julia, faut reconnaître qu'un mariage sans voyage de noces, ça n'existe pas. Non, disait Valentin, non ça n'existe pas. Oui, disait Julia, oui mais la pleine saison c'est la pleine saison, et on ne peut rien changer aux saisons. On pourrait peut-être retarder le voyage de noces jusqu'aux vacances prochaines, suggéra Valentin. Et les vacances alors, objecta Julia, quand est-ce qu'on les prendrait? Et il n'y avait rien à répondre à ça.

Ils finirent par adopter la seule solution possible, la seule et unique à savoir que le seul Brû ferait seul le voyage de noces. Pendant ce temps-là, Julia continuerait à faire marcher le commerce et entasserait la monnaie. Le principe étant admis, ils fixèrent ensuite la durée : quinze jours leur parut suffisant. On se lasse de trop d'intimité et, à la longue, on se fatigue de la bagatelle, uniquement la bagatelle : deux semaines, juste ce qu'il faut pour goûter sans se dégoûter. Puis ils fixèrent le but : réservant pour plus tard le champ de bataille d'Iéna, Valentin suggéra le mont Saint-Michel, mais Julia préféra Bruges, Bruges-la-Morte, pas l'autre, à deux kilomètres près des marais. Touché par ce choix qui lui parut une tendre attention à l'égard de son nom de famille, Valentin se rallie à cette proposition. Il n'y a plus qu'à déterminer l'itinéraire : on passera naturellement par Paris, vingt-quatre heures dans la capitale, c'est toujours de l'agrément, de ces souvenirs qui s'oublient pas facilement. Inutile d'aller chez les Brébagra, à peine installés : on les dérangerait, et puis on avait toute la vie devant soi pour les voir. Non, mais on se précipiterait aux

Folies-Bergère. Ce projet plaît moins à Valentin. C'est fou, à ce qu'on dit, ce qu'il est facile de se perdre dans Paris. On s'y fait de plus écraser, picpoquer, entôler. Bien des ennuis en perspective, trouve l'ancien soldat Brû, mais il n'osa contrarier un désir aussi légitime. Puisqu'il lui fallait passer une soirée aux Folies-Bergère, il la passerait. Et tout fut ainsi, bien entendu.

Julie l'accompagna au train, elle lui avait retenu un coin fenêtre de troisième classe, elle n'avait pas spécifié dans le sens de la marche, car elle s'en moquait : elle n'était pas de ces femmes à qui de menus détails de cet ordre soulèvent le cœur. Elle monta dans le vagon avec Valentin, un beau vagon avec un couloir qui courait tout du long des compartiments, et à chaque bout de somptueux vécés dont Julia recommanda l'usage à Valentin. Puis, sur son conseil, il marqua sa place de son chapeau et d'une publication licencieuse quelconque qu'elle lui avait achetée dans ce but. On ne prenait jamais trop de précautions, dit-elle en jetant un regard féroce autour d'elle, il y a toujours des salauds pour s'installer là où ils n'ont pas le droit. Y en a même, ajoute Julie, qui arrachent les étiquettes de la location. C'est dégueulasse, vous ne trouvez pas, mesdames?

Elle s'adressait aux deux seules occupantes du compartiment, deux paysannes assises du bout des fesses aux deux seules places non louées. Les autres locataires, sûrs de leur fait, ne se pressaient pas. Valentin lui, était parvenu à se trouver à la gare avec vingt-cinq minutes d'avance. Et il venait de réussir à installer dans le filet un truc lourd bardé d'aluminium, une caisse ramenée des colonies qui lui servait de valise. Julia en avait une belle pour les vacances, qu'on n'userait pas cette fois-ci. Valentin, ravi de sa réussite, se tourna vers Julia.

— C'est moche, ça, disait-elle à l'une des paysannes en palpant son foulard. C'est de la mauvaise qualité. Je parie que vous avez acheté ça à un marchand ambulant, pas vrai?

La bonne femme sourit d'admiration, épatée par tant de perspicacité.

— Si vous voulez quelque chose de qualité et qui vous dure toute votre vie, ajouta Julia, venez donc me trouver. Mlle Julia, rue Gambetta, au Bouscat. Je vous ferai des prix.

— Merci bien, madame.

— Tu viens? dit-elle à Valentin. On va pas moisir là jusqu'au départ.

Elle se retourna vers les manantes et leur cria :

— Gardez-lui sa place! hein?

— Oui, oui, madame. Comptez sur nous, madame, comptez sur nous.

Sur le quai, ils regardèrent le train, un bel express.

— C'est chouette de voyager, dit Julia avec une satisfaction extrême. Je trouve qu'il y a rien de si bien que les voyages, c'est autrement mieux que le cinéma. D'ailleurs les trois quarts du temps, le cinéma c'est pour les ballots. Tu ne trouves pas?

— Oui, dit Valentin.

Elle le regarda.

— Tu n'as pas l'air bien gai, remarqua-t-elle.

Il ne répondit pas tout de suite, il hésitait entre trois propositions également vraies : « Si, je suis gai, mais ça se voit pas », « Pas trop puisque tu ne viens pas avec moi » et « J'ai peur qu'on me chipe ma place ».

— Je te cause, dit Julia. T'es dans la lune? Je te répète que tu n'as pas l'air bien gai.

— Moi?

— Oui, toi. Bien sûr, toi. Pas le voisin.

Et s'adressant à un meussieu qui écoutait, mine de rien :

— Mais non, meussieu, c'est pas à vous que je cause, c'est à mon coco.

Le type passa son chemin.

— Eh bien, commença Valentin.

Julia lui coupa la parole.

— Dis pas de bêtises et amuse-toi bien. Tu as ton argent?

— Oui, je l'ai.

— Te le fais pas calotter. Tu en as assez pour quinze jours, tu verras. Naturellement, à Paris, faudra pas aller chez Drouant.

— Non, faudra pas.

— Et tu m'enverras des cartes postales, oublie pas.

— Non, j'oublierai pas.

Ils allaient et venaient le long du train. Le vagon-restaurant provoqua leur admiration.

— Faudra qu'un jour on se paie ça, dit Valentin,vaguement.

— Il paraît qu'on y mange très mal, dit Julia. Ça vaut pas un bon panier préparé à la maison.

— Non, bien sûr, dit Valentin.

Il s'aperçut qu'il n'en emportait pas, de panier préparé à la maison. Mais il n'avait pas faim.

— Y en a du monde, constata Julie. Tu devrais regagner ta place.

Ils s'embrassèrent.

Quelques personnes s'étaient installées dans le couloir. Malgré sa crainte de les irriter, Valentin crut possible de les déranger. Dans son compartiment, son coin demeurait libre; les paysannes l'avaient défendu valeureusement. On occupait maintenant toutes les autres places. Le chapeau fut un problème; Valentin le résolut en se le mettant sur la tête, le problème. Il regarda sur le quai pour agiter son mouchoir, mais il n'eut pas besoin de sortir ce dernier. Le dos de Julia s'éloignait.

Alors, il commence à étudier son journal dit amusant. Sur la couverture, il voit une jeune femme partiellement dénudée qui caresse la barbe d'un faune de marbre. Valentin étudie attentivement cette image couleur bonbon, et, conformément à ce que désiraient le dessinateur et le rédacteur en chef de ce magazine, il pense que la jeune femme nue a des attraits certains. Il en admire surtout le relief et passe dessus un index curieux. La gravure est plate : le cul est un effet de l'art. Valentin jette un regard sournois autour de lui : les deux paysannes le couvent avec attendrissement mais un gros meussieu lui jette un coup d'œil sévère. Valentin tourne rapidement la page. A en juger par le quai, immobile, on se trouve toujours à Bordeaux.

Valentin entreprend la lecture de la page suivante ; on y recommande des préservatifs, des mariages sérieux, des méthodes pour grandir ou pour se défendre dans la rue. Les deux autres pages dissertent des mêmes questions, et des coloniaux y demandent des marraines. A Madagascar, des copains s'amusaient à ça et, quand ils allaient en perm, c'était du tout cuit qu'ils disaient. Ne comprenant pas que l'écriture pût servir à transmettre des inexactitudes, Valentin n'avait même pas essayé. Il jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui. Cette fois-ci, on était partis. Des locomotives se garaient en demi-cercle et des agents de la propreté nettoyaient des rapides qui avaient servi. Le nombre des voies diminua, l'express choisit la sienne et se mit à se déplacer dessus avec vitesse et décision. Le train marchait : satisfait par cette constatation, Valentin reprit l'examen de sa gazette. En haut de la page cinq se trouvait un dessin. Valentin l'examina ; on y voyait

deux rangées de personnages hâves, pauvrement et archaïquement vêtus. La légende expliquait : « Les cénobites tranquilles », ce qui plongea Valentin dans une extrême stupéfaction. Bien qu'il eût. au cours de son séjour à Diégo-Suarez, lu de la première à la dernière page, les roses y compris, le petit dictionnaire Larousse français et encyclopédique, ce qui avait ouvert en lui les écluses du savoir, il ne se croyait pas assez sûr du sens du mot cénobite pour trouver risible l'image proposée. Peut-être que le gros meussieu en face de lui la lui pourrait expliquer, ce qui lui permettrait ensuite, après avoir ri ensemble, de lui demander si c'était bien l'express de Paris.

« Cristi, s'écria silencieusement Valentin, au fait c'est vrai. suis-je bien dans le train pour Paris. » Il regarda le paysage : la verdure courante ne le renseignait point. Il se tourna vers ses compagnons : le gros meussieu continuait à le surveiller sans bienveillance. Jamais il n'oserait. Les paysannes saucissonnaient. Quant aux autres personnes chacune d'elles avait déjà construit sa barricade. Valentin se demanda que faire; il devait bien y avoir un employé dans le train qualifié pour le lui dire, ne serait-ce que le chauffeur de la locomotive, mais comment le trouver? Il fallait sortir du compartiment, troubler le casse-croûte des paysannes, révolter les gens du couloir, toutes choses dont Valentin se sentait incapable. Il commençait peut-être à devenir un peu malheureux, lorsqu'il crut se souvenir qu'on s'arrêtait plusieurs fois avant Paris : s'il s'était gouré, il n'avait donc qu'à descendre à la prochaine station; s'il se trouvait sur le chemin de Paris, il n'aurait qu'à reprendre le train suivant. De cette façon, il n'ennuierait personne. Il baissa son chapeau sur ses yeux et s'endormit aussitôt.

Le gros type achetait un sandouich et une canette de bière à un personnage en contre-bas. Valentin sursauta. Il bondit sur sa cantine et, la faisant glisser sans timidité sur les genoux des autres voyageurs, se retrouva bientôt à la sortie de la gare. Il tendit à l'employé son billet côté verso, craignant qu'il ne lui fût demandé des explications; car, de toute façon, ce n'était point Paris. Il risquait d'avoir l'air d'un con ou d'un malfaiteur de descendre comme ça n'importe où. Il aurait bien pris la fuite lorsqu'on le rappela, mais son bagage l'empêchait de tenter quelque performance. Il revint sur ses pas et apprit avec un vif intérêt qu'il pouvait conserver son bifton, toujours valable pour le voyage à Paris. La bonté de l'employé lui parut si grande qu'il ne craignit

pas d'en abuser en s'informant de l'heure du prochain convoi pour cette ville, ce à quoi il fut répondu avec une précision exemplaire. Allait-il encore profiter de tant de gentillesse? Il confie à son nouvel ami qu'il avait entendu parler d'un endroit, situé dans les gares, où l'on pouvait déposer des colis, valises ou musettes sans crainte qu'on vous les dérobât, l'administration des chemins de fer se chargeant gracieusement de leur surveillance, et ce, contre une somme modique.

« Je dois l'importuner », pensa Valentin en voyant la tête étrange que fit le type. Du pouce, celui-ci rejeta sa casquette blasonnée légèrement en arrière pour examiner plus attentivement ce voyageur; après un silence de trois secondes environ, il remit son couvre-chef en place et indiqua le chemin de la consigne d'une façon détaillée.

— Merci mille fois, répondit Valentin, enchanté par le tour agréable que prenaient les événements.

Il jugea bon d'agrémenter ce remerciement peut-être trop sec par une bien-bonne qui verserait sur leurs rapports uniquement administratifs un peu du lait de la tendresse humaine.

— Et pardonnez-moi si je m'excuse! lança-t-il à l'homme des gares avec un bon sourire.

L'homme des gares ne put celer une extrême surprise.

VI

Après avoir circulé dans les rues d'Angoulême, ce jour-là particulièrement désertes, il retrouva sa valoche avec un étonnement amusé et, sur le coup de quatre heures du matin, monta dans un semi-direct qui faisait souvent l'omnibus. Un compartiment était vide, il s'y endormit, heureux.

Plus tard, il eut des compagnons de route; mais ils s'avéraient éphémères, ne pratiquant en général que des déplacements de quatre à cinq stations. En changeant, ils lui permettaient d'observer à la fois la variété et l'unité de la population française, et, comme il en était à son second voyage depuis la veille, il se sentait très à l'aise, il éprouvait même un petit sentiment protecteur pour les plus croquants d'entre eux. Mais, en approchant de Paris, il retrouvait sa modestie.

A la gare d'Austerlitz, il se laisse entraîner par une avalanche

de gens telle qu'on n'aurait jamais cru que ce train puisse en contenir tant et qui semblaient bien décidés sur ce qu'ils devaient faire. En se retrouvant devant un portillon de métro, Valentin recule, épouvanté. Il va se perdre. Dans le métro, on s'égare toujours. Il fait demi-tour, enfonçant les coins métalliques de sa mallette dans la région rotulienne de nerveux prêts à l'injure. Il s'entendit qualifié de façons étranges et il en était honteux, exactement ce que voulaient ces méchants. Après avoir troublé le merveilleux ordre circulatoire des souterrains de Paris, il se retrouve sur un trottoir. Il pose sa garde-robe et s'assoit dessus.

C'était cinq heures d'octobre. On marchait de tous côtés et sur la chaussée on roulait dans tous les sens. Une agitation anarchique faisait bouger spasmodiquement bêtes, moteurs et gens, et tous accompagnaient leur désordre de sons en général déchirants. Un aveugle barbu jouait de la flûte avec son nez, enfilant sur sa maigre mélodie les coinquements et les crissements d'hommes et de choses en chemin. On criait les journaux du soir avec tant de rage et d'énergie que Valentin crut que la guerre était déclarée. Ça arriverait bien un jour, d'ailleurs. Aujourd'hui, ça serait complet. Mais non, ce ne devait pas être la guerre, sinon l'aveugle c'est du clairon qu'il jouerait.

Il ne pouvait rester là. Malgré leur hâte, des gens lui consacraient un coup d'œil. Peut-être allait-il provoquer un attroupement puni par la loi. Il se leva et, soulevant sa garde-robe d'un bras énergique, il entreprit de poursuivre son chemin. En quelques pas, il fut près d'un fleuve, probablement la Seine; et il aperçut un campanile orné d'une vaste horloge qui lui parut appartenir à une gare et, avec de la chance, à la gare du Nord.

N'ayant pas eu cette chance, il reprit le trimard et, sur le coup de six heures, il était arrivé à la place d'Italie qu'une fête foraine égayait. Il s'arrêta un instant pour admirer la belle ordonnance des monuments qui entourent ce carrefour, puis, inlassable et courageux, il marche d'un pas assuré vers la porte de Châtillon où effectivement il se présente quarante-cinq minutes plus tard. Jugeant d'après la largeur de la chaussée qu'il devait être enfin sur les grands boulevards, craignant d'autre part de rater un train dont il ignore l'heure de départ, épuisé par le transbahutement de son bagage et par la faim, n'ayant su comment déjeuner pendant son voyage, il décide de prendre un taxi qui ne saurait lui coûter bien cher, car il pense avoir parcouru à pied au moins les trois

quarts du trajet. Mais, contrairement à ce qu'il pensait, ledit trajet se montra fort long, d'autant plus long que le chauffeur passa par la porte de la Muette et la rue Caulaincourt. Ce qui ennuyait le plus Valentin, c'était tout le temps qu'il faisait perdre à ce brave homme qui devait sans doute préférer les courses plus courtes et plus faciles.

A la gare du Nord, Valentin extirpa sa valise et regarda le compteur; il n'en crut pas ses yeux et ceci à tel point qu'il se le formula à lui-même de cette façon : « Je n'en crois pas mes yeux. »

— C'était loin, dit-il au chauffeur.

— Je veux, répondit l'autre.

— Je vous garde, ajouta rapidement Valentin. Je vais mettre ce truc-là à la consigne et ensuite vous me conduirez au Casino de Paris.

— C'est bien tôt pour y aller, remarqua le chauffeur dans un accès de sincérité.

Mais, en voyant la mine ennuyée de son client, il s'empressa de rectifier :

— Mais faut y arriver tôt pour avoir des places.

Tandis que le taxicrate se demandait s'il passerait par l'avenue de Reuilly ou par le boulevard Victor, Valentin, après avoir, mis en confiance par son aventure d'Angoulême, expérimenté de nouveau la joie que tout voyageur éprouve lorsqu'il confie pour un certain temps son bagage à des fonctionnaires honnêtes et ordonnés, Valentin s'enquiert par sept fois et à sept guichets différents de l'heure du train pour Bruges. Les réponses concordaient. Il procéda cependant à une vérification en consultant les panneaux jaunes mis à la disposition du public. Étant parvenu à se convaincre qu'il y avait de grandes chances pour qu'il puisse effectuer son départ sur le coup de zéro heure dix-sept, il se dirige enfin vers une porte sur laquelle on avait écrit « Sortie ». Elle donnait dans une petite rue obscure terminée par un escalier que Valentin n'hésite pas à prendre. En haut de cet escalier, il tourne à gauche, au jugé. Assez rapidement, il se retrouve devant la gare. Elle avait un tout autre aspect que tout à l'heure; il entre et ne reconnaît pas l'ordre des guichets, ni l'architecture des débits de tabacs et de bonbons. Une vaste fresque représentant le départ des mobilisés pour la guerre de 1914 apprend à Valentin qu'il se trouve à la gare de l'Est. Il admire l'œuvre d'art en détail tout en pensant qu'il faudrait bientôt en refaire une autre, d'œuvre d'art, pour la pro-

chaine, de guerre, car fallait pas compter y couper, à une prochaine autre.

Attristé par ces considérations, il sortit de cet endroit un chouïa lugubre en utilisant une porte sur laquelle on avait écrit « Entrée » puisque, la fois précédente, celle de sortie l'avait égaré. Il se félicita de sa décision, car il aperçut devant lui un magnifique boulevard piqueté de lumière. Des brasseries nombreuses et somptueuses offraient aux passants le charme de leurs terrasses ou le moelleux de leurs banquettes. Comme il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, Valentin décida de s'offrir à dîner. Après être passé huit fois devant chacun des six établissements du coinstot, et à chaque coup avoir lu le menu de la première à la dernière ligne, il opta pour une taverne qui lui parut allier le confortable à la modicité des prix. Entre temps, il fit l'emplette de quatre cartes postales et d'un nombre correspondant de timbres-poste.

— Alors, dit-il d'un air engageant au garçon, qu'est-ce qu'il y a de bon aujourd'hui?

« Je me dessale », pensa-t-il avec satisfaction.

— Y a l'plat du jour, répondit le loufiat en regardant, par simple curiosité, une moulure du plafond.

— Voyons voir, dit Valentin.

Merde, où était-il ce foutu plat du jour, il n'arrivait pas à le dépister.

Ayant baissé les yeux, le garçon découvrit le désarroi de son client.

— De l'autre côté, articula-t-il avec mépris. Le menu à sept francs cinquante.

Valentin, ayant obéi et retourné le carton, découvrit que pour cette somme, qui ne sortait pas des limites de ses moyens, on se proposait de lui faire absorber du saucisson sec, une côte de porc aux soissons frais, du fromage de gruyère et de la compote de pommes. On lui offrait même un quart de vin rouge. Une joie violente entra dans son cœur et il en saliva. Il n'y avait qu'une petite ombre à son bonheur, mais à la façon suprêmement élégante dont le garçon jeta devant lui son couvert et le panier de pain coupé en tranches, il n'osa lui demander, à ce garçon, à quel genre d'activité se livre un chauffeur de taxi que son client ne revient pas payer. Cette ignorance ne l'empêcha pas de venir à bout de tout le repas, jusques et y compris la peau du saucisson et la croûte du gruyère. Enfin, après avoir saucé dans ses moindres replis le

écipient ouvragé dans lequel on lui avait présenté la compote e pommes, il sortit d'une poche un crayon et de l'autre ses cartes ostales. Toutes représentaient la gare de l'Est.

Il choisit la moins polluée par les chiures de mouches pour l'en-oyer à Julia. Après avoir léché la mine de plomb, il écrivit d'une aite et sans hésitation : *De Paris sans toi, ton époux bien-aimé,* t la signature *Valentin.* Puis, il consulta un bout de papier pour ıettre l'adresse, car il ne la connaissait pas encore par cœur. ans dételer, il entreprit la rédaction de la seconde carte postale, t il lui vint assez facilement ces mots : *Avec mon meilleur souvenir e la capitale, votre nouveau beau-frère,* et la signature : *Valentin.* e même bout de papier précédemment consulté le renseigna sur adresse des Brataga. Pour la troisième carte postale, il ne trouva ue : *Un bonjour de Panam, ton copain* et la signature : *Valentin.* 'était pour Bourrelier. Sur la quatrième carte postale destinée Didine, Valentin écrivit : *Devine* et ne signa pas. Après avoir ollé les timbres, il mit les quatre messages dans sa poche.

Le paiement de l'addition s'effectua sans difficultés. Il laissa un ourboire qui eut l'air de donner toute satisfaction au garçon et, eureux de ne pas avoir contrarié cet individu, Valentin, après voir consulté l'oignon que lui avait offert Julia pour son mariage, stima qu'il avait largement le temps de faire une petite prome-ade avant d'essayer de retrouver la gare du Nord.

Au premier coup d'œil, il estima que, dans l'ensemble, les maga-ins ne sont pas mal sans être toutefois aussi somptueux que ceux u cours de l'Intendance. Le premier qui le retint vendait des ppareils de télégraphie sans fil. Valentin se dit que ça lui ferait ans doute plaisir à Julia d'avoir un truc comme ça, qui fasse du ruit en toute saison. Elle serait même ravie. Il regarda les prix, ils ui parurent très élevés. Après avoir constaté qu'heureusement a boutique était fermée, il songea au bonheur de Julia lorsqu'elle pprendrait qu'il n'avait pas gâché d'argent en achetant un appa-eil qui ne débite que des conneries. Enchanté d'avoir fait ce petit laisir à sa moitié, il allait poursuivre son chemin lorsqu'il s'aperçut ue, à côté de lui, une jeune personne le regardait en souriant. Après 'être assuré par un coup d'œil circulaire que ce sourire lui était ien destiné, il souleva poliment son chapeau et en ces termes 'exprima :

— Je m'excuse, mademoiselle, de ne pas vous reconnaître. J'es-ère que vous ne m'en voudrez pas.

Déconcertée, la demoiselle rengaina le sourire et l'examina d'un œil soupçonneux.

— Je sais, continua Valentin, que les femmes se vexent lorsqu'on ne peut coller un nom sur leur visage, et la seule chose que je souhaite à l'heure actuelle serait de ne point vous vexer. Aussi, mademoiselle, je vous prie de me rendre un service : aidez-moi z-à retrouver dans quelles circonstances nous nous sommes rencontrés.

La fille n'ayant pas encore retrouvé la parole, Valentin conserve la sienne et continue en ces termes :

— Je crois deviner. Ne seriez-vous pas de Bordeaux?

— Moi? de Bordeaux? s'exclame la fille qui ne s'en était jamais entendu sortir une pareille, surtout aux environs de la gare de l'Est.

— Oui. Du Bouscat, plutôt. Je parie que vous êtes une cliente de ma femme.

— Parce que tu es marié?

Sans remarquer le tutoiement, Valentin répondit :

— Oui, nous faisons même notre voyage de noces.

— Ah! bon. Fallait le dire tout de suite.

Et lui tournant le dos, elle se dirigea vers d'autres chopins. Mais Valentin courut après elle :

— Mademoiselle, mademoiselle, il ne faut pas vous enfuir comme ça. J'espère que je ne vous intimide pas.

Mais elle conserva son air presque sévère.

— Toi?!

— Vous accepterez bien de prendre un verre avec moi.

Elle hésita, puis, les affaires n'étant pas si bonnes, elle jugea raisonnable de prendre ses risques et accepta. Elle entraîna Valentin dans un très modeste Biard que fréquentaient quelques-unes de ses collègues. Elles y faisaient de petites pauses avant de reprendre le trottoir.

Elle accepta de consommer une menthe verte et Valentin s'offrit un vin blanc gommé.

— Alors comme ça, dit-elle, pour faire un peu de conversation et se mettre à la hauteur des circonstances, tu es en voyage de noces?

— Oui, reprit Valentin avec simplicité.

— Et où est ta femme en ce moment?

— A Bordeaux.

Deux copines qui buvaient des noirs sur le zinc ayant entendu ce dialogue, s'approchèrent de la table de Valentin pour écouter sans retenue.

— Tu te fous de moi, dit la fille.

— Pas du tout, protesta Valentin. C'est la vérité vraie. La preuve, c'est que je vais à Bruges-la-Morte. Tiens, il ne faut pas que je rate mon train.

— A quelle heure est-il ton train?

— A onze heures douze, répondit Valentin avec prudence.

— Eh bien, tu peux tirer ton coup sans te presser.

— Je n'ai pas envie d'enlever mes souliers, dit Valentin.

Les deux copines intervinrent :

— Si tu as du temps à perdre, dit l'une d'elles, tant mieux pour toi.

— Mado, dit l'autre, je te savais pas si connarde. Tu vois donc pas qu'il te fait marcher?

En se lamentant sur les malheurs des temps et sur ce qu'il fallait pas voir, elles allèrent reposer leurs verres sur le zinc.

Pâlement enragée, Mado posa ses deux coudes sur la table et se penchant vers Valentin, lui demanda :

— Tu montes, ou tu montes pas?

— Je monte pas.

— Tu ne me trouves pas à ton goût?

— Si, si.

— Tu ne me trouves pas bien roulée?

— Si, si.

— Tu crois que je ne sais pas faire ça aussi bien que ta pucelle?

— Je ne sais pas.

— Alors?

— Je monte pas, dit Valentin. Je voulais seulement boire un verre avec vous. Je trouvais ça si gentil.

Elle se tourna vers ses deux copines et les appela en témoignage :

— Non mais, vous entendez ce con? Vous entendez ce con!

— On entend, dirent les deux autres avec résignation. On entend.

— Je suis vraiment très ennuyé, murmura Valentin.

Mado tapa sur la table :

— Ça fait dix minutes que j'écoute tes bourdantes, et moi, je travaille pas pour rien. Pas vrai? demanda-t-elle aux deux autres.

— Si on se laissait faire, dit l'une.

— Ça serait la fin de tout, dit l'autre.

— Ces demoiselles pourraient peut-être boire un verre avec nous? suggéra Valentin.

— On te laisse, dirent-elles à Mado.

Elles jetèrent de la menue monnaie sur le zinc et s'en furent.

— Elles vous laissent tomber, remarqua Valentin avec impartialité.

— Je sais bien me défendre toute seule, dit Mado.

— Pas la peine. Pàs la peine. Je vais vous dédommager.

— De quoi?

— Je vais vous donner ce que je vous aurais donné si j'avais été enlever mes souliers en votre compagnie.

— Tu n'es pas louf?

— C'est naturel. Combien vous dois-je?

— Non, mais, p'tite tête, tu crois que je vais accepter comme ça de l'argent que j'ai pas gagné? Pour qui me prends-tu?

Elle se tourna vers le patron qui essayait de lire un journal à l'envers pour passer le temps.

— Vous l'entendez? meussieu Grégoire. Il m'insulte!

— Accepte son fric et barrez-vous tous les deux, déclara laconiquement meussieu Grégoire sans lever les yeux.

— Vous voyez, dit Valentin à Mado. Alors c'est combien?

— Trente francs, répondit Mado à contrecœur.

Valentin, qui dirigeait sa main droite vers son portefeuille gauche, arrêta son geste et fit entendre un long sifflement de surprise.

— Merde, dit-il en toute simplicité. C'est cher.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je te fasse une réduction, ricana Mado.

— Non, mais qu'est-ce que tu veux, je trouve ça cher. Presque autant que les taxis.

— Oh! ça va, dit Mado, les types radins comme toi n'ont qu'à pas prendre de taxi.

— J'avais une grosse valise, une très lourde.

— Qu'est-ce que tu en as foutu?

— Je l'ai mise à la consigne, mais en sortant je n'ai plus retrouvé le taxi.

— Qu'est-ce que ça pouvait te faire?

— J'avais pas payé le chauffeur.

Meussieu Grégoire et Mado s'esclaffèrent.

— Vous lui aviez dit que vous alliez à la consigne? demanda le
ıtron se mêlant enfin à la conversation.

— Naturellement, dit Valentin.

— Alors, vous pouvez être sûr qu'il vous y attend.

Valentin se gratta la tête.

— Te voilà bien couillonné, lui dit Mado en riant.

Il la regarda en faisant une moue piteuse.

— Y aurait quelque chose à faire, s'exclama meussieu Grégoire.
ado pourrait la retirer à votre place, votre valoche.

Mado lui jeta un rapide coup d'œil.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle en redevenant sérieuse.

Valentin parut peser le pour et le contre, puis soudain il se lève
avant que les deux autres aient eu le temps de réagir, il avait
aversé la salle en disant : « C'est ça, je vais chercher un taxi ».
ır le pas de la porte, il se retourne et clignant de l'œil : « Pourvu
ıe je ne tombe pas sur le même! » Ce qui fait rire meussieu Gré-
ɔire et Mado. Il sort, tourne le premier coin de rue, galope hardi-
ent jusqu'à un autre, et finit par arriver sur un grand boulevard
mille feux brillant, avec effectivement une station de taxi, sur
ıxe. Il pénètre dans le premier sans demander la permission au
ıauffeur, lequel s'entend prié de se rendre à la gare du Nord. Le
ıauffeur ne démarre pas et se retourne vers son client :

— J'irai pas, dit-il.

Valentin balance un instant s'il va lui demander pourquoi, mais
ıutre poursuit :

— Je ne vais pas vous faire gaspiller votre argent. C'est à deux
ıs, la gare du Nord. A pied, vous y êtes en cinq minutes.

— Mais j'ai un train dans trois minutes, objecte Valentin, sans
nviction.

— Pas vrai. Y a pas de train qui part dans trois minutes de la
ıre du Nord. Je connais les heures de départ de tous les trains, de
utes les gares de Paris. Vous pensez, depuis trente ans que je
is le taxi. Tenez, ma première boîte à savon, c'était une Brasier,
ıe vraie voiture de maître. On était pas nombreux dans ce temps-
. C'était du sport. Et j'ai fait la Marne, moi meussieu, sous les
dres de Joffre et de Galliéni. Vous êtes peut-être trop jeune pour
nnaître ça, les taxis de la Marne.

— Si, si, je connais. C'est une bataille intéressante, la Marne,
t Valentin, rêveusement. Je connais. Mais je m'intéresse surtout
Iéna, la bataille d'Iéna.

— Y a le pont, dit le chauffeur, mécaniquement, la place et l'avenue. Et aussi le passage, près de la porte Champerret.

Se penchant vers un rai de lumière, Valentin consulte son oignon.

— Voulez-vous que je vous fasse faire un tour de ce côté-là? suggère le chauffeur.

— Ça me ferait plaisir, répond Valentin, déjà conquis, mais je ne sais pas si j'ai le temps.

— Je parie que vous prenez l'express d'onze heures trente-sept pour Boulogne?

— Vous êtes très fort.

— Oh! dit l'autre, modestement, j'avais deviné tout de suite. Vous craigniez de rater votre train, pas vrai?

— C'est vrai.

— Je vous le répète, j'avais deviné tout de suite. Alors, voulez-vous que je vous conduise au passage? Après on passe par l'Étoile, on descend l'avenue, on traverse la place, puis le pont, le pont d'Iéna, on longe les quais, on retraverse la Seine à la place Saint-Michel et on revient par le Sébasto. Ça vous va? Ayez pas peur, vous serez à la gare du Nord à temps pour votre dur.

Valentin, séduit, hésitait encore :

— Ça va me revenir à combien environ? demanda-t-il courageusement.

— Pour un louis vous en verrez la farce.

— Pour faire tout ce trajet?

Valentin commençait à avoir des doutes sur l'honnêteté de l'autre chauffeur.

— Bien sûr, répondit celui-ci. Et tenez, venez vous asseoir à côté de moi, je vous expliquerai les beautés de la capitale, car j'ai aussi deviné que vous n'étiez pas de par ici. C'est juste?

— C'est juste.

Obtempérant à l'ordre qui lui était donné, Valentin s'installait à la place indiquée.

. . . .

(A suivre.) Raymond QUENEAU.

ne de Beauvoir.

FAUT-IL BRULER SADE?

Impérieux, colère, emporté, extrême en tout, d'un dérèglement agination sur les mœurs qui de la vie n'a eu son pareil, jusqu'au fanatisme, en deux mots me voilà et encore un coup moi ou prenez-moi comme cela car je ne changerai pas. »

ont choisi de le tuer, d'abord à petit feu dans l'ennui des ots, et puis par la calomnie et l'oubli; cette mort-là, il it lui-même souhaitée : « *La fosse une fois recouverte, il semé au-dessus des glands afin que par la suite... les s de ma tombe disparaissent de la surface de la terre, ne je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des nes...* » De ses dernières volontés, celle-ci seule fut res-ée, mais très soigneusement : le souvenir de Sade a léfiguré par des légendes imbéciles [1]; son nom même s'est dans les mots pesants : sadisme, sadique; ses journaux nes ont été perdus, ses manuscrits brûlés — les dix volumes *Journées de Florabelle* à l'instigation de son propre fils — vres interdits; si, vers la fin du XIXe, Swinburne et quel-curieux s'intéressent à son cas, il faut attendre Apollinaire qu'une place lui soit rendue dans les Lettres françaises; re est-il loin de l'avoir officiellement conquise : on peut eter des ouvrages compacts et minutieux sur « Les idées VIIIe », voire sur « La sensibilité au XVIIIe », sans y relever fois son nom. On comprend que par réaction contre ce ce scandaleux les zélateurs de Sade aient été amenés à r en lui un génial prophète : son œuvre annoncerait à la

1. Le vieux Sade se faisant apporter des paniers de roses, les respirant tueusement et les souillant ensuite avec un rire sardonique dans la des ruisseaux : les journalistes d'aujourd'hui nous ont appris com-se fabrique ce genre d'anecdotes.

fois Nietzsche, Stirner, Freud, et le surréalisme; mais ce culte, fondé comme tous les cultes sur un malentendu, en divinisant le « divin marquis » le trahit à son tour; quand nous souhaiterions comprendre, on nous enjoint d'adorer. Les critiques qui ne font de Sade ni un scélérat ni une idole mais un homme, un écrivain, ils se comptent sur les doigts d'une main. Grâce à eux, Sade est revenu enfin sur terre, parmi nous. Mais où se situe-t-il au juste? En quoi mérite-t-il de nous intéresser? Ses admirateurs mêmes reconnaissent volontiers que son œuvre est dans sa plus grande partie illisible; philosophiquement, elle n'échappe à la banalité que pour sombrer dans l'incohérence. Quant à ses vices, ils n'étonnent pas par leur originalité; dans ce domaine, Sade n'a rien inventé et on rencontre à profusion dans les traités de psychiatrie des cas pour le moins aussi étranges que le sien. En vérité, ce n'est ni comme auteur, ni comme perverti sexuel que Sade s'impose à notre attention : c'est par la relation qu'il a créée entre ces deux aspects de lui-même. Les anomalies de Sade prennent leur valeur du moment où, au lieu de les subir comme une nature donnée, il élabore un immense système afin de les revendiquer; inversement, ses livres nous attachent dès que nous comprenons qu'à travers leurs rabâchages, leurs clichés, leurs maladresses il essaie de nous communiquer une expérience dont la particularité est cependant de se vouloir incommunicable. Sade a tenté de convertir son destin psycho-physiologique en un choix éthique; et de cet acte par lequel il assumait sa séparation, il a prétendu faire un exemple et un appel : c'est par là que son aventure revêt une large signification humaine. Pouvons-nous sans renier notre individualité satisfaire nos aspirations à l'universalité? ou est-ce seulement par le sacrifice de nos différences que nous pouvons nous intégrer à la collectivité? Ce problème nous touche tous. Chez Sade, les différences sont poussées jusqu'au scandale, et l'immensité de son travail littéraire nous montre avec quelle passion il souhaitait être accepté par la communauté humaine : le conflit qu'aucun individu ne peut éluder sans se mentir, on le rencontre donc chez lui sous sa forme la plus extrême. C'est le paradoxe et, en un sens, le triomphe de

ade, que pour s'être entêté dans ses singularités, il nous aide définir le drame humain dans sa généralité.

Pour comprendre le développement de Sade, pour saisir dans ette histoire la part de sa liberté, pour mesurer ses réustes et ses échecs, il serait utile de connaître exactement les onnées de sa situation. Malheureusement, malgré le èle de ses biographes, la personne et l'histoire de Sade emeurent sur bien des points obscures. Nous ne possédons e lui aucun portrait authentique; et les descriptions que ses ontemporains nous ont laissées de lui sont très pauvres. es dépositions du procès de Marseille nous le montrent à rente-deux ans « d'une jolie figure, visage rempli », de taille noyenne, vêtu d'un frac gris et d'une culotte de soie couleur ouci, portant une plume au chapeau, une épée au côté, une anne à la main. Le voici à cinquante-trois ans, d'après un ertificat de résidence datant du 7 mai 1793 : « Taille de cinq ieds deux pouces cheveux presque blancs, visage rond, front écouvert, yeux bleus, nez ordinaire, menton rond. » Le signament du 23 mars 1794 est un peu différent : « Taille cinq ieds deux pouces une ligne, nez moyen, bouche petite, menton ond, cheveux blonds gris, visage ovale, front découvert et aut, yeux bleus clairs. » Il avait alors perdu sa « jolie figure » uisqu'il écrivait, quelques années plus tôt, de la Bastille : *J'ai acquis, faute d'exercice, une corpulence si énorme qu'à peine uis-je me remuer.* » C'est cette corpulence qui frappa d'abord harles Nodier quand il croisa Sade, en 1807, à Sainte-Pélagie : Une obésité énorme qui gênait assez ses mouvements pour empêcher de déployer un reste de grâce et d'élégance dont on etrouvait des traces dans l'ensemble de ses manières. Ses yeux atigués conservaient cependant je ne sais quoi de brillant et e fiévreux qui s'y ranimait de temps à autre, comme une tincelle expirante sur un charbon éteint. » Ces témoignages, es seuls que nous possédions, ne nous permettent guère d'évouer un visage singulier; on [1] a dit que la description de Nodier ait penser à Oscar Wilde vieillissant; elle suggère aussi Mon-

1. Desbordes : *Le vrai visage du marquis de Sade.*

tesquiou, Maurice Sachs; elle nous invite à rêver qu'il y a du Charlus chez Sade; mais c'est une indication bien fragile. Ce qui est plus regrettable encore, c'est que nous soyons si mal informés sur son enfance. Si l'on prend le récit de Valcour pour une ébauche d'autobiographie, Sade aurait connu de bonne heure le ressentiment et la violence : élevé auprès de Louis-Joseph de Bourbon qui avait juste son âge, il semble qu'il se défendit contre l'arrogance égoïste du petit prince par des colères et des coups si brutaux qu'il fallut l'éloigner de la cour. Que son séjour au sombre château de Saumane et dans l'abbaye décadente d'Ebreuil ait marqué son imagination, ce n'est pas douteux; mais sur ses brèves années d'étude, sur son passage dans l'armée, sur sa vie d'*agréable* mondain et débauché nous ne savons rien de significatif. On peut essayer d'en inférer de son œuvre à sa vie : c'est ce qu'a fait Klossowski, qui voit dans la haine vouée par Sade à sa mère la clé de sa vie et de son œuvre; mais il induit cette hypothèse du rôle joué par la mère dans les écrits de Sade; c'est-à-dire qu'il se borne à décrire sous un certain angle le monde imaginaire de Sade; il ne nous en découvre pas les racines dans le monde réel. En fait, c'est, a priori, d'après des schémas généraux, que nous soupçonnons l'importance des rapports de Sade avec son père, avec sa mère; dans leur détail singulier ils nous échappent. Quand nous commençons à découvrir Sade, il est fait déjà et nous ne savons pas comment il est devenu ce qu'il est. Une telle ignorance nous interdit de rendre compte de ses tendances et de ses conduites spontanées; la nature de son affectivité, les traits singuliers de sa sexualité nous apparaissent comme des données que nous pouvons seulement constater. De cette regrettable lacune, il résulte que l'intimité de Sade nous échappera toujours; toute explication laissera derrière elle un résidu que seule l'histoire infantile de Sade aurait pu éclairer. Néanmoins, ces limites imposées à notre compréhension ne doivent pas nous décourager; car Sade, avons-nous dit, ne s'est pas borné à subir passivement les conséquences de ses choix primitifs; ce qui nous intéresse en lui, bien plus que ses anomalies, c'est la manière dont il les a assumées. De sa sexualité il a fait une

éthique, cette éthique il l'a manifestée dans une œuvre littéraire; c'est par ce mouvement réfléchi de sa vie d'adulte que Sade a conquis sa véritable originalité. La raison de ses goûts nous demeure obscure; mais nous pouvons saisir comment de ces goûts il a fait des principes, et pourquoi il a porté ceux-ci *jusqu'au fanatisme.*

Superficiellement, Sade, à 23 ans, ressemble à tous les fils de famille de son temps; il est cultivé, il aime le théâtre, les arts, la lecture; il est dissipé : il entretient une maîtresse, la Beauvoisin, et court les maisons de rendez-vous; il se marie sans enthousiasme, conformément à la volonté paternelle, avec une jeune fille de petite noblesse, mais riche, Renée-Pélagie de Montreuil. C'est alors qu'éclate le drame qui se répercutera — et se répétera — à travers toute sa vie : marié en mai, Sade est arrêté en octobre pour des excès commis dans une maison où il s'est rendu dès le mois de juin; les motifs de l'arrestation sont assez graves pour que Sade adresse au gouverneur de la prison des lettres égarées où il le supplie de les tenir cachés, sinon il sera, dit-il, perdu sans recours. Cet épisode nous fait pressentir que l'érotisme de Sade avait déjà un caractère inquiétant; ce qui confirme cette hypothèse, c'est qu'un an plus tard l'inspecteur Marais avertit les maquerelles de ne plus prêter de filles au marquis. Mais son intérêt réside moins dans les renseignements qu'il nous fournit que dans la révélation qu'il a constituée pour Sade même : à l'orée de sa vie d'adulte il découvre brutalement qu'entre son existence sociale et ses plaisirs individuels une conciliation est impossible.

Le jeune Sade n'a rien d'un révolutionnaire, ni même d'un révolté; il est tout prêt à accepter la société telle qu'elle est; soumis à son père [1] au point de recevoir de lui, à 23 ans, une épouse qui lui déplaît, il n'envisage pas d'autre destin que celui auquel il est héréditairement voué : il sera époux, père, marquis, capitaine, châtelain, lieutenant général; il ne souhaite

1. Klossowski s'étonne que Sade ne lui manifeste aucune rancune; mais Sade ne déteste pas spontanément l'autorité : qu'un individu use et abuse de ses droits, il l'admet. Sade, héritier des biens paternels, ne s'oppose d'abord à la société que sur un plan individuel et affectif, à travers des femmes : épouse et belle-mère.

aucunement renoncer aux privilèges que lui assurent son rang et la fortune de sa femme. Cependant il ne saurait non plus s'en satisfaire; on lui offre des occupations, des charges, des honneurs : aucune entreprise, rien qui intéresse, qui amuse, qui agite; il ne veut pas être seulement ce personnage public dont les conventions et la routine commandent tous les gestes, mais aussi un individu vivant; il n'est qu'un lieu où celui-ci puisse s'affirmer, et ce n'est pas le lit où Sade est accueilli trop fatalement par une épouse prude, mais la maison close où il achète le droit de déchaîner ses rêves. Il en est un qui est commun à la plupart des jeunes aristocrates de ce temps; rejetons d'une classe descendante qui a naguère détenu un pouvoir concret mais qui ne possède plus aucune prise réelle sur le monde, ils tentent de ressusciter symboliquement au secret des alcôves la condition dont ils gardent la nostalgie : celle du despote féodal, solitaire et souverain; les orgies du duc de Charolais, entre autres, étaient célèbres et sanglantes; c'est cette illusion de souveraineté dont Sade, lui aussi, a soif. « *Que désire-t-on quand on jouit? Que tout ce qui vous entoure ne s'occupe que de vous, ne pense qu'à vous, ne soigne que vous... il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il b....* » L'ivresse de la tyrannie conduit immédiatement à la cruauté, car le libertin, en molestant l'objet qui le sert, « *éprouve tous les charmes que goûte un individu nerveux à faire usage de ses forces ; il domine, il est tyran.* »

A vrai dire, c'est un bien petit exploit que de fouetter, moyennant une rétribution convenue, quelques filles; que Sade y attache tant de prix, c'est un fait qui le met tout entier en question. Il est frappant que hors les murs de sa « petite maison » il ne songe aucunement à *faire usage de ses forces ;* on n'entrevoit nulle ambition en lui, nul esprit d'entreprise, nulle volonté de puissance et je croirais même volontiers qu'il était lâche. Sans doute est-ce systématiquement qu'il impute à ses héros tous les traits que la société considère comme des tares; mais il a peint Blangis avec tant de complaisance qu'on est en droit de supposer qu'il s'est projeté en lui; et ces mots ont l'accent direct d'un aveu : « *Un enfant résolu eût effrayé ce*

colosse... il devenait timide et lâche, et l'idée du combat le moin dangereux mais à égalité de force l'eût fait fuir à l'extrémité d la terre. » Que Sade, tantôt par étourderie, tantôt par généro sité, ait été capable d'extravagantes audaces ne contredit pa l'hypothèse d'une timidité peureuse à l'égard de ses semblable et, plus généralement, devant la réalité du monde. Sa fermet d'âme, s'il en parle tant, ce n'est pas qu'il la possède mais qu' la convoite : dans l'adversité, il geint, il s'agite, il s'égare. L crainte de manquer d'argent qui l'a hanté sans trêve tradui une inquiétude plus diffuse : il se méfie de tout, de tous, parc qu'il se sent désadapté. Il l'est : il se conduit avec désordr accumule des dettes, s'emporte hors de propos, fuit ou se rend contre temps; il tombe dans tous les pièges. Ce monde à l fois ennuyeux et menaçant qui ne lui propose rien de valabl et auquel il ne sait trop que demander, il s'en désintéresse; ira chercher ailleurs sa vérité. Quand il écrit que la passio de la jalousie *subordonne* et *réunit en même temps* toutes le autres, il nous donne une exacte description de sa propr expérience; il a subordonné son existence à son érotisme parc que l'érotisme lui est apparu comme le seul accomplissemen possible de son existence; s'il s'y voue avec tant de fougu d'impudence et d'entêtement, c'est qu'il attache plus d'impo tance aux histoires qu'à travers l'acte voluptueux il se racont qu'aux événements contingents : il a choisi l'imaginaire.

Sans doute Sade s'est-il cru d'abord en sécurité dans se paradis chimériques qu'une cloison étanche semblait sépar de l'univers du sérieux. Et peut-être, si aucun scandale n'eû éclaté, il n'eût été qu'un ordinaire débauché connu dans de endroits spécialisés pour ses goûts un peu spéciaux; il y ava à cette époque bien des libertins qui se livraient à de pir orgies, impunément; mais je suppose que dans le cas de Sad le scandale était fatal; il est certains « pervertis sexuels auxquels s'applique exactement le mythe de M. Hyde et d Docteur Jekyll; ils espèrent d'abord pouvoir satisfaire leu « vices » sans compromettre leur personnage officiel; mais s'i sont assez imaginatifs pour se penser, peu à peu, par un verti où se mêlent honte et orgueil, ils se découvrent : ainsi Charlu

malgré ses ruses et par ses ruses mêmes. Dans quelle mesure y a-t-il eu dans l'imprudence de Sade de la provocation? il est impossible d'en décider. Sans doute a-t-il voulu affirmer la radicale séparation de sa vie familiale et de ses plaisirs privés; et sans doute aussi ne pouvait-il se satisfaire de ce triomphe clandestin qu'en le poussant jusqu'au point limite où il débordait la clandestinité. Sa surprise ressemble à celle de l'enfant qui frappe sur un vase jusqu'à ce que celui-ci se brise. Jouant avec le danger, il se croyait encore souverain; mais la société le guettait; elle refuse tout partage, elle réclame chaque individu sans réserve; elle a eu vite fait de s'emparer du secret de Sade et de l'intégrer sous la figure du crime.

C'est par des prières, par l'humilité, par la honte que Sade réagit d'abord; il supplie qu'on lui permette de revoir sa femme qu'il s'accuse d'avoir gravement offensée; il réclame un confesseur et lui ouvre son cœur; ce n'est pas là pure hypocrisie; du jour au lendemain une affreuse métamorphose s'est opérée : des conduites naturelles, innocentes, qui n'étaient jusque là que des sources de plaisir, les voilà devenues des actes punissables, et le jeune agréable s'est changé en brebis galeuse. Il est probable qu'il avait connu dès l'enfance — peut-être à travers ses relations avec sa mère — l'odieux déchirement du remords; mais le scandale de 1763 le ravive d'une manière dramatique : Sade pressent que désormais pendant toute sa vie il sera un coupable. Car il accorde trop de valeur à ses récréations, pour envisager un instant d'y renoncer; plutôt, il se débarrassera de la honte par le défi. Il est remarquable que le premier de ses actes délibérément scandaleux se situe tout de suite après sa détention : La Beauvoisin l'accompagne au château de La Coste, et sous le nom de Madame de Sade elle danse et joue la comédie devant toute la noblesse provençale, cependant que l'abbé de Sade se voit contraint à une muette complicité. La société a dénié à Sade toute liberté clandestine, elle a prétendu socialiser un érotisme : inversement la vie sociale du marquis se déroulera dorénavant sur un plan érotique. Puisqu'on ne peut séparer avec tranquillité le mal du bien pour se donner tour à tour à l'un et à l'autre, c'est en face du bien et même en fonction

de lui qu'il faut revendiquer le mal. Que son attitude ultérieure ait ses racines dans le ressentiment, Sade nous l'a confié à plusieurs reprises : « *Il y a des âmes qui paraissent dures à force d'être susceptibles d'émotions et celles-là sont quelquefois bien loin : ce qu'on prend en elles pour de l'insouciance et de la cruauté n'est qu'une manière à elles seules connue de sentir plus vivement que les autres* » [1]. Et Dolmancé [2] impute ses vices à la méchanceté des hommes : « *Ce fut leur ingratitude qui sécha mon cœur, leur perfidie qui détruisit en moi ces vertus funestes pour lesquelles j'étais peut-être né comme vous.* » La morale démoniaque qu'il érigera plus tard en théorie, elle est d'abord pour Sade une expérience vécue.

C'est à travers Renée-Pélagie que Sade a connu toute la fadeur de la vertu et son ennui : il les confond dans un dégoût que seul peut susciter un être de chair et d'os; mais ce qu'il apprend aussi de Renée avec délices, c'est que sous sa figure concrète, charnelle, individuelle, le bien peut être vaincu en combat singulier; sa femme n'est pas pour lui une ennemie, mais, comme tous les personnages d'épouses qu'elle lui a inspirés, une victime de choix : celle qui se veut complice. Les rapports de Blamont avec sa femme reflètent sans doute assez exactement ceux de Sade avec la marquise; Blamont se complaît à caresser sa femme dans l'instant où il trame contre elle les plus noires machinations; infliger une jouissance — Sade l'a compris 150 ans avant les psychanalystes, et nombreuses sont dans son œuvre les victimes qu'on soumet au plaisir avant de les torturer — cela peut être une violence tyrannique; et le bourreau déguisé en amant s'enchante de voir l'amoureuse crédule, pâmée de volupté et de reconnaissance, confondre la méchanceté avec la tendresse. Unir des joies si subtiles à l'accomplissement d'un devoir social, c'est assurément ce qui a encouragé Sade à faire trois enfants à sa femme. Mais il a obtenu bien davantage encore : la vertu s'est faite l'alliée du vice et son esclave. Pendant des années Mme de Sade a couvert les fautes de son mari, elle l'a fait courageusement évader de

1. *Aline et Valcour.*
2. *La philosophie dans le boudoir.*

Miolans. elle a favorisé l'intrigue de sa sœur avec le marquis et ensuite les orgies du château de la Coste; elle a été jusqu'à se faire elle-même criminelle quand pour désarmer les accusations de Nanon elle a caché des couverts d'argent dans ses bagages. Sade ne lui a jamais manifesté aucune reconnaissance, et l'idée de gratitude est une de celles qu'il sape avec le plus d'acharnement; mais il éprouvait très évidemment pour elle cette amitié ambiguë que porte tout despote à ce qui est inconditionnellement sien. Grâce à elle, il a non seulement pu concilier son rôle d'époux, de père, de gentilhomme avec ses plaisirs; mais il a établi la supériorité éclatante du vice sur la bonté, le dévouement, la fidélité, la décence, et il a merveilleusement bafoué la société en soumettant l'institution du mariage et toutes les vertus conjugales aux caprices de son imagination et de ses sens.

Si Renée-Pélagie est la plus triomphante réussite de Sade. Mme de Montreuil résume son échec; elle incarne la justice abstraite et universelle contre laquelle l'individu se brise; c'est contre elle qu'il réclame le plus âprement l'alliance de sa femme : s'il gagne son procès aux yeux de la vertu, la loi perd beaucoup de son pouvoir; car ses armes les plus redoutables, ce ne sont pas la prison, l'échafaud mais ce venin dont elle infecte les cœurs vulnérables; sous l'influence de sa mère Renée se trouble; la jeune chanoinesse prend peur; la société hostile s'insinue dans le foyer de Sade, elle ruine ses plaisirs, et il subit lui-même son emprise; blâmé, honni, il doute de soi; et c'est là le forfait suprême qu'a commis contre lui Mme de Montreuil : un coupable, c'est d'abord un accusé; c'est elle qui a fait de Sade un criminel. Voilà pourquoi à travers ses livres il ne se lassera jamais de la ridiculiser, de la souiller, de la torturer; en elle ce sont ses fautes qu'il assassine. Il est possible que l'hypothèse de Klossowski soit fondée et que Sade ait détesté sa propre mère : la nature singulière de sa sexualité le suggère; mais cette inimitié ne serait certainement pas demeurée aussi vivace si la mère de Renée ne lui avait pas rendu haïssable la maternité; et à vrai dire, elle a joué dans l'existence de son gendre un rôle assez important et assez affreux pour qu'on puisse aussi supposer qu'il ne s'est attaqué qu'à elle. C'est bien

elle en tout cas qu'il fait sauvagement bafouer par sa propre fille dans les dernières pages de la *Philosophie dans le boudoir*.

Si Sade a finalement été vaincu par sa belle-mère et par la loi, il s'est fait complice de cette défaite. Quelle qu'ait été la part du hasard et celle de son imprudence dans le scandale de 1763, il est certain que par la suite il a cherché dans le danger l'exaltation de ses plaisirs ; en ce sens on peut dire qu'il a voulu les persécutions, subies cependant dans l'indignation. C'était jouer avec le feu que de choisir le jour de Pâques pour attirer dans sa maison d'Arcueil la mendiante Rose Keller ; fustigée, terrorisée, mal enfermée, elle s'est enfuie nue en déchaînant un scandale que Sade dut payer de deux brèves détentions.

Pendant les trois années d'exil — coupées de quelques périodes de service — qu'il passe alors sur sa terre de Provence, il parait assagi ; il remplit avec conscience son rôle de châtelain et d'époux : il fait deux enfants à sa femme, il reçoit l'hommage de la communauté de Saumane, il aménage son parc, il lit, il fait jouer des comédies sur son théâtre, dont une de sa composition ; mais il est mal récompensé de cette édifiante vie : en 1771 il est emprisonné pour dettes. Relâché, son zèle vertueux s'est refroidi ; il séduit sa jeune belle-sœur pour qui il paraît avoir eu pendant un court moment un goût assez sincère : chanoinesse, vierge, sœur de sa femme, ces titres rendaient en tout cas l'aventure piquante. Cependant il va chercher à Marseille d'autres distractions encore, et en 1772 « l'affaire des bonbons cantharidés » prend des proportions inattendues et terrifiantes ; tandis qu'il fuit en Italie avec sa belle-sœur, il est condamné à mort par contumace ainsi que son valet Latour et tous deux sont brûlés en effigie sur la place d'Aix. La chanoinesse se réfugie dans un couvent de France où elle finira ses jours, lui se terre en Savoie : pris et enfermé au château de Miolans, sa femme le fait évader mais désormais il est un homme traqué. Tantôt courant les routes d'Italie, tantôt calfeutré dans son château, il sait qu'une existence normale ne lui sera plus jamais permise. De temps à autre, il prend son rôle seigneurial au sérieux ; une troupe de comédiens s'étant installée sur ses terres pour y représenter *Le mari cocu, battu*

et content, Sade — irrité peut-être par ce titre — ordonne que les affiches soient lacérées par le valet de ville comme « scandaleuses et attentatoires aux libertés de l'Église »; il chasse de son domaine un nommé Saint-Denis — contre lequel il nourrissait des griefs — en déclarant : « Je suis en droit d'expulser de ma terre tous gens indomiciliables et sans aveu ». Mais ces coups d'autorité ne suffisent pas à l'amuser; il essaie de réaliser le rêve qui hantera ses livres : dans la solitude du château de La Coste, il se constitue un sérail docile à ses caprices; avec la complicité de la marquise, il y rassemble plusieurs beaux valets, un secrétaire illettré mais d'agréable tournure, une cuisinière et une chambrière appétissantes, plus deux fillettes fournies par des maquerelles. Mais le château de La Coste n'est pas l'inaccessible forteresse des « *Cent-vingt journées;* la société le cerne. Les fillettes s'enfuient, la chambrière s'en va accoucher d'un enfant dont elle attribue au marquis la paternité, le père de la cuisinière vient tirer sur Sade un coup de revolver, le joli secrétaire est réclamé par ses parents. Seule Renée-Pélagie se conforme exactement au personnage que lui assigne son mari; tous les autres revendiquent leur existence à eux et Sade comprend une fois de plus qu'il ne peut faire de ce monde trop réel son théâtre.

Ce monde ne se contente pas de faire échec à ses songes : il le répudie. Sade s'enfuit en Italie; mais Mme de Montreuil qui ne lui pardonne pas d'avoir séduit sa fille cadette le guette; rentré en France, il s'aventure à Paris, et elle profite de l'occasion pour le faire écrouer au Château de Vincennes le 13 février 1777. Ramené à Aix, jugé, il se réfugie à La Coste où il ébauche sous l'œil résigné de sa femme une idylle avec Mlle Rousset, sa gouvernante. Mais le 7 novembre 1778 il se retrouve à Vincennes, « *enfermé comme une bête sauvage sous 19 portes de fer* ».

Alors une autre histoire commence; pendant onze années de captivité — à Vincennes d'abord, puis à la Bastille — agonise un homme, naît un écrivain. L'homme est vite brisé; réduit à l'impuissance, ignorant combien de temps va durer sa détention, son esprit s'égare dans des délires d'interprétation : par des calculs minutieux, qui ne reposent sur aucune donnée, il

cherche à deviner quel sera le terme de sa captivité. Intellectuellement il se ressaisit assez vite comme le prouve sa correspondance avec Mme de Sade, avec Mlle Rousset. Mais sa chair abdique; il cherche dans les plaisirs de la table une compensation à son jeûne sexuel : son valet Carteron raconte qu'en prison « il fumait la pipe comme un corsaire » et « mangeait comme quatre ». *Extrême en tout* selon son aveu, il devient boulimique; il se fait envoyer par sa femme d'énormes paniers de nourriture et la graisse l'envahit. Au milieu de ses plaintes, de ses accusations, de ses plaidoyers, de ses supplications, il s'amuse encore un peu à torturer la marquise : il se prétend jaloux, il lui impute de noirs complots et quand elle lui rend visite il lui reproche ses toilettes, il exige d'elle la tenue la plus austère. Mais ces divertissements sont rares et bien pâles. A partir de 1782 c'est à la littérature seule qu'il va demander ce que la vie ne lui accorde plus : l'agitation, le défi, la sincérité et toutes les joies de l'imagination. Et là encore, il est *extrême*, il écrit comme il mange, avec frénésie. Au *Dialogue entre un prêtre et un moribond* succèdent *Les cent-vingt journées de Sodome, Les Infortunes de sa vertu», A!ine et Valcour*. D'après le catalogue de 1788 il aurait écrit alors 35 actes de théâtre, une demi-douzaine de contes, la quasi-totalité du « *Portefeuille d'un homme de lettres* », encore la liste est-elle sans doute incomplète.

Quand Sade se retrouve en liberté, le vendredi saint de l'année 1790, il peut espérer, il espère qu'une ère nouvelle s'ouvre pour lui. Sa femme demande la séparation, ses fils dont l'un se prépare à émigrer, dont l'autre est chevalier de Malte, lui sont étrangers, comme aussi cette « bonne grosse fermière » qu'il a pour fille. Libéré de sa famille, il va essayer de s'intégrer, lui que l'ancienne société traitait en paria, à celle qui vient de lui rendre sa dignité de citoyen. On joue publiquement ses pièces. *Oxtiern* obtient même un vif succès. Inscrit à la Section des Piques, il en est nommé président, il rédige avec ardeur adresses et pétitions. Mais son idylle avec la Révolution est de courte durée. Sade a cinquante ans, un passé qui le rend suspect, un tempérament d'aristocrate que sa haine de l'aristocratie n'a

pas abattu : le voilà de nouveau divisé. Il est républicain, et théoriquement il réclame même un socialisme intégral et l'abolition de la propriété : mais il tient à conserver son château et ses terres; ce monde auquel il essaie de s'adapter est encore un monde trop réel dont les brutales résistances le blessent; et c'est un monde régi par ces lois universelles qu'il juge abstraites, fausses, injustes; quand en leur nom la société s'autorise au meurtre, Sade se retire avec horreur. C'est bien mal le comprendre que de s'étonner qu'au lieu de solliciter un poste de commissaire du peuple en province qui lui eût permis de torturer et de tuer il se soit discrédité par son humanité; suppose-t-on qu'il « aimait le sang » comme on aime la montagne ou la mer? « Faire couler le sang » était un acte dont la signification pouvait en certaines circonstances être pour lui exaltante; mais ce qu'il demandait essentiellement à la cruauté c'est qu'elle lui révélât comme conscience et liberté en même temps que comme chair des individus singuliers et sa propre existence; juger, condamner, voir mourir à distance des personnes anonymes, il s'y refuse. Il n'a rien tant haï dans la vieille société que sa prétention dont il a été la victime à juger et à punir : il ne saurait excuser la Terreur. Quand le meurtre se fait constitutionnel, il n'est plus que l'odieuse expression de principes abstraits, sans contenu : inhumain. Et c'est pourquoi, nommé juré d'accusation Sade rend presque toujours des non-lieux en faveur des prévenus; il s'est refusé à nuire au nom de la loi à Mme de Montreuil et à sa famille alors qu'il tenait leur sort dans ses mains; il a même été amené à démissionner de sa fonction de président de la Section des Piques; il écrit à Gaufridy : « *Je me suis cru contraint à laisser le fauteuil à mon vice-président; ils voulaient me faire mettre aux voies* [1] *une horreur, une inhumanité : Je n'ai jamais voulu.* » En décembre 93 il fut incarcéré sous l'inculpation de « modérantisme »; relâché 375 jours plus tard, il écrit avec écœurement : « *Ma détention nationale, la guillotine sous les yeux, m'a fait cent fois plus de mal que ce que m'en avaient fait toutes les bastilles imaginables.* » C'est

1. *Sic.*

que par ces grossières hécatombes la politique démontre avec trop d'évidence qu'elle considère les hommes comme une simple collection d'objets : alors que Sade exige autour de lui un univers peuplé d'existants singuliers; le « mal » dont il avait fait son refuge s'évanouit quand le crime est revendiqué par la vertu; la Terreur, qui s'exerce avec bonne conscience, constitue la plus radicale négation du monde démoniaque de Sade.

« L'excès de la Terreur a blasé le crime » écrit Saint-Just. Ce n'est pas seulement parce que Sade est âgé, usé, que sa sexualité est endormie; la guillotine a assassiné la noire poésie de l'érotisme; pour se plaire à humilier la chair, à l'exalter, il fallait la valoriser; elle n'a plus ni sens, ni prix si on peut en toute tranquillité traiter les hommes en choses; Sade saura encore ressusciter dans ses livres son expérience passée et raviver son vieil univers; mais dans son sang, dans ses nerfs il n'y croit plus. Il n'y a rien de physique dans la liaison qui l'attache à celle qu'il appelle *Sensible.* Ses seuls plaisirs érotiques, il les tire de la contemplation de peintures obscènes inspirées de Justine dont il a fait orner un cabinet secret : il se souvient; mais il n'est plus capable d'aucun élan et la seule entreprise de vivre l'accable; délivré des cadres sociaux et familiaux dans lesquels il étouffait mais dont la solide armature lui était nécessaire, il se traîne de misère en maladie; les biens de La Coste vendus à perte, il en a vite dissipé le prix; réfugié chez un fermier, puis dans un grènier avec le fils de Sensible, gagnant quarante sous par jour comme employé au spectacle de Versailles, le décret du 28 juin 1799 qui interdit de le rayer de la liste des émigrés où il avait été inscrit en tant que noble lui arrache ces mots désespérés : « *La mort et la misère, voilà donc la récompense que je reçois pour mon perpétuel attachement à la république.* » Il reçoit néanmoins un certificat de résidence et de civisme, et en décembre 99 il joue dans *Oxtiern* le rôle de Fabrice; mais au début de 1800 il est à l'hôpital de Versailles « mourant de faim et de froid », et menacé d'emprisonnement pour dettes. Il est si malheureux dans le monde hostile des hommes soi-disant libres qu'on peut se demander s'il n'a pas choisi de se faire reconduire dans la solitude et la sécurité de la prison : à tout le moins peut-

on dire que pour avoir eu l'imprudence de faire circuler *Justine*, et la folie de publier *Zoloé* où il s'en prend à Joséphine, à Mme Tallien, à Tallien, à Barras, à Bonaparte, il fallait que l'idée d'une nouvelle réclusion ne lui répugnât pas beaucoup. Secret ou avoué, son désir est exaucé : le voilà écroué à Sainte-Pélagie le 5 avril 1801 et c'est là, puis à Charenton — où le suivra Mme Quesnet qui obtient une chambre proche de la sienne en se faisant passer pour sa fille — qu'il finira ses jours.

Bien entendu, aussitôt enfermé, et pendant des années, Sade proteste et s'agite; mais du moins peut-il se donner de nouveau avec insouciance à la passion qui a remplacé chez lui celle de la jouissance : écrire. Il n'a jamais cessé. Quand il a quitté la Bastille, la plupart de ses papiers ont été perdus, et il a cru détruit le manuscrit des *Journées de Sodome* — un rouleau de douze mètres qu'il avait soigneusement caché et qui fut sauvé, mais sans qu'il le sût. Après *La philosophie dans le boudoir*, écrit en 1795, il a composé une nouvelle somme : une version entièrement développée et modifiée de *Justine* suivi de *Juliette*, qui parut, désavouée par lui, en 1797; et publiquement il a fait éditer *Les crimes de l'amour*. A Sainte-Pélagie il s'absorbe dans un immense ouvrage en dix volumes : *Les journées de Florabelle ou la Nature dévoilée;* et il faut lui attribuer aussi, bien que le livre n'ait pas paru sous son nom, les deux volumes de *la Marquise de Ganges*.

C'est sans doute parce que désormais le sens de son existence réside définitivement dans son travail d'écrivain que Sade dans sa vie quotidienne ne souhaite plus que la paix. Il se promène avec Sensible dans les jardins de l'asile, il écrit et fait jouer pour les malades des comédies : il accepte de composer un impromptu à l'occasion d'une visite de l'archevêque de Paris; le jour de Pâques, il sert le pain bénit et fait la quête à l'église de la paroisse. Son testament prouve qu'il n'avait rien renié de ses convictions; mais il était las de lutter. « Il était poli jusqu'à l'obséquiosité, dit Nodier, affable jusqu'à l'onction et... il parlait respectueusement de tout ce que l'on respecte. » D'après Ange Pitou l'idée de la vieillesse et celle de la mort lui faisaient horreur. « Cet homme blêmissait à l'idée de la mort et tombait en syncope en

voyant ses cheveux blancs. » Il s'éteignit pourtant av
tranquillité, emporté le 2 décembre 1814 par « un engoueme
pulmonaire à forme d'asthme ».

De cette douloureuse expérience qu'a constitué sa vie,
trait le plus saillant c'est qu'entre les autres hommes et lui e
ne lui a révélé aucune solidarité. Nulle entreprise commune
liait entre eux les derniers rejetons d'une noblesse décadent
Sade a peuplé la solitude à laquelle sa naissance le condamna
par des jeux érotiques si extrêmes que ses pairs se sont retourn
contre lui; quand un monde neuf s'est proposé, il traîna
derrière lui un passé trop lourd : divisé contre soi-mêm
suspect à autrui, cet aristocrate hanté par des rêves de desp
tisme ne pouvait sincèrement s'allier à la bourgeoisie montant
et si contre elle il s'indigne de l'oppression où le peuple e
maintenu, celui-ci est cependant étranger; il n'appartient
aucune des classes dont il dénonce l'antagonisme; il n'a d'aut
semblable que soi. Peut-être si sa formation affective eût é
différente, il aurait pu contrarier ce destin; mais toute sa v
il apparaît comme un égocentriste forcené; son indifférence au
événements extérieurs, ses obsédants soucis d'argent, les soi
maniaques dont il entoure ses débauches, aussi bien que
délire d'interprétation ébauché à Vincennes, et que l'aspe
schizophrénique de ses rêves révèlent un tempérament rac
calement introverti. Cette coïncidence passionnée avec so
même si elle lui a assigné ses limites, a aussi donné à sa vie
caractère exemplaire qui fait que nous l'interrogeons aujou
d'hui.

Sade a fait de son érotisme le sens et l'expression de toute s
existence : ce n'est donc pas curiosité oiseuse que de cherch
à en préciser la nature. Dire avec Maurice Heine qu'il a to
essayé, tout aimé, c'est escamoter le problème; et le term
d'algolagnie ne nous avance guère dans l'intelligence de Sad
celui-ci avait évidemment une idiosyncrasie sexuelle bi
définie; mais il n'est pas si facile de la saisir; ses complices
ses victimes se sont tus, c'est à peine si deux scandales éclatan
ont brièvement soulevé le rideau derrière lequel se cache hab

tuellement la débauche; ses journaux, ses mémoires ont été perdus, ses lettres sont prudentes; et dans ses livres il s'invente plus qu'il ne se dévoile. « *J'ai conçu tout ce qu'on peut concevoir en ce genre là mais je n'ai sûrement pas fait tout ce que j'ai conçu et ne le ferai sûrement jamais* » écrit-il; ce n'est pas sans raison qu'on a comparé son œuvre à la *Psychopathologia Sexualis* de Krafft-Ebbing et nul ne songerait à imputer à celui-ci toutes les perversions qu'il catalogue; ainsi Sade a établi systématiquement, selon les recettes d'une espèce d'art combinatoire, un répertoire des possibilités sexuelles de l'homme : il est certain qu'il ne les a pas toutes vécues ni mêmes rêvées dans sa propre chair. Non seulement il en raconte trop, mais la plupart du temps il raconte mal. Ses récits ressemblent aux gravures qui illustrent *Justine* et *Juliette* dans l'édition de 1797 : l'anatomie et les postures des personnages sont dessinés avec un réalisme minutieux, mais la sérénité maladroite et monotone de leurs visages rend parfaitement irréelles leurs horribles bacchanales; à travers les froides orgies que Sade concerte il est malaisé de déceler un aveu vivant. Pourtant il y a dans ses romans des situations qu'il traite avec une particulière complaisance, il témoigne à certains de ses héros une sympathie spéciale; à Noirceuil, Blangis, Gernande, à Dolmancé surtout il a prêté beaucoup de ses goûts et de ses idées. Parfois aussi dans une lettre, une incidente, au détour d'un dialogue jaillit une phrase imprévue et vivante qui n'est l'écho d'aucune voix étrangère. Ce sont ces scènes, ces héros, ces textes privilégiés qu'il faut interroger.

Populairement, sadisme signifie cruauté; fustigations, saignées, tortures, meurtres, le premier trait qui frappe dans l'œuvre de Sade c'est en effet celui que la tradition a associé à son nom. L'épisode de Rose Keller nous le montre fouettant sa victime avec un martinet et une corde à nœuds, et sans doute [1] la lardant de coups de canif et coulant de la cire sur ses écorchures; à Marseille il tire de ses poches un martinet de parchemin orné d'épingles recourbées et se fait apporter des verges de

1. Les aveux de Sade ne corroborent pas sur ce point la déposition de Rose Keller.

bruyère; dans toute sa conduite à l'égard de sa femme il ma feste une évidente cruauté mentale. Il s'est d'ailleurs expri avec abondance sur le plaisir que l'on peut éprouver à fa souffrir; mais quand il se contente de rééditer la classi doctrine des esprits animaux, il nous éclaire peu : « *Il s'a seulement d'ébranler la masse de nos nerfs par le choc le p violent possible; or il n'est pas douteux que la douleur affect bien plus vivement que le plaisir, les chocs résultatifs sur nous cette sensation produite sur les autres seront essentiellement d' vibration plus vigoureuse.*» Que la violence d'une vibrat devienne conscience voluptueuse, Sade ne dissipe pas ce m tère. Heureusement il ébauche ailleurs des explications p sincères. Le fait est que l'intuition originelle à partir de laqu s'est élaborée toute la sexualité, et partant toute l'éthique Sade, c'est l'identité fondamentale du coït et de la cruau « *La crise de volupté serait-elle une espèce de rage si l'intention cette mère du genre humain* [1] *n'était pas que le traitement coït fût le même que celui de la colère? Quel est l'homme b constitué... qui ne désire pas... de molester sa jouissance, alors* Dans la description que Sade nous donne du duc de Blangis train de jouir, il faut certainement voir une transposition su mode épique des mœurs de l'auteur : « *Des cris épouvantab des blasphèmes atroces s'échappaient de sa poitrine gonflée, flammes semblaient alors sortir de ses yeux, il écumait, il henn sait...* » et il allait même jusqu'à étrangler. Sade lui-même, d'ap la déposition de Rose Keller, « s'est mis à pousser des cris t hauts et très effrayants » avant de couper les cordes qui imm bilisaient sa victime. La lettre « Vanille et manille » confir qu'il a éprouvé l'orgasme comme une crise analogue à la cr épileptique, agressive et meurtrière comme la rage.

Comment s'explique cette singulière violence? On s' demandé si en fait Sade n'était pas sexuellement déb beaucoup de ses héros — Gernande entre autres, qui lui cher — ont de petits moyens, une grande difficulté à ériger à éjaculer; assurément Sade a connu ces affres; mais c'

1. La Nature.

l'excès de la débauche qui semble avoir entraîné chez lui cette demi-impuissance, ce qui est aussi le cas d'un grand nombre de ses libertins; parmi ceux-ci d'ailleurs, quantité sont fort bien doués et Sade fait souvent allusion à la vigueur de son propre tempérament. C'est au contraire l'alliance d'appétits sexuels ardents avec un « isolisme » affectif radical qui m'apparaît comme la clé de son érotisme.

De l'adolescence jusqu'à ses prisons Sade a certainement connu d'une manière pressante, voire obsédante, les sollicitations du désir; en revanche il est une expérience qu'il semble absolument ignorer : c'est celle du trouble. Jamais la volupté n'apparaît dans ses récits comme oubli de soi, pâmoison, abandon : qu'on compare par exemple les effusions de Rousseau avec les blasphèmes frénétiques d'un Noirceuil, d'un Dolmancé; ou dans *la Religieuse* de Diderot les émois de la Supérieure avec les plaisirs brutaux des tribades de Sade. Chez le héros sadique, l'agressivité mâle n'est pas atténuée par l'ordinaire métamorphose du corps en chair; pas un instant il ne se perd dans son animalité : il demeure si lucide, si cérébral qu'au lieu de le gêner dans ses élans les discours philosophiques sont pour lui un aphrodisiaque. Dans ce corps froid, tendu, rebelle à tout envoûtement, on conçoit que le désir et le plaisir se déchaînent en crise furieuse : ils le foudroient comme une sorte d'accident organique au lieu de constituer une attitude vécue dans l'unité psycho-physiologique du sujet. Grâce à cette démesure, l'acte sexuel créé cette illusion de jouissance souveraine qui en fait aux yeux de Sade le prix incomparable; mais il lui manque une dimension essentielle dont tout le sadisme va s'efforcer de compenser l'absence. Par le trouble l'existence est saisie en soi et dans l'autre comme subjectivité et passivité à la fois; à travers cette unité ambiguë les deux partenaires se confondent; chacun est délivré de sa présence à soi et atteint une communication immédiate avec l'autre. La malédiction qui pèse sur Sade — et que son enfance seule pourrait nous expliquer — c'est cet *autisme* qui lui interdit de jamais s'oublier et de jamais réaliser la présence d'autrui. S'il eût été d'un tempérament froid, aucun problème ne se serait posé; mais il a des

instincts qui le précipitent vers ces objets étrangers auxquels il est incapable de s'unir : il lui faut inventer des manières singulières de les saisir. Plus tard, quand ses désirs seront fatigués, il continuera à vivre dans cet univers érotique dont par sensualité, ennui, défi, ressentiments, il a fait le seul univers valable à ses yeux : et ses manœuvres auront alors pour but de provoquer l'érection et l'orgasme. Mais même au temps où ceux-ci lui étaient faciles, Sade avait besoin de détours pour donner à sa sexualité la signification qui s'ébauchait en elle sans parvenir à s'accomplir : une évasion de sa conscience dans sa chair, une appréhension de l'autre comme conscience à travers la chair.

Normalement, c'est par le vertige de l'autre fait chair que chacun s'envoûte dans sa propre chair. Si le sujet reste enfermé dans la solitude de sa conscience, alors il échappe à ce trouble et il ne peut rejoindre l'autre que par des représentations; un amant cérébral et froid épie avidement la jouissance de sa maîtresse, et il a besoin de s'en affirmer l'auteur parce qu'il n'a pas d'autre moyen d'atteindre sa propre condition charnelle : on peut qualifier de sadique cette conduite qui compense la séparation par une tyrannie réfléchie. Sade sait, on l'a vu, qu'infliger le plaisir peut être un acte agressif et son despotisme a pris parfois cette figure; mais elle ne le satisfait pas. D'abord il répugne à cette espèce d'égalité que crée une commune volupté : « *Si les objets qui nous servent jouissent, les voilà dès lors bien plus souvent occupés d'eux que de nous et notre jouissance conséquemment dérangée. L'idée de voir un autre jouir comme lui le ramène à une sorte d'égalité qui nuit aux attraits indicibles que fait éprouver le despotisme alors.* » Et d'une manière plus tranchante il déclare : « *Toute jouissance partagée s'affaiblit.* » Et puis les sensations agréables sont trop bénignes; c'est déchirée, sanglante, que la chair se révèle comme chair de la manière la plus dramatique. « *Il n'est aucune sorte de sensation qui soit plus active, plus incisive que celle de la douleur : ses impressions sont sûres.* » Mais pour qu'à travers les souffrances infligées je devienne moi aussi chair et sang, il faut que dans la passivité de l'autre je reconnaisse ma propre condition, donc qu'une

liberté l'habite et une conscience. Le libertin « *serait bien à plaindre s'il agissait sur un objet inerte qui ne sentît rien.* » C'est pourquoi les contorsions et les plaintes de la victime sont nécessaires au bonheur du bourreau : au point que Verneuil coiffait sa femme d'une sorte de *bonnet* qui amplifiait ses cris; dans sa révolte l'objet torturé s'affirme comme mon semblable et j'atteins par sa médiation cette synthèse de l'esprit et de la chair qui s'était d'abord refusée.

Si le but poursuivi est à la fois de s'échapper à soi-même et de découvrir la réalité des existences étrangères, il y a un autre chemin encore qui s'ouvre : se faire molester par autrui. Sade est bien loin de l'ignorer; s'il use à Marseille du martinet, des verges, autant que pour fouetter c'est pour se faire fouetter; c'était assurément chez lui une pratique des plus ordinaires et tous ses héros se font joyeusement flageller : « *Personne ne doute aujourd'hui que la flagellation ne possède une vertu du plus grand effet pour rendre la vigueur éteinte par les excès de la volupté.* » Il est une autre manière encore de réaliser sa passivité : à Marseille, Sade se fait sodomiser par son valet Latour qui semble fort habitué à lui rendre ce genre de service; ses héros l'imitent à l'envi; et il a hautement déclaré, en termes plus vifs, que le maximum de plaisir s'atteint en combinant sodomie active et passive. Il n'est aucune perversion dont il parle si souvent ni avec tant de complaisance, voire même de véhémence passionnée.

Pour qui aime ranger les individus sous des étiquettes bien définies, deux questions se posent aussitôt : Sade était-il donc sodomite? était-il au fond masochiste? En ce qui concerne la sodomie, son aspect physique, le rôle joué par ses valets, la présence à La Coste du joli secrétaire illettré, l'énorme importance que dans ses écrits Sade accorde à cette *fantaisie* et l'ardeur de ses plaidoyers, tout confirme que c'est là un des aspects essentiels de sa sexualité. Certes, les femmes ont joué un grand rôle dans sa vie comme dans son œuvre; il a connu quantité de filles, entretenu la Beauvoisin et d'autres maîtresses de moindre importance, séduit sa belle-sœur, rassemblé jeunes femmes et fillettes au château de La Coste, flirté avec

Mlle Rousset et achevé sa vie aux côtés de Mme Quesnet; sans parler des liens imposés par la société mais qu'il recréa à sa manière qui l'unissent à Mme de Sade. Mais quels rapports a-t-il eus avec elle? Il est remarquable que dans les deux seuls témoignages recueillis sur son activité sexuelle on ne voit pas que Sade ait « connu » normalement ses partenaires; dans le cas de Rose Keller, il s'est assouvi en la fouettant, il ne l'a pas touchée; à la fille de Marseille il a proposé de se faire « connaître par derrière » par son domestique ou à défaut par lui; comme elle a refusé, il s'est contenté de quelques attouchements, tandis qu'il se faisait « connaître » par Latour. Ses héros s'amusent volontiers à dépuceler des fillettes : cette violence sanglante et sacrilège flatte l'imagination de Sade; mais même quand ils déniaisent une vierge ils aiment mieux souvent la traiter en garçon que faire couler son sang; plus d'un personnage de Sade éprouve un dégoût profond pour le « devant » des femmes; d'autres sont plus éclectiques; mais leurs préférences sont nettes; jamais Sade n'a vanté cette partie du corps féminin que célèbrent si joyeusement les *Mille et Une Nuits*; il n'a que mépris pour les pauvres *efféminés* qui possèdent normalement leurs épouses; s'il a fait des enfants à Mme de Sade, on a vu dans quelles conditions; et étant donné les étranges partouzes auxquelles on se livrait à La Coste, qui prouve qu'il a engrossé lui-même Nanon? Bien entendu, il ne faudrait pas attribuer à Sade les opinions que professent dans ses romans les pédérastes spécialisés; mais l'argument qu'il place dans la bouche de l'évêque des *Journées de Sodome* est assez proche de son cœur pour qu'on puisse le considérer comme un aveu; en ce qui concerne le plaisir, dit-il : « *Le garçon vaut mieux qu'une fille; considérez-le du côté du mal qui est presque toujours le véritable attrait du plaisir; le crime vous paraîtra plus grand avec un être absolument de votre espèce qu'avec un qui n'en est pas et de ce moment la volupté est double* ». Sade peut bien écrire à Mme de Sade que son seul tort a été de *trop aimer les femmes*, il s'agit là d'une lettre officielle et hypocrite; et c'est par une dialectique romanesque qu'il leur donne dans ses livres les rôles les plus triomphants : la méchanceté fait chez elles un

saisissant contraste avec la douceur traditionnelle de leur sexe; quand elles surmontent par le crime leur abjection naturelle, elles démontrent avec plus d'éclat qu'un homme qu'aucune situation ne saurait entraver l'essor d'un cœur audacieux; mais si elles deviennent imaginairement les plus magnifiques bourreaux, c'est que dans la réalité ce sont des victimes nées : serviles, larmoyantes, mystifiées, passives, à travers toute son œuvre percent le mépris et le dégoût qu'en vérité Sade éprouvait à leur égard. Est-ce sa mère qu'il détestait en elles? On peut se demander aussi si Sade ne hait pas ce sexe parce qu'il y voit non son complément mais son double et qu'il n'en peut rien recevoir; ses grandes scélérates ont plus de chaleur et de vie que ses héros, non seulement pour des raisons esthétiques, mais parce qu'elles sont plus proches de lui. Je ne crois pas du tout qu'il se retrouve, comme on l'a prétendu, dans la bêlante Justine; mais Juliette qui subit les mêmes traitements que sa sœur dans l'orgueil et le plaisir, il se reconnaît certainement en elle. Sade se sent femme et fait grief aux femmes de n'être pas le mâle qu'il désire : la plus grande, la plus extravagante de toutes, la Durand, il la doue d'un clitoris géant qui lui permet de se comporter sexuellement comme un homme.

Dans quelle mesure les femmes ont-elles été pour Sade autre chose que des succédanés ou des jouets, il est impossible de le préciser; ce qu'on est en droit d'affirmer c'est que sa sexualité est essentiellement anale. L'attachement de Sade à l'argent le confirme; les histoires de captation d'héritage ont joué un rôle énorme dans sa vie; et le vol apparaît dans son œuvre comme une conduite sexuelle dont l'évocation suffit à provoquer l'orgasme. Et si on refuse l'interprétation freudienne de la cupidité, il est un fait non équivoque que Sade a hautement reconnu : sa coprophilie. A Marseille, il donne des dragées à une fille en lui disant « que cela l'exciterait à faire des vents », et il se montre déçu de ne pas recueillir le bénéfice escompté; il est frappant aussi que les deux *fantaisies* sur lesquelles il ait tenté de s'expliquer le plus profondément soient la cruauté et la coprophagie. Jusqu'à quel point s'y adonnait-il? Il y a bien de la distance entre les pratiques ébauchées à Marseille

et les orgies excrémentielles des *Journées de Sodome;* m
l'importance qu'il accorde à celles-ci, le soin avec lequel il
décrit les rites et surtout les préparatifs, prouvent qu'il ne s'a
pas là de froides inventions systématiques mais de fantasn
affectifs. D'autre part, l'extraordinaire boulimie de Sade p
sonnier ne saurait s'expliquer seulement par son désœuv
ment : manger ne peut être un substitut de l'activité érotic
que s'il demeure une équivalence infantile entre les fonctic
gastro-intestinales et les fonctions sexuelles; elle s'est certai
ment perpétuée chez Sade; il lie étroitement l'orgie alimenta
à l'orgie érotique : « *Point de passion qui s'allie mieux à la lux*
que l'ivrognerie et la gourmandise », note-t-il; et cette confus
s'achève dans des fantasmes d'anthropophagie : boire le sa
avaler sperme et excréments, manger des enfants, c'est assou
le désir par la destruction de son objet; la jouissance ne co
porte ni échange, ni don, ni réciprocité, ni gratuite mag
ficence : son despotisme est celui de l'avarice qui choisit d'anéa
tir ce qu'elle ne peut assimiler.

La coprophilie de Sade a un autre sens encore : « *Si c'est*
chose sale qui plaît dans l'acte de lubricité, plus cette chose
sale, plus elle doit plaire. » Parmi les attraits sexuels les p
évidents Sade range la vieillesse, la laideur, la puanteur; ce
liaison de la *vilenie* à l'érotisme est chez lui aussi origine
que celle de la cruauté et elle s'explique de manière analog
La beauté est trop simple, on la saisit par un jugement int
lectuel qui n'arrache pas la conscience à sa solitude ni le co
à son indifférence; au lieu que la vilenie avilit; l'homme qu
commerce avec la saleté, comme celui qui blesse ou se f
blesser, se réalise comme chair; c'est dans son malheur et s
humiliation que celle-ci devient un gouffre où s'englou
l'esprit et où les individus séparés se rejoignent; battu, pénét
souillé, ainsi seulement Sade parvient à abolir sa préser
obsédante.

Pourtant il n'est pas masochiste au sens populaire du m
il se raille âprement des hommes qui se font esclaves d'u
femme. « *Je les abandonne au vil plaisir de porter des fers dont*
nature leur donne le droit d'accabler les autres ; que ces anima

végètent dans la bassesse qui les avilit ». L'univers du masochiste est magique; et c'est pourquoi il est presque toujours fétichiste : les objets — souliers, fourrures, cravaches — sont chargés d'effluves qui ont le pouvoir de le changer en chose; et c'est là ce qu'il cherche explicitement : s'abolir en devenant objet inerte. Le monde de Sade est essentiellement rationnel et pratique, les objets — matériels ou humains — qui servent à ses plaisirs, sont des outils sans mystère; et explicitement il voit dans l'humiliation une ruse orgueilleuse; Saint-Fond par exemple déclare : « *L'humiliation de certains actes de libertinage sert de prétexte à l'orgueil* ». Et ailleurs Sade dit du libertin que « *l'état d'avilissement qui caractérise celui où vous le plongez en le punissant lui plaît, l'amuse, le délecte et qu'il jouit au dedans de lui-même d'avoir été assez loin pour mériter d'être ainsi traité* ». Il y a néanmoins entre ces deux attitudes une intime parenté; si le masochiste veut se perdre, c'est pour se faire fasciner par cet objet avec lequel il prétend se confondre, et cet effort le reconduit à sa subjectivité; en exigeant de son partenaire que celui-ci le maltraite, il le tyrannise; ses exhibitions humiliantes, les tortures subies, humilient et torturent aussi autrui; inversement : en souillant et blessant, le bourreau se souille et se blesse, il participe à cette passivité qu'il dévoile, et cherchant à se saisir comme cause des tourments qu'il inflige, c'est en tant qu'instrument, donc en tant qu'objet qu'il s'atteint; on est donc autorisé à unifier ces conduites sous le nom de sado-masochisme; il faut seulement prendre garde qu'en dépit de la généralité de ce terme elles peuvent concrètement offrir une grande diversité. Sade n'est pas Sacher-Masoch. Ce qui le caractérise singulièrement, c'est la tension d'une volonté qui s'applique à réaliser la chair sans se perdre en elle. A Marseille il se fait fouetter, mais de temps à autre il s'élance vers la cheminée et inscrit au couteau sur le tuyau le nombre de coups qu'il vient de recevoir : l'humiliation se retourne aussitôt en fanfaronnade; sodomisé, il fustige en même temps une fille; et c'est là un de ses fantasmes favoris : battu et pénétré, de battre et pénétrer dans le même instant une victime soumise.

J'ai dit qu'on méconnaîtrait le sens et la portée des singu-

larités de Sade si l'on se bornait à les considérer comme d
simples données; elles sont toujours pénétrées d'une signifi
cation éthique. A partir du scandale de 1763 l'érotisme de Sad
n'est plus seulement une attitude individuelle : c'est aussi u
défi à la société. Dans une lettre à sa femme Sade expliqu
comment de ses goûts il a fait des principes : « *Ces principes e*
ces goûts sont portés par moi jusqu'au fanatisme, écrit-il, *et l*
fanatisme est l'ouvrage des persécutions de mes tyrans ». L'inten
tion suprême qui anime toute activité sexuelle, c'est qu'ell
se veut criminelle : cruauté ou souillure, il s'agit de réaliser l
mal. Sade a immédiatement expérimenté le coït comme cruauté
déchirement et faute; et par ressentiment il en a revendiqu
opiniâtrement la noirceur; puisque la société s'allie à la natur
pour le vouloir criminel dans ses plaisirs, il fera du crime mêm
un plaisir. « *Le crime est l'âme de la lubricité. Que serait une jouis*
sance que le crime n'accompagnerait pas? Ce n'est pas l'objet du
libertinage qui nous agite, c'est l'idée du mal ». Dans le plaisir d
torturer et bafouer une telle femme, écrit-il, « *il y a l'espèce d*
plaisir que donne le sacrilège ou la profanation des objets offerts
notre culte ». Ce n'est pas un hasard si pour fouetter Rose Kelle
il a choisi le jour de Pâques; et c'est au moment où il a propos
sardoniquement de la confesser que son excitation sexuell
a atteint son paroxysme; aucun aphrodisiaque n'est plu
puissant que le défi au Bien : « *Les désirs que nous éprouvons pou*
les grands crimes sont toujours plus violents que ceux que nou
éprouvons pour les petits ». Sade fait-il le mal pour se senti
coupable? ou échappe-t-il à sa culpabilité en l'assumant? C'es
le mutiler que de le réduire à l'une ou l'autre de ces attitudes
il ne se repose ni dans l'abjection complaisante, ni dans un
impudence étourdie; mais sans relâche il oscille dramatique
ment de l'arrogance à la mauvaise conscience.

On entrevoit donc la portée de la cruauté et du masochism
de Sade. Cet homme qui alliait à un tempérament violent — qu
s'est vite usé, semble-t-il — un « isolisme » affectif quas
pathologique, a cherché un succédané du trouble à travers de
douleurs subies ou infligées. Sa cruauté a un sens très complexe
D'abord elle apparaît comme l'accomplissement extrême e

immédiat de l'instinct du coït, son assomption totale : elle affirme la radicale séparation de l'autre objet et du sujet souverain, elle vise à la destruction jalouse de ce qu'on ne peut avarement assimiler; mais surtout, plutôt qu'elle ne couronne impulsivement l'orgasme, elle tend de manière préméditée à le provoquer : elle permet de saisir à travers l'autre l'unité conscience-chair et de la projeter en soi; enfin elle revendique librement le caractère criminel que la nature et la société ont assigné à l'érotisme. D'autre part en se faisant sodomiser, flageller, souiller, Sade parvient aussi à la révélation de soi-même comme chair passive; il assouvit son désir d'auto-punition et accepte la culpabilité à laquelle on l'a voué; et aussitôt il revient de l'humilité à l'orgueil par le défi. Dans la scène sadique complète, l'individu déchaîne sa nature en la sachant mauvaise, en l'assumant agressivement comme telle; il confond la vengeance et la faute, et change celle-ci en gloire.

Il est un acte qui se propose comme l'aboutissement le plus extrême de la cruauté et du masochisme à la fois car le sujet s'y affirme d'une manière privilégiée comme tyran et comme criminel : c'est le meurtre. On a soutenu souvent qu'il constituait le suprême achèvement de la sexualité sadique : à mon avis cette opinion repose sur un malentendu. Assurément c'est dans un but apologétique que Sade dans ses lettres se défend si vivement d'avoir jamais été un assassin : mais je pense que l'idée lui répugne sincèrement. Certes, il surcharge ses récits de monstrueuses hécatombes : c'est qu'il n'est aucun forfait dont la signification abstraite ait une évidence aussi fulgurante que le meurtre; il représente la revendication exaspérée d'une liberté sans frein et sans peur. Et puis sur le papier l'auteur, prolongeant indéfiniment l'agonie de sa victime, peut éterniser l'instant privilégié où un esprit lucide habite un corps qui se dégrade en matière; il insuffle encore un passé vivant dans la dépouille inconsciente. Mais en vérité, que ferait un tyran de cet *objet inerte* : un cadavre? Sans doute, il y a dans le passage de la vie à la mort quelque chose de vertigineux et le sadique que fascinent les conflits de la conscience et de la chair se rêvera volontiers l'auteur d'une aussi

radicale métamorphose; mais s'il est normal qu'il réalise à l'occasion cette expérience privilégiée, il n'est pas possible qu'elle lui apporte la satisfaction suprême; cette liberté que l'on prétendait tyranniser jusqu'à l'anéantir, en s'anéantissant elle a glissé hors du monde où la tyrannie avait prise sur elle; si les héros de Sade multiplient indéfiniment les massacres, c'est qu'aucun ne les rassasie; concrètement, ils n'apportent aucune solution aux problèmes qui tourmentent le libertin, car le but que celui-ci poursuit ce n'est pas seulement le plaisir; personne ne s'engagerait si passionnément, si dangereusement, dans la quête d'une sensation, celle-ci eût-elle la violence d'une crise épileptique; plutôt le traumatisme final doit garantir par son évidence la réussite d'une entreprise dont l'enjeu le dépasse infiniment; mais souvent au contraire il l'arrête sans la conclure et s'il se prolonge par un meurtre, celui-ci ne fait qu'en entériner l'échec; Blangis étrangle avec une fureur qui est celle de l'orgasme même et il y a du désespoir dans cette rage où le désir s'éteint sans s'assouvir; les plaisirs qu'il prémédite sont moins sauvages et plus complexes. Un épisode de *Juliette* est entre autres significatif; enflammé par la conversation de la jeune femme, Noirceuil qui *goûtait peu les plaisirs solitaires*, c'est-à-dire auxquels on se livre seul avec un partenaire, appelle aussitôt ses amis. « *Nous ne sommes pas assez... Non, laisse-moi... Mes passions concentrées sur ce point unique ressemblent aux rayons de l'astre réunis par le verre ardent, elles brûlent aussitôt l'objet qui se trouve sur le foyer* ». Ce n'est pas par scrupule abstrait qu'il s'interdit un tel excès : plutôt il sait qu'après le spasme meurtrier il se retrouverait frustré. Nos instincts nous indiquent des fins qu'on ne peut pas atteindre si on se contente d'en suivre les impulsions immédiates; il faut les surmonter, les réfléchir, et inventer ingénieusement les moyens de les satisfaire. C'est la présence de consciences étrangères qui nous aidera le mieux à prendre à leur égard le recul nécessaire.

La sexualité chez Sade ne ressortit pas à la biologie : c'est un fait social; les orgies auxquelles il se complaît sont presque toujours collectives; à Marseille il réclame deux filles et il est accompagné par son valet; à La Coste il s'était constitué un

sérail; dans ses romans les libertins forment de véritables communautés. L'avantage, c'est d'abord le nombre de combinaisons qui s'offre ainsi à leurs débauches; mais cette socialisation de l'érotisme a des raisons plus profondes. A Marseille Sade appelle son valet « Monsieur le Marquis » et souhaite le voir « connaître » sous son nom une fille plutôt que de la « connaître » lui-même : la représentation de la scène érotique a plus d'intérêt à ses yeux que son expérience vécue. Dans les *Journées de Sodome*, les *fantaisies* sont d'abord racontées avant d'être pratiquées : par ce dédoublement l'acte devient un spectacle que l'on considère à distance dans l'instant où on l'exécute; ainsi conserve-t-il la signification qu'obscurcirait une fougue solitaire et bestiale; car si le débauché coïncidait exactement avec ses gestes, et la victime avec ses émotions, liberté et conscience se perdraient dans l'égarement de la chair; celle-ci ne serait que souffrance imbécile, celui-là volupté convulsive; grâce aux témoins rassemblés autour d'eux se maintient une présence qui aide le sujet à demeurer lui-même présent. C'est à travers des représentations qu'il espère s'atteindre et pour se voir il faut être vu; tyrannisant une victime, Sade est objet pour ceux qui le regardent; inversement : en contemplant sur une chair qu'il violente les violences qu'il supporte, il se ressaisit comme sujet au sein de sa passivité; la confusion du pour-soi et du pour-autrui s'accomplit. Des complices sont singulièrement nécessaires pour douer la sexualité d'une dimension démoniaque, c'est par eux que l'acte commis ou subi revêt une forme sûre au lieu de se diluer en moments contingents; en devenant réel tout forfait s'avère possible, ordinaire, on se familiarise avec lui si intimement qu'on a peine à le juger condamnable; pour s'étonner, pour s'effrayer, il faut se contempler de loin, à travers des yeux étrangers.

Mais ce recours à autrui, si précieux soit-il, ne suffit encore pas à lever les contradictions qu'implique la tentative sadique; si on a échoué à saisir dans une expérience vécue l'unité ambiguë de l'existence, on ne parviendra jamais à la reconstruire intellectuellement. Par définition une représentation ne saurait

coïncider ni avec l'intimité de la conscience, ni avec l'opacité de la chair; encore moins peut-elle les réconcilier; une fois dissociés, ces deux moments de la réalité humaine s'opposent et dès qu'on poursuit l'un, l'autre se dérobe. S'il s'inflige des souffrances trop violentes, le sujet s'égare, il abdique, il perd sa souveraineté; un excès de vilenie entraîne un dégoût qui contrarie le plaisir; la cruauté est pratiquement difficile à exercer sinon dans des limites très modestes; et théoriquement elle implique une contradiction que traduit celle de ces deux textes : « *Les attraits les plus divins sont nuls quand la soumission et l'obéissance ne viennent pas nous les offrir* », et : « *Il faut violenter l'objet de son désir ; plus de plaisir dès qu'il se rend* ». Où donc rencontrer de libres esclaves? Il faut se satisfaire de compromis; avec des filles stipendiées et abjectement consentantes, Sade dépasse un peu les bornes convenues; contre une épouse qui garde dans sa docilité une dignité humaine, il se permet quelques violences; mais l'acte érotique idéal ne sera jamais réalisé. C'est là le sens profond des mots que Sade place dans la bouche de Jérôme : « *Ce que nous faisons ici n'est que l'image de ce que nous voudrions faire* ». Ce n'est pas seulement que des forfaits vraiment considérables sont pratiquement interdits; mais ceux mêmes qu'on peut évoquer dans les plus extrêmes délires décevraient encore leur auteur : « *Attaquer le soleil, en priver l'univers ou nous en servir pour embraser le monde, ce serait des crimes, cela !* » mais si ce rêve parait apaisant, c'est que le criminel y projette son propre anéantissement avec celui de l'univers; survivant, il se retrouverait frustré. Jamais le crime sadique ne saurait être adéquat à l'intention qui l'anime; la victime n'est jamais qu'un analogon, le sujet ne se saisit que comme imago, et leur relation n'est que la parodie du drame qui les mettrait réellement aux prises dans leur incommunicable intimité; c'est pourquoi l'évêque des *Cent-vingt journées* « *ne commettait jamais un crime sans en concevoir à l'instant un second* ». Le moment du complot est pour le libertin un moment privilégié parce qu'il peut ignorer alors le démenti que lui opposera fatalement la réalité. Et si le récit joue dans les orgies sadiques un rôle primordial, réveillant facilement des sens sur

lesquels n'agissent plus les objets de chair et d'os, c'est que ceux-ci ne se laissent intégralement atteindre que dans leur absence. En vérité il n'est qu'une manière de se satisfaire des fantômes que crée la débauche : c'est de miser sur leur irréalité même. En choisissant l'érotisme, Sade a choisi l'imaginaire; dans l'imaginaire seulement il réussira à s'installer avec certitude sans risquer de déception; il l'a répété tout au long de son œuvre : « *La jouissance des sens est toujours réglée sur l'imagination* ». « *L'homme ne peut prétendre à la félicité qu'en servant tous les caprices de son imagination* ». C'est par elle qu'il échappera à l'espace, au temps, à la prison, à la police, au vide de l'absence, aux présences opaques, aux conflits de l'existence, à la mort, à la vie et à toutes les contradictions. Ce n'est pas par le meurtre que s'accomplit l'érotisme de Sade : c'est par la littérature.

(*A suivre.*) Simone de BEAUVOIR.

Michel Leiris.

MORS (fin)

Isolé insolitement éveillé quand tout le reste est (ou paraît) endormi. Vertige de celui qui croit être parvenu à contracter (ou nier) le temps. Regard sur une immensité en vase clos, au sein de ce monde à l'envers qu'est le monde souterrain. Joie d'avoir joué les Daniel descendus dans la fosse et revenus sans blessure du commerce des lions.

A la crainte de l'éveillé solitaire qu'on ne sera pas, l'on cherche à opposer diverses illusions. Celle qui, en sa courte durée, a chance de procurer le contentement le plus grand, n'est-ce pas celle en raison de quoi l'on peut se plaire un instant à penser, non seulement être symboliquement passé de l'autre côté ou avoir mis tant soit peu en échec l'inimitié du temps, mais être devenu ce solitaire lui-même qui demeure en lumière quand tous les autres se sont effacés? J'ai eu, presque, la sensation physique d'une telle métamorphose, l'une des rares fois qu'il me soit arrivé de me montrer sur une scène; il va de soi, toutefois, que cette transfiguration n'exista que pour moi et que je suis loin d'avancer qu'elle ait eu un caractère d'évidence suffisant pour en imposer à l'un quelconque des spectateurs qui se trouvaient réunis dans l'ombre de la salle.

Peu de temps après la Libération, il se donna, au théâtre des Mathurins, une matinée poétique à la mémoire de quelqu'un que sa naissance avait marqué d'un sceau d'ignominie, selon les vues de certains, et qui avait été l'une des innombrables victimes d'un délire portant sur la nature et la destinée de l'espèce : Max Jacob, que les nazis arrêtèrent comme juif dans sa retraite de Saint-Benoît-sur-Loire et qui mourut interné à Drancy. L'un des directeurs du théâtre — grand admirateur en même temps que grand ami de Max comme le furent bien des écrivains et artistes de notre commune génération — songea à moi pour la présentation de cette matinée. Malgré ma répugnance de toujours envers le rôle de confé-

rencier je n'eus garde de refuser, parce que jouaient ici, outre des raisons très simples d'affection, le fait que je considérais comme l'honneur le plus positif de rendre le premier hommage public à la mémoire d'un tel poète et que cela m'apparaissait, au demeurant, comme une obligation à quoi je ne pouvais décemment me dérober, s'agissant de quelqu'un qui fut mon véritable initiateur en matière littéraire.

Il m'incombait de prononcer, texte dactylographié en mains, une brève allocution puis de prendre ma part de la lecture des poèmes et des proses qui composaient l'essentiel du programme. J'étais ému — nul besoin de le souligner — et l'étais triplement, à ce que la circonstance avait en soi de propre à serrer la gorge s'unissant la peur de ne pas être à la hauteur de mon sujet ou de tomber dans ce que le genre oraison funèbre comporte si facilement d'odieux avec, pour achever, le trac très égoïste de celui qui monte sur les planches, trac auquel le débutant que j'étais offrait — on doit bien le penser — plus de prise qu'un autre. La mise en scène prévue, à vrai dire, était rassurante à souhait : non seulement je n'aurais pas à parler en improvisant ni même en m'aidant de notes, mais tout bonnement je devrais lire mes quelques pages; quant aux œuvres de Max (dont le morceau de résistance était une bouffonnerie dialoguée à plusieurs personnages : *Ne coupez pas Mademoiselle ou les erreurs des P.T.T.*) il s'agissait également de les lire et non de les réciter. J'étais donc protégé contre le risque de m'empêtrer dans mon discours et, tout aussi bien, contre celui d'être arrêté par une défaillance — toujours possible — de mémoire.

Tenir des feuillets entre ses deux mains, quand on parle en public, confère par ailleurs une certaine sécurité corporelle en ce sens que le papier sur lequel, au moins par intermittences, il faut porter les yeux n'est pas un simple aide-mémoire mais un objet connu qu'on touche et qui permet une contenance en même temps qu'il représente un écran qui vous sépare des gens et, en occupant votre regard, empêche que vous vous sentiez face à face avec eux. Pour échapper à cette confrontation directe, je pouvais encore compter sur une autre barrière : la table derrière laquelle mes compagnons et moi nous devions nous présenter assis, ne nous levant qu'à tour de rôle quand serait venu pour chacun de nous le moment d'entrer en jeu, protocole qui, en somme, exigerait du lecteur qu'il se tienne à diverses reprises debout (au lieu d'assis)

derrière son mur mais ne l'entraînerait pas un instant à s'exposer sur la scène entièrement à découvert. Ainsi, l'homme qui s'apprête à évoquer les démons doit-il se poser de multiples questions quant à l'efficacité des talismans dont il dispose et quant à celle du cercle magique qu'il ne manquera pas de tracer, limite propre à l'isoler des créatures maléfiques dont il a tout à craindre s'il ne parvient pas à les subjuguer.

Je me reposais donc sur l'idée que la table, d'une part, mes feuillets, d'autre part, s'interposeraient entre les spectateurs et moi et que ce double retranchement, insuffisant pour réduire à néant une peur qui dépassait le trac d'exécutant, serait du moins un paravent qui soustrairait, dans une certaine mesure, à la vue du public les signes trop manifestes que pourrait en donner ma personne. J'étais plutôt tranquille quand, le rideau baissé, nous prîmes place derrière notre table mais — moi à qui il revenait de me lever et de parler le premier — j'appréhendais cependant la minute où, les trois coups frappés et le rideau levé, je me trouverais, pour en subir le premier choc, devant toutes ces faces de gens assis me regardant. Qu'éprouverais-je alors? Et serais-je en état de lire mon texte autrement que d'une voix neutre, sans accent susceptible d'établir entre les autres et moi une communication rendue certainement plus difficile par ces accessoires mêmes qui me rassuraient : mes feuillets comme les pages d'un bilan, la table comme un bureau autour duquel des administrateurs de société ou des politiciens discutent?

Dans la salle, je ne l'ignorais pas, il y avait nombre d'amis et de relations au milieu d'un public qui, dans l'ensemble, devait être favorablement disposé puisque venu pour communier avec nous dans le souvenir d'un grand poète. Je ne puis pourtant pas dire que j'en étais entièrement satisfait. S'il est déjà fâcheux de se montrer peu brillant devant un auditoire d'étrangers indifférents, ce n'est que plus désagréable quand il s'agit de gens qui vous connaissent, car leur déception risque alors d'être égale à la confiance même que leur amitié vous faisait; et c'est, à coup sûr, une épreuve encore pire s'il y a parmi vos examinateurs — comme il y avait parmi les miens — des personnes qui ont une sorte de droit de famille sur le sujet dont vous parlez et sont en posture de vous reprocher d'avoir commis une inconvenance positive en le traitant comme vous l'avez fait. Ma crainte, ici, s'élevait presque au niveau du scrupule moral : n'allais-je pas rendre à un

ami défunt un hommage si maladroit que ceux qui l'avaient connu plus anciennement et avaient lutté avec lui pour un renouveau de l'art et de la poésie estimeraient que je le trahissais? Il n'est, sans doute, pas un seul spectateur — doué seulement de quelque perspicacité et soucieux d'observer mon maintien — qui n'ait pu voir combien, derrière ma table, je ressemblais à un accusé dans son box au moment où le rideau se leva.

Ce que (depuis plus de cinq ans que la chose s'est passée) je ne cesse, quand j'y pense, d'éprouver comme la sensation la plus étrange, c'est que, l'instant critique venu et la scène où nous avions pris place ouverte soudain aux regards du public, hormis les feux de la rampe, en face de moi je ne vis rien. Ébloui par cette rangée d'ampoules électriques dont la lumière montait vers nous, je n'avais devant moi qu'un trou noir, au delà de la limite ainsi tracée comme la séparation stricte de deux mondes : quelques mètres carrés de plancher, base de ce qui était notre espace à nous, bien défini et éclairé; puis la salle, si obscure qu'elle avait l'air de ne pas exister. Incapable, pendant les premières minutes, de distinguer même la tache plus pâle d'un visage, je parlais comme à l'orée d'une vaste grotte où je ne voyais rien et où seulement je savais qu'étaient ceux qui me regardaient. Par ce monde où j'étais aveugle, aucunement *voyant*, je me savais tout entier *vu*, — seul en lumière, seul perceptible et (contradictoirement) délivré de l'intrusion des regards puisque, de tous ces yeux qui devaient être fixés sur moi, moi je ne voyais rien. Prêterai-je à rire si je dis que durant ces quelques minutes, parlant pour un poète disparu et sentant un peu du rayonnement de sa gloire m'investir (alors que je me tenais debout sur cette scène, comme sur un piédestal une statue montrée à tous mais refermée sur elle-même par son absence de regard), je crus presque avoir franchi le pas et — tel celui qui a « deux fois vainqueur traversé l'Achéron » — n'avoir plus à redouter les atteintes de la mort?

Imbu plus que je ne le suis des idées chrétiennes qui étaient celles de Max, je ne manquerais pas, aujourd'hui, de m'accuser d'avoir péché par manque de cœur et par orgueil. Plutôt qu'à cet ami victime de l'effroyable persécution que l'on sait, je pensai, d'un bout à l'autre de la séance, à l'effet que je produisais, en proie d'abord à une sorte d'ivresse, face à ce gouffre noir où je devinais respirant les gens qui m'écoutaient, — puis à une anxiété qui, sous une forme plus froide. reproduisait mon trac primitif : à

mesure que, mes yeux s'accoutumant à l'obscurité de la salle et y voyant plus clair, le charme se rompait, je scrutais les quelques visages que je pouvais discerner, pour y lire si l'on m'approuvait ou me désapprouvait; ayant achevé la lecture d'un poème, je fus — je l'avoue — dépité de ne pas recueillir autant d'applaudissements que je l'avais espéré. Bref, après les minutes de glorieuse euphorie, descendu de mon socle je revins à ce monde et m'inquiétai du jugement très immédiat qui, dans un domaine étroitement limité et de faible importance, pouvait être porté sur moi par quelques échantillons des créatures de ce monde. M'étant haussé, grâce à la complicité d'un hasard d'éclairage et avec un mort pour appui, jusqu'à une illusoire immortalité, il avait suffi que mon illumination aveugle eût pris fin et que le public me fût apparu dans sa multiplicité vivante pour me retrouver engagé aussitôt dans les préoccupations d'amour-propre les plus futiles. A l'extase si trompeuse et si rapidement évanouie succédait — dépouillée de tout voile — la crainte très simple de ne pas faire figure, qui m'avait travaillé depuis le commencement et s'était muée en une exaltation orgueilleuse quand je m'étais trouvé dans cette espèce d'isolement grandiose où, en marge d'une masse d'êtres indistincts que je ne soupçonnais qu'à leur bruissement confus, je pouvais presque croire qu'il n'existait plus rien d'autre que moi. Je ne retrouvai donc mes limites et ne retournai à la vie réelle que lorsque ceux qui me regardaient se manifestèrent à ma vue, comme si, tant que j'avais été regardé sans pouvoir regarder moi-même, ce défaut de réciprocité m'avait extrait du monde humain et comme si, placé dans une position telle que je pouvais penser réfracter vers des yeux invisibles (qui n'étaient pas encore des juges) une lumière que j'absorbais tout entière, je m'étais senti nimbé de l'intangibilité des idoles. Mirage tôt dissipé, ainsi qu'obligatoirement il en est d'un mirage et, à plus forte raison, d'un mirage qui se produit dans le lieu factice entre tous qu'est la scène d'un théâtre. Mais, bien qu'il ne soit que laboratoire de mirages, n'est-ce pas précisément parce qu'acteurs et spectateurs (les uns dans l'éclat de l'électricité, les autres dans la noirceur de la caméra de photographe où ils se sont fait enfermer) y effectuent de tels voyages imaginaires aux confins de la vie et de la mort que le théâtre nous fascine?

Le théâtre, ce lieu de la mort feinte, de la mort à la Charles-Quint, et cette salle de classe où, sans craie ni tableau noir,

m'auront été données sur ce chapitre un certain nombre de leçons.

Encore enfant, ce qui excitait le plus mon attente dans un opéra ou dans un drame, c'était la mort des (ou du) héros : celle de Roméo et Juliette, celle de Cyrano. Savoir mourir était la pierre de touche du grand acteur. Aujourd'hui, je suis tout prêt à croire qu'il trouve là son « heure de vérité » : quelque chose qui, toutes proportions gardées, rappelle ce qu'est l'estocade pour le torero. Pas moyen de biaiser : avec l'acteur qui ne sait pas mourir le drame perd sa dignité tout comme la corrida n'est plus que grotesque boucherie s'il faut, pour la conclure, trop de prudents ou maladroits coups d'épée. Dans l'un et l'autre cas — mort mal jouée ou mise à mort manquée — il semble qu'on soit frustré de l'essentiel et peu importe alors que le reste ait été brillant : tous ces jeux de scène, accents, passes de cape ou autres mouvements qui avaient enthousiasmé sont rejetés dans la nullité des choses profanes; l'on dirait d'une messe où le fait que la transsubstantiation ne s'est pas opérée deviendrait criant pour les fidèles. Que peu d'acteurs contemporains puissent affronter sans ridicule les grandes tueries élisabéthaines, peut-être la décadence du théâtre porte-t-elle là sa marque la plus évidente : il ne répond plus à son but premier — jeter un pont de notre monde à l'autre monde — quand s'est perdu l'art de mourir.

Certes, je schématise ici (pente sur laquelle il est facile de se laisser glisser). Bien des genres théâtraux existent, qui ne sont pas le drame; et il est même des tragédies sans mort, telle *Bérénice*, où il ne se passe rien sinon un déchirement moral. Dira-t-on, pour autant, que les sommets n'y sont pas atteints? Je ne pense pas qu'on puisse le soutenir sérieusement, mais il n'est pas outrancier d'affirmer que la mort n'est jamais tout à fait absente quand il s'agit de vrai théâtre, quelles qu'en soient les apparences.

D'une de ces pièces bouffonnes où l'on voit hommes et femmes réduits à l'état de pantins (soit que leur identité chancelle dans les quiproquos, soit que leur allure caricaturale en fasse des personnages incertains, mi-masques mi-démons, tels des homosexuels vêtus de robes du soir pour mener leur sabbat, soit qu'ils deviennent les jouets malchanceux de hasards engrenés ou de la malignité d'autrui), d'un vaudeville ou d'une farce voire d'une revue à femmes nues (aux gestes bêtes, au maquillage plâtreux et aux parures de clinquant) ou simplement d'un spectacle dont la bana-

lité et l'indigence apparaissent dégradantes, il n'est que trop facile de montrer qu'étant en quelque sorte des négatifs de tragédie — équivalents risibles de ce qu'est, sur le registre grave, la mise en jeu d'une fatalité s'exerçant sur des êtres humains avec déprédation mortelle ou ravages assez profonds pour signifier une mort morale — ils contiennent cette mort que je veux essentielle au théâtre. Des pièces classiques bâties selon la règle des trois unités, quel que soit leur sujet, on peut dire également que la mort ne leur est pas étrangère puisque l'action, réglée sur le rythme solaire, s'y développe comme le jour croît et finit dans la nuit, telle une vie humaine figurée en raccourci. Le plus difficile sera de faire entrer dans ce système la comédie de mœurs, par exemple, ou toute espèce de comédie moderne, à moins de les exclure sans se gêner et de leur refuser, par principe, la qualité de « vrai théâtre ». Je ne serais pas loin de trancher ainsi le problème s'il n'y avait aussi les comédies de Shakespeare, entre autres spécimens de pièces qui ignorent les trois unités et ne sont pas des vaudevilles ou des farces mais ne pourraient cependant, sans philistinisme grossier, être laissées de côté.

Il faut ici, déplaçant un peu la question, faire intervenir la poésie, le merveilleux et, d'une manière générale, tout ce qui fait que le théâtre décolle de la réalité et — tel que nous le voyons se découper dans le parallélépipède de la scène à l'éclairage diurne ou nocturne — se présente comme un rêve qui se déroulerait sous nos yeux sans que nous y soyons insérés. Et c'est cette apparence de rêve objectivé qui nous permettra, peut-être, de retrouver là aussi, nous attendant patiemment, la mort.

Un rêve objectivé, un rêve que nous regardons, qui nous touche quoique nous ne soyons pas dedans, qu'est-ce donc que cela peut être sinon un ensemble d'actions qui nous sont proposées et que nous considérons avec un intérêt passionné, comme nous ferions si nous pouvions, extraits de la vie mais demeurés lucides, être détachés de notre propre histoire et la voir se jouer devant nous, transformée par l'optique inhérente à notre nouveau statut? Ou comme si d'autres, à l'existence déjà révolue ou simplement soustraits au temps, jouaient pour nous, encore bien de ce monde, un condensé de ce qui leur est arrivé, leurs gestes à eux aussi nous parvenant modifiés par un effet de réfraction, étant donné la différence des états dans lesquels, respectivement, nous nous trouvons?

Il semble donc, tous comptes faits, que la mort — bien qu'elle soit assurément l'événement théâtral entre tous — n'ait pas besoin d'être manifestée sur les planches ou explicitée par un récit pour hanter le théâtre : la seule présentation d'individus grimés et costumés se mouvant dans la réalité truquée d'un décor et insérés dans un temps qui n'est pas le temps ordinaire fait de la scène — pourvu qu'y soient données avec assez de netteté le nombre voulu d'entorses à la vérité — une antichambre de cet autre monde qu'on ne peut s'empêcher de construire dès qu'on essaie de se représenter la mort. La mort, dont nous rapproche tout ce qui fait chienlit (défroque derrière laquelle on ne trouve pas un corps mais le vide d'un fantôme); tout ce qui — côté luxe — est fard, voilette, loup à bordure de dentelle, fanfreluches comme des additions grimacières à une nudité; toutes les minauderies et singeries, stucs, lambris, peinturlures, enjolivements et sortes diverses d'ajoutages par le moyen desquels l'homme s'écarte de l'état de nature, se déguise ou masque les ustensiles qui sont ses témoins, comme pour se nier en tant que créature vivante et périssable ou bien sortir de soi, s'acclimater outre-tombe et finalement la duper, cette mort...

Tentures funéraires. Écran de nuages ou de nuit. Draperie derrière laquelle est caché Polonius. Plus que de beaux décors qui flattent la vue ou font trop illusion, une certaine pauvreté, un certain manque (en raison duquel on arrive seulement à une espèce d'allusion grinçante, très en deçà de la réalité) voilà ce qui, en dernière analyse, convient pour que la mort pèse de tout son poids sur un spectacle : dénuement qui n'est que le résidu d'un effort vers la fête et évoque peut-être, par sa dérision, le dénuement définitif dans lequel on se trouvera une fois venue l'heure de la mort; mesquinerie de baraque de foire, instituant à l'opposé du fantastique par excès qu'est la féerie un fantastique par défaut, que sa nature négative pourvoit nécessairement d'une coloration sinistre.

Musée de Saint-Pierre de la Martinique, consacré à la volcanologie et renfermant, entre autres documents relatifs à l'éruption de la Montagne Pelée, une affiche des *Cloches de Corneville* que le théâtre municipal donnait en mai 1902, alors que la nuée ardente s'apprêtait à détruire la ville. Faux nez rouge que me parut porter, avenue Mozart il y a plus de trente ans, un homme vêtu (je crois) d'un complet noir correct et qui, roulant à bicyclette, s'était

blessé en heurtant le tramway où je me trouvais. Drôlerie macabre de ces cloches d'opérette élevées à la dignité de tocsin et de ce pif de sang, pareil au nez postiche d'un de ces clowns aux agissements incertains, équivoques, comme ceux qu'on prête au « fou du roi » dont on ignore s'il s'agit d'un vrai fou ou de quelqu'un qui « fait semblant ». Et faux-semblant terrible — quoique infime quant à ses dimensions effectives — de ces poupées qui, en 1913, sur la promenade principale de la plage de Ramsgate, mimaient une exécution par pendaison (les portes de la prison s'ouvrant à deux battants pour laisser place au cortège, puis la trappe se dérobant sous les pieds du condamné, la corde au cou par-dessus le morceau d'étoffe noire dont il était recouvert), cela, moyennant un penny, dans un hall rempli de jeux à sous avec la mention *Admission free* placardée au-dessus de son entrée.

A Saint-Pierre de la Martinique — où tout a repoussé, maisons comme végétation, sur les cendres et les laves — on voit, à proximité du musée, les ruines du théâtre, pan de mur contre lequel a été placé, depuis la catastrophe, un buste de style romain et qui forme le soutènement d'une sorte de terrasse accessible par quelques marches. Terrasse ou, plus justement, lambeau de terrain vague, jardin retourné presque à l'état sauvage et qu'on ne songerait pas même à dire « jardin », n'était qu'il y a là une statue comme l'usage veut qu'il y en ait dans les squares.

Taillée dans une pierre noirâtre qui manifestement est un produit du volcan, la statue repose sur un socle de bois comme si on l'avait surhaussée au moyen d'une caisse, de façon toute provisoire, pour la soustraire au foisonnement végétal. Elle représente une femme de type africain, couchée à plat ventre et s'appuyant sur ses deux bras, face levée vers le ciel et son corps nu à demi redressé, en une pose de bacchante ivre qui reprendrait respiration après s'être roulée dans le stupre ou dans le raisin. Il s'agit de *Saint Pierre renaissant de ses ruines*. Mais une autre interprétation — celle-là non officielle — me paraît plus valable : selon une vieille femme que j'interrogeai quand pour la seconde fois j'allai dans ce jardin, la statue figurerait une jeune fille qui, atteinte par la nuée ardente, se serait jetée dans une pièce d'eau et, ainsi, serait « morte deux fois » car la combustion pure et simple aurait été suivie pour elle d'ébouillantement, — explication que je crus tout d'abord relever de la mythologie mais dont j'appris par la suite qu'elle n'était pas à tel point fantaisiste puisque c'est ainsi que

périrent, paraît-il, plusieurs personnes de Saint-Pierre qui avaient cherché un refuge contre la folle température de la nuée dans des bassins dont elles n'avaient pas prévu combien leur contenu deviendrait brûlant. Le récit de la vieille était apparemment fort loin de s'accorder, tant avec l'intention déclarée du sculpteur qu'avec l'érotisme certain dont la sculpture était empreinte; ne devrait-on pas toutefois trouver là une marque entre mille de ce que le plaisir charnel et, plus généralement, l'extase — qui elle aussi participe de la mort — ont d'équivoque dans leur expression, proche de celle de la douleur dans la mesure peut-être où, étant en eux-mêmes des choses troubles, ils ne peuvent se présenter que sous des traits ambigus?

Chaleur humide de Saint-Pierre, où l'on dirait qu'à chaque midi la terre s'entr'ouvre et laisse les morts promener à travers les rues, qui son peignoir à fleurs, qui son grand chapeau de vannerie. Statue d'un gris de fer assez semblable à celui d'une pierre à aiguiser les faux; fille du feu et de l'eau que j'apparenterais volontiers à l'empuse, à la norne ou, plus simplement, à la *diablesse*, belle créature au teint foncé qu'on rencontre sur les chemins à l'heure de la chaleur la plus forte et qui est la forme créole du démon de midi, égarant le suiveur imprudent ou le jetant à l'abîme après l'avoir entraîné loin des terres cultivées, derrière ses pas capricieux de faunesse.

A Luna-Park — où l'on m'emmena peu après qu'eut été installé dans les parages du Jardin d'Acclimatation (au célèbre petit chemin de fer tramway) cet établissement de plein air qui est à la fête foraine ce que le Cirque d'Hiver ou Médrano, chapiteaux sédentaires, sont à leurs confrères ambulants — le bonimenteur du Labyrinthe criait, entre autres annonces destinées à rallier les chalands : « Venez voir le diable sauter dans sa baignoire d'argent! » Ce labyrinthe qu'on ne me fit pas visiter (et j'aimais mieux cela car ce qu'on en racontait faisait grand-peur) n'avait d'autre rapport que le nom avec l'espèce de Tour de Babel — expressément : le tronc de cône ceinturé d'une unique galerie en colimaçon, si ce n'est de plusieurs galeries circulaires étagées — que j'avais vu représenté dans l'une des cases d'un Jeu de l'Oye où figuraient aussi, autres embûches traditionnelles, l'*hôtellerie*, le *puits* et (celle-là, embûche sans rémission) la *mort* symbolisée par un crâne presque au bout du long parcours en ruban spiralé.

Je ne sais quelle forme aurait prise, reproduit sur une carte, le

parcours du labyrinthe de Luna-Park. Je sais seulement que ce parcours — que j'ai toujours, contre toute vraisemblance, imaginé souterrain — était jalonné de surprises : dans l'obscurité, ou du moins dans la pénombre, c'était tantôt le sol qui manquait à vos pieds tantôt une décharge électrique pour vos mains tâtonnantes; on assurait qu'à diverses heures de la journée un employé de l'établissement effectuait une ronde pour ramener à la lumière du jour ceux qui n'étaient pas parvenus à trouver la sortie; on disait même que les autorités avaient dû s'en mêler et interdire telle attrape de haut goût : dispositif agencé pour provoquer la chute, ce qui, dans les débuts, n'était pas allé sans quelques jambes cassées. Il n'y avait peut-être là que racontars ou fruits de mon cerveau travaillé par l'idée de ce « labyrinthe ». N'empêche que Luna-Park, en dépit de ce que pouvaient avoir de franchement excitant ses attractions de plein air telles que le *water-chute* (et son arrivée en grand éclaboussement) ou le *scenic-railway* (aux descentes à couper le souffle), était un endroit, çà et là, aussi peu rassurant qu'on pouvait s'y attendre, d'après son nom évocateur de voyage dans la lune et d'aventures abracadabrantes comme en relatent les romans de Jules Verne, les livres humoristiques du dessinateur Robida et les féeries filmées de Georges Méliès.

Ce n'est, à vrai dire, ni le diable sautant dans sa baignoire d'argent (beau Méphisto en collant rouge sur le point de plonger, au risque de se rompre les cornes, dans un récipient aux parois étincelantes et non de zinc ou entoilées de blanc comme dans les bains où l'on m'emmenait à cette époque où nous habitions un vieil appartement sans confort), ni la perspective d'être précipité par quelque trappe dans un cabinet noir au fond duquel, jusqu'à délivrance par le préposé, je pourrais méditer sur le destin de ceux que nos rois de la Renaissance faisaient jeter dans des oubliettes telles qu'on m'en avait montré à Blois durant des vacances de Pâques passées à visiter les châteaux de la Loire, ce n'est la vision anticipée d'aucune de ces apparitions fantastiques ou conséquences de mauvaises farces qui me troublait quand le soir, au lit et m'apprêtant à m'endormir, je voyais défiler dans ma tête tout ce que la lumière et les jeux ou autres occupations de la journée m'avaient permis de conjurer. Ce qui me revenait plutôt de ma visite à Luna-Park et me mettait dans l'angoisse, ce fut pendant un certain temps — temps qui sans doute n'excéda pas quelques jours mais dont rétrospectivement je suis porté à faire des semaines ou des

mois — un souvenir positif, celui d'une attraction ni satanique ni le moins du monde aventureuse, documentaire simplement et de l'ordre des dioramas, très différente par conséquent du labyrinthe, et qui demeurait pur spectacle dont la capacité de hantise n'avait d'autre fondement que celui-ci : plus petit que nature mais d'une exactitude, semblait-il, rigoureuse, il illustrait une calamité publique, survenue aux États-Unis à une époque probablement récente mais reculée pour moi, grâce à l'optique particulière de la mise en scène, dans un lointain légendaire où le temps ne s'évaluait plus et où l'immémorial et la présence immédiate, impérative, d'un événement se trouvaient comme soudés et confondus.

Une petite ville dans les Monts Alleghanys, avec des maisons en réduction, parmi lesquelles — vraisemblablement — une église coiffée de son clocher et pourvue d'une horloge. Peut-être aussi une sorte d'hôtel de ville ou autre bâtiment municipal. Un speaker donne au public les explications nécessaires. La journée s'est achevée paisiblement; il fait maintenant tout à fait nuit et l'on entend (à ce qu'il me semble) quelque chose comme une fanfare étouffée de retraite aux flambeaux suivie, à très peu d'intervalle, par un tintement de cloche marquant l'heure ou ordonnant un couvre-feu; ces bruits, minimes et éloignés, à l'échelle du village lui-même, où tout s'éteint peu à peu. Que se passe-t-il ensuite? Rien, je crois, pendant un certain temps. Seul le speaker, avec un sérieux tout professoral, pérore. Là-haut, dans les Monts Alleghanys, il y a une masse d'eau retenue par un barrage et, tandis que le village repose dans le calme, le barrage se rompt. Des projections ondulant sur la scène où est dressé l'ensemble de constructions factices montrent l'eau qui peu à peu se répand et devient rapidement flot gigantesque par quoi tout est submergé. Tandis que les eaux arrivaient, peut-être a-t-on entendu le tocsin? J'ignore ce qui se passe après et si l'on voit — le soleil revenu — une immense étendue liquide étale, sans rien ou à peu près, qui rappelle le village et si — plus tard encore — on découvre les maisons ruinées, avec leurs toits et leurs murailles crevés, réduites à l'état d'épaves qui, après avoir longtemps vogué, se seraient finalement enracinées, une fois les eaux retirées. De ce spectacle, je ne revois aucun détail certain et c'est à peine si je puis regarder comme telle l'image du flot envahissant, perlant d'abord assez haut et presque innocemment dans la montagne, puis descendant le long des pentes

ou dans un creux de vallée et gagnant tout progressivement. Je ne me rappelle plus rien avec précision, sinon l'angoisse inexprimable suscitée par cette catastrophe sans collision ni fracas se déroulant comme au ralenti et en sourdine, — le ton, en somme, et le rythme aussi bien, ayant été donnés une fois pour toutes par ces cuivres et ce bronze de cloche eux-mêmes à demi éteints annonçant l'extinction imminente des feux et la paix d'un sommeil dont rien, à ce moment, ne devait permettre de penser qu'il ne serait plus quotidien.

Exécution par nœud coulant, reproduite à Ramsgate dans la boîte vitrée d'un appareil à sous pas plus grande qu'une maison de poupée. Engloutissement d'une ville, montré à Luna-Park à l'échelle d'une scène de théâtre très inférieure en dimensions aux scènes ordinaires. Si, ici, il s'agit encore de spectacle on ne saurait, pour l'une comme l'autre de ces reconstitutions, parler d'art dramatique. Pas d'acteurs ni de dialogue; sans décor autre que documentaire le drame à l'état nu, exposé avec les moyens les plus pauvres, les plus littéralement *réduits*. D'où peut-être, s'adjoignant à l'horreur explicite du contenu de chacun des deux tableaux, cette autre horreur plus insidieuse : l'impression de destin, de scénario monté depuis toujours et dont le sec déroulement s'effectue de manière mécanique, sans aucune des bavures — ou des beautés — que le jeu humain pourrait y introduire, et cela sous un format tel que, faute d'une commune mesure entre chose vue et spectateur, ce dernier peut s'imaginer qu'un pédagogue surnaturel lui fait suivre une leçon en image, de très haut et de très loin.

Une pendaison réelle m'aurait, sans doute aucun, encore bien plus épouvanté et j'eusse été en proie à une terreur absolument panique si je m'étais trouvé dans le cas de périr par submersion. Mais l'une ou l'autre de ces conjonctures m'aurait-elle fait éprouver ce malaise qui, à l'évoquer aujourd'hui, se mue en une angoisse si particulière? Ne disposant d'aucun recul et ne pouvant même le regarder, n'aurais-je pas été simplement atterré, écrasé par la violence insupportable de l'événement? Que peuvent valoir, en de telles conditions, les expériences dont je parle s'il est entendu que pour pouvoir en parler, et même m'en souvenir avec assez de lucidité, il faut d'abord qu'elles aient été suffisamment anodines pour que, les vivant, je n'aie pas perdu toute lucidité? Sans doute suis-je ainsi condamné à m'escrimer sur des vétilles puisque tout ce qui serait d'un gabarit plus imposant échapperait, par là même, à

mon regard et resterait confondu avec l'énorme masse opaque que je dois m'avouer au grand jamais incapable de pénétrer.

L'idée d'un engrenage auquel on ne peut pas se soustraire, celle du désastre qui se prépare en coulisse tandis qu'on dort à poings fermés : parcelles de vérité relatives à la mort, qu'à première vue il me semble pouvoir extraire des deux descriptions que je viens de faire. Il faut, toutefois, se garder de forcer les faits et ne pas prendre pour des données originelles les réflexions qu'ils suggèrent dès qu'on se penche sur eux pour les examiner de près. Car si, à la distance qu'il y a d'une expérience au souvenir qu'on en a, s'ajoute non seulement celle qui sépare un tel souvenir de sa mise sur le papier mais (autre genre de déviation) l'écart entre le souvenir ainsi décrit et le même souvenir quand s'y est appliquée la réflexion, une fois ces distances télescopées pas moyen de rétablir la situation : le souvenir est altéré pour toujours et nul trait rageur supprimant le passage où l'on s'est fourvoyé ne saurait réparer le dommage ainsi causé. Pas d'autre issue alors — cessant de m'acharner sur des corrections de détail qui ne font surgir du ciel zébré de la page d'autre orage que mon irritation, à chaque coup de plume, redoublée — pas d'autre issue que de pousser plus loin ma réflexion, jusqu'au point où, ayant heurté enfin quelque chose de solide (qui ne soit plus idée mais corps compact), j'aurai du moins la certitude de ne pas avoir laissé ce qui était mon bien propre se diluer dans l'abstraction.

Un appareil que l'insertion d'une pièce de monnaie met en marche ; un diorama sujet à divers changements, sans intervention extérieure repérable. Dans ma mémoire voisinent donc deux mécaniques, illustrations théâtrales de la mort mais toutes deux dénuées de protagonistes humains et la seconde, même, confrontant seulement de l'eau et des maisons, en l'absence de tout personnage. Deux machineries à fins macabres, d'autant mieux appropriées à de pareilles fins qu'elles sont machineries, systèmes doués, apparemment, d'une sorte de vie personnelle et relevant par conséquent du monde inquiétant des automates, ce monde qui s'étend depuis la locomotive qu'on entend parfois siffler dans la nuit et pousser de gros soupirs quand elle arrive dans les gares, depuis la motocyclette (ce qu'autrefois j'appelais « pétrolette ») dont le bruit est la plus évidente confirmation de la justesse du terme « moteur à explosions », jusqu'au scaphandrier à la tête sphérique de métal, en passant par le ventriloque, phonographe

vivant qu'habitent d'innombrables voix humaines, et par le somnambule, automate de chair et d'os, très voisin du cadavre en qui s'opèrent, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'immobilité définitive du squelette, certains mouvements internes et inconscientes transformations. Effets — eux aussi — de machinerie, le relâchement qui fait que le mort « se vide », le gonflement du ventre, les gargouillis intestinaux, sans omettre la barbe et les ongles qui continuent pendant un certain temps à pousser, sont les signes de cette espèce de survie misérable par laquelle le mort, avant d'être promu spectre qui hante, est lui-même hanté. Si le froid et la rigidité cadavériques ne sont qu'apparences mensongères déguisant en mannequin ou en statue l'être engagé maintenant dans une série d'innommables tribulations, l'horreur que cet être suscite doit tenir à sa position ambiguë, à son côté chauve-souris, batracien, crabe de terre ou autre bête qu'on peut dire *des confins*, ainsi qu'à sa manière est l'automate, hybride de créature vivante et de machine.

C'est aux confins aussi qu'était située la figure féminine — non ramenée aux proportions d'une poupée mais grandeur naturelle — représentant *Saint Pierre renaissant de ses ruines :* à la limite du feu et de l'eau, du plaisir et de la souffrance. Médiocre académie, elle n'avait guère d'attrait que par son expression égarée, sa cambrure plus sensuelle que sculpturale et le réalisme de ses formes, — vraie nymphe du volcan, couchée toute noire et nue comme à l'étuve ou au bain maure, dans un coin un peu retiré de cette ville qui reste si ensommeillée et si province, sur son fond de luxuriance tropicale, qu'on imagine difficilement qu'elle a été le lieu d'un grand désastre. Enveloppée par la nuée qui la vêtait peut-être d'un maillot couleur de flamme, la jeune fille (si l'on en croit la femme à qui j'avais parlé) s'était précipitée, déjà brûlée, dans un bassin mais — moins heureuse que le diable qui (suivant le bonimenteur de Luna-Park) exécutait sans qu'il en résultât pour lui, semble-t-il, aucun mal un saut spectaculaire dans sa baignoire luxueuse — elle n'avait trouvé, en devenant l'ondine de ce bassin, qu'une seconde mort. Après quoi, plus que jamais provinciale, la ville s'était rebâtie par-dessus les vieilles pierres de ses murs de clôture où sont gravées çà et là, indicatrices de parcelles, d'anciennes marques de propriété : les noms de grandes familles blanches du cru, suivis de numéros renvoyant au cadastre; et de la catastrophe première ou de ce renouveau témoignait la présence

solitaire de la sculpture de lave, en ce lieu si étrangement écarté à quoi menait le double escalier du théâtre comme vers une sorte d'aquarium aérien.

Engagé un instant dans la voie que m'ouvrait une ébauche de légende touchant une statue en vérité peu défendable malgré ce qu'elle exhalait de sauvage et de voluptueux, j'ai évoqué la diablesse, incarnation séduisante des pièges tendus par le désir et de certaines de ces forces malignes qu'à longueur de journée l'homme des tropiques sent peser sur lui. Mais cette même voie vient maintenant à bifurquer, à se gauchir, pour me conduire vers une image plus concrète et plus sombre.

Il existe sous tous les climats — ciels chauds ou froids, souriants ou désolés — face à un nombre plus ou moins élevé de gens que l'on peut qualifier d' « esprits forts » une masse capable, à toute heure de la veille ou du sommeil, d'être assaillie par la peur des revenants. Et cette crainte prend, dans le folklore antillais, la forme de la croyance aux *zombis* qui, de simples fantômes ou autres émanations infernales qu'ils sont pour la plupart des paysans (et nombre même de citadins) à la Guadeloupe comme à la Martinique, deviennent, en Haïti, des morts mécanisés ou des vivants qu'une magie a privés de conscience et de volonté; un sorcier peut ainsi, censément, se procurer à bon marché de la main-d'œuvre et faire travailler comme des esclaves soit des cadavres tirés du cimetière et artificieusement ré-animés, soit des individus dont ses maléfices ont réduit à zéro la personnalité. Automates en somme que ces charpentes sans intelligence mais capables de se mouvoir et, mortes ou vives, d'être utilisées. Automates aussi que le fou, le somnambule, celui qui rêve tout haut — voire simplement qui ronfle — bref, toutes les variétés d'hommes réduits à n'être qu'une carcasse dépossédée de la raison claire et commune faute de quoi l'on n'existe plus que pour soi. Il semblerait que chez ceux-là — qui tous, d'une façon quelconque, se trouvent en posture d'*aliénés* — divagation, mouvements machinaux, paroles incohérentes ou émission bruyante de souffle manifestent que l'être humain dont ils émanent est un être humain radicalement retranché. Ainsi en est-il du cadavre, lui aussi verrouillé et habité encore par une vie spéciale qui se traduit de manière seulement plus hideuse par l'activité biochimique de la décomposition. Comment, de ce fait, considèrerait-on sans y porter plus d'attention qu'à n'importe quel conte de bonne femme le *zombi* haïtien, qui peut être aussi bien un

mort incomplètement ressuscité qu'un vivant ravalé au rang de machine?

De *zombi*, il est entendu que, durant le séjour d'à peine un mois que j'ai fait en Haïti, je n'en ai jamais vu. Il est vrai que dans un lieu de réunions vodou du quartier des Salines à Port-au-Prince (maison où l'on se rendait en quittant sur la gauche la Grande Rue, juste en face de la « Tête bœuf rouge » qui fut autrefois l'enseigne d'une boucherie) j'ai eu l'occasion de saluer, de mes deux petits doigts repliés s'accrochant à deux autres petits doigts pareillement repliés, et même d'embrasser sur les deux joues *Baron Samedi*, l'un des principaux esprits de la mort, dont le « reposoir » est habituellement constitué par une croix semblable à celles des cimetières et qui se présente d'ordinaire comme un homme correctement vêtu de noir et coiffé d'un chapeau haute forme. Quand le vague touriste que j'étais fut invité par les maîtres de la maison à rendre hommage au dieu, il s'était incarné dans une grosse femme présentement étendue sur le dos et habillée tout en blanc comme le chœur de ses collègues officiantes, dont beaucoup étaient pendant la journée vendeuses au marché et trafiquaient de beignets, poisson frit ou autres menues denrées. Toute suante de l'agitation de ses danses et de ses transes précédentes, elle mimait, quand je la saluai et l'embrassai ainsi que j'y étais convié, l'immobilité du cadavre. Resté dans l'île un nombre assez grand de mois, peut-être aurais-je rencontré des *zombis* ou des individus réputés tels? Passé trop rapidement, je ne pourrais en parler que d'après ce que j'ai lu ou entendu et mieux vaut donc que je n'insiste pas. En d'autres circonstances pourtant, ne me suis-je point trouvé devant des manières de *zombi*, éprouvant sans la critiquer l'impression d'être en tête à tête avec un mort qui continuait à vivre, d'une vie réduite certes, mais cependant suffisante pour l'arracher à cette fin de tout qui, malgré la sorte d'immortalité (d'ailleurs très relative) à laquelle j'ai fait allusion, est incontestablement le lot de tout cadavre? C'est dans un rêve déjà ancien que j'ai vécu cette expérience, qui porte la marque des événements cruciaux que furent la mort de mon père et, quelque deux ans plus tard, une séparation dont j'admets qu'elle était — bien que non nécessaire — dans l'ordre des choses elle aussi, ce qui ne diminue en rien ce qu'elle eut de pénible.

Dans le musée municipal d'une ville étrangère où je suis de passage, je découvre une salle où plusieurs corps humains sont

assis, le dos au mur. Quelque brusque rupture organique a sans doute immobilisé là ces corps, collés au plancher par une sorte de glu émanée de leurs chairs et conservés intacts par une naturelle momification. Parvenu à une petite chambre située sous les combles, je vois une femme d'allure pauvre, probablement une veuve, qui s'est réfugiée là avec son petit garçon. Des miettes de pain traînent à terre. Elle fait chauffer son café, non loin d'un cadavre en blouse bleue tachée de plâtre qui doit être un vieux paysan mort auprès de son trésor. Je descends dans le jardin attenant au musée et j'y trouve d'autres cadavres assis sur de hauts fauteuils; des infirmières les font boire et manger, glissant des bassins de pierre sous eux pour y recueillir leurs excréments. Une coupure et c'est la nuit, dans le même jardin éclairé par des lampions, ce qui lui donne un air de guinguette à tonnelles où des oisifs viennent pour tuer le temps, sinon en partie fine. J'y rencontre quelques-uns de mes amis, aux veines comme phosphorescentes, visibles à travers leurs vêtements, puis cette femme dont je m'étais séparé et dont — quand je fis ce rêve — j'étais tout à fait détaché après lui avoir été lié comme on peut l'être à qui vous a découvert l'amour dans sa brûlure corporelle. D'un geste de la main, elle me fait voir son cœur à nu comme sur une planche d'anatomie.

Le plancher vermoulu et vraisemblablement grinçant, la glu coulée des corps (comme une seccotine en protubérances dures hors du tube bleu pâle roulé et fendillé), la mansarde ou grenier avec sa poussière probable et ses toiles d'araignée, la blouse de grosse toile délavée et toute poudreuse, les miettes sans doute rassises, la robe noire de la veuve, le café en train de se faire pauvrement et, mêlés à ces accessoires, les momifiés naturels, l'avare, la mère et son petit garçon, personnages tous humains au même degré, qu'ils soient morts ou vivants.

Jadis, on me montra dans une vitrine de l'ancien Musée Guimet — seule chose que j'aie retenue de cette visite faite peut-être un jeudi (jour plus aimé que le dimanche quand on est écolier parce qu'il est le vôtre propre) — une momie dite « momie de Thaïs »; je regardai longuement, derrière sa mince paroi de verre, le peu qui restait de la courtisane repentie, mais elle était si morte, si desséchée que je n'en eus pas plus peur que d'un rameau de buis jauni. Dans un petit théâtre aujourd'hui disparu, le Trianon Lyrique, on m'emmena un autre après-midi voir jouer *Les Cloches de Corneville* et de cette représentation j'ai gardé deux souvenirs :

l'accorte paysanne Serpolette pinçant du bout des doigts son cotillon et se retroussant gaillardement pour découvrir ses mollets tout en chantant : « Voyez par-ci, voyez par-là... »; le vieil avare Gaspard enfermé seul dans une salle où se dressent des armures et terrifié quand il les voit se mouvoir, ignorant que de mauvais plaisants qui veulent l'amener à rendre gorge se sont cachés dedans; peut-être aussi — troisième débris de cette matinée d'opérette — l'air du ténor : « J'ai fait trois fois le tour du monde... » Du paysan en blouse bleue que de pseudo-fantômes apeuraient entre les murs simulés d'un château j'ai ri, comme tous les spectateurs.

C'est souvent par des voies détournées que se faufile jusqu'à nous la crainte de la mort : crissement d'insecte entendu dans la nuit, heurts de sabots sur le pavé de la rue tandis qu'on est au lit, craquement de meubles (manifestant une vie qui nous est étrangère), déclic annonciateur d'une mise en marche de mécanique ou — tel un râle — ronflement de dormeur, pour ne parler que des bruits. A l'inverse des craquements d'os (preuve formelle qu'on se rouille), ils ne recèlent rien qui soit de nature à spécialement inquiéter : balbutiement émané d'un lieu vague ou bien indice d'une existence séparée, ni l'un ni l'autre de ces traits ne permettrait de déceler, autrement qu'à la réflexion, ce qui peut en faire des signes funèbres.

Le rêve dont j'ai fait le récit est, quant à lui, tout à fait silencieux. D'un bout à l'autre, je ne suis qu'un promeneur et personne ne me parle, ni ces amis qui sont dans le jardin, ni même cette femme, qui s'exprime seulement par un geste. C'est en silence également que des soins sont dispensés aux cadavres. Feutrage, peut-être, des chambres d'agonisants? L'on se taisait — ou ne faisait que chuchoter — lorsque mourait mon père, des suites de cette opération de la prostate qui n'avait guère qu'ajouté des souffrances à ses souffrances plus anciennes, quand il n'urinait plus qu'à la sonde (ce qui, si je procédais à l'exégèse rationnelle de ce rêve, expliquerait peut-être ces besoins qui continuent à tourmenter les morts et nécessitent l'emploi de bassins, en pierre et non en métal émaillé, comme pour souligner leur importance et leur donner plus de solennité). Mais je pense bien plutôt que, si mon rêve était muet — suite de tableaux que n'animait aucun dialogue et à quoi je n'étais pas mêlé jusqu'au geste final me désignant ce cœur, à peine plus effrayant qu'une viande parée de papier à dentelle qu'on aperçoit de la rue dans le clair-obscur d'une

boucherie — c'est parce que, dès le principe, il était rêve de mort.

Automates et robots. Humanités postiches des devantures, les unes imitatives, les autres purement allusives ou débitées par fragments (tels un buste au décolleté capiteux, une jambe ou une main). Mannequins de musée tantôt seuls, tantôt couplés ou rassemblés à plusieurs, pour montrer l'attirail guerrier du Gaulois avec ses longues moustaches et ses braies, la coiffure emplumée et le manteau de peau d'un vieux sachem indien, les costumes masculin et féminin du pays basque vers le milieu du siècle dernier ou bien encore telle scène de la vie quotidienne des sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie. Si le cadavre — et à plus forte raison celui d'un être que nous connaissons — suscite une interrogation à tel point angoissante, n'est-ce pas parce qu'à sa fixité se joint ce même silence et que, sans grand changement apparent, il se trouve, bien qu'à sa manière continuant d'exister, dans un état d'où il ne peut plus nous répondre? Et si, parfois, un trouble presque égal naît d'un bruit qui pour nous se fait voix d'outre-tombe, n'est-ce pas dans la mesure où ce qui se cache derrière lui est le silence également, d'où il semble être remonté comme de l'abîme un rescapé, quand il vient tapoter à l'huis de notre oreille pour nous poser sa question?

« Ou-vrez-moi
cet-te-porte
où-je-frappe
en-pleu-rant
La-vie
est-va-ri-able
aus-si-bien
que-l'Eu-ripe... »

Ainsi parlait, quelque vingt ans après son enregistrement aux Archives de la Parole, un disque de feu Guillaume Apollinaire, restituant une voix morne (du fait de l'accent même de la récitation) mais de plus assourdie par la mauvaise qualité de l'impression et comme rayée de pluie à la manière d'un très vieux film. Idée du mort profondément triste et dont le soliloque arrive de très loin, proféré d'un ton las, comme par quelqu'un qu'on harcèle alors qu'il faudrait le laisser reposer. La tragédie de Cervantès sur la prise de *Numance* par Scipion Emilien (soit le Scipion du

Songe...) fait parler elle aussi un cadavre qu'interroge un nécromancien : le mort, objurgué d'abord verbalement, puis fouetté à tour de bras, est contraint à sortir de sa tombe pour dire ce qu'il adviendra de la ville qu'assiègent les Romains. Et n'ai-je pas appris il y a fort longtemps, étudiant la chimie, qu'on fait bouillir à l'autoclave des os (de provenance animale, s'entend, mais pourquoi pas humaine? cela marcherait tout aussi bien) pour en extraire la gélatine? De même, vers la fin de l'avant-dernière guerre, le bruit courait en France que les Allemands traitaient les cadavres des soldats tués pour en tirer de la graisse, — ce qui (en 1938, alors que la menace d'une catastrophe mondiale se précisait) me fournit la matière d'un rêve : sorte de conseil de révision ou tirage au sort pré-mortuaire imposé à ceux qui, comme moi, étaient mobilisables, le but de l'opération étant de discriminer, parmi les futurs morts, ceux qu'on laisserait tranquilles et ceux qui seraient chimiquement récupérés pour les besoins de la guerre.

Tout se passe donc comme s'il y avait des morts qui, jusque dans l'éternité, ne seront pas en repos et, peut-être, serait-ce même là leur destinée à tous? Mais tout le peu que nous savons concourt à nous assurer que le mort, une fois mort, est bien mort et que seule, donc, une crainte puérile peut nous faire redouter des aventures posthumes qui, en vérité, n'intéressent que le corps. Si dégagés que nous soyons de toute superstition, l'imagination, pourtant, travaillera toujours à combler cet hiatus : décalage qui nous fait passer irrémédiablement de la présence d'un être à celle d'une figure meublant une portion déterminée d'espace mais d'où la conscience est à jamais absente; défaut de commune mesure, malgré l'identité formelle, entre la personne dont la vie s'est arrêtée et la dépouille qui subsiste. Là serait, par conséquent, la faille dont profiteraient pour s'immiscer illusions pies et effluves spectraux.

Rideau qu'on baisse ou tenture qu'on tire. Paupières que d'un seul geste de la main on rabat sur les globes oculaires, comme pour mettre les yeux à l'unisson avec le mutisme de la bouche. Avant qu'un mort soit enterré ne faut-il pas, déjà, couper toute communication entre nous et ce monde terrible où il est mais dont — même ses yeux grands ouverts nous en dévoilant toute l'horreur — il ne pourrait pas nous parler; couper court également à ce qui fait son scandale, ce discours sans paroles que tiendraient non seulement son œil vitreux mais (n'était la mentonnière) sa mâchoire

qui s'abaisse et (au cas où l'on tarderait trop longtemps à l'escamoter) les métaphores difficilement acceptables qu'élabore la liquéfaction de ses traits? Un taciturne semble aisément profond et, de même, le silence du cadavre porte à croire qu'il en a long à raconter; comme à l'endroit du taciturne, notre attitude à son égard est empreinte d'ambiguïté : qu'il se taise engendre le malaise, mais on a peur aussi que, si sa langue se délie, ce ne soit que pour la plus incongrue des révélations; mieux vaut donc qu'il persiste à se taire et que, sans danger d'être déçus, nous restions libres de supputer quelles sublimités se cachent derrière ce masque profond. Ce qu'il importe, tout compte fait, de sauvegarder, c'est le mutisme imposant du cadavre, car il serait trop atterrant de découvrir à travers ses grimaces d'idiot baveux que, s'il se tait, la raison en est simplement qu'il n'a rien à nous dire.

Proposer l'énigme la plus désarmante parce qu'on est absolument silencieux (et réduit, qui plus est, à un état sur lequel il n'y a rien à révéler); être un œil d'autant moins supportable que, privé de vision, il n'est rien autre qu'un œil vu. Fantôme ou *zombi* en puissance, apparition quoi qu'il en soit (puisque, sans pensée ni regard, il est une forme humaine qui seulement se manifeste), le mort, par son inertie même, occupe le centre de la scène. Pour jouer dignement son personnage, il lui suffit de conserver un certain style, d'où ces mesures plus ou moins compliquées qui peuvent aller jusqu'à l'embaumement, comme si l'on craignait que le laisser-aller de sa tenue nous force à voir la mort dans toute sa nudité obscène, ce dont le commun des hommes ne s'est montré capable dans nulle des civilisations connues jusqu'à présent. Une éducation pourtant est-elle inconcevable, qui habituerait à regarder la mort comme chose trop naturelle pour revêtir des couleurs à ce point consternantes? Et ne devrait-on pas — dans la mesure même où la mort y est prise au tragique et représente, en somme, l'expérience cruciale — juger déficientes des sociétés où la norme est de tricher avec elle et de chercher, tant pour soi-même que pour autrui, à l'éluder au moyen d'un mensonge : croyance en l'immortalité ou quelque chose qui lui ressemble, propos fallacieux à l'usage des malades condamnés quand on veut leur cacher qu'il ne serait pour eux que grand temps, au cas où ils auraient quelque déclaration *in extremis* à faire, de se préparer à énoncer leurs dernières paroles?

J'estime, pour ce qui me concerne, que mon incapacité persis-

tante à dominer la hantise de la mort m'empêche d'être tout à fait un homme et même, en quelque sorte, d'exister : rien, à mes yeux, ne peut valoir que je meure puisque tout, pour moi, est dévalorisé par le fait qu'il y ait, au bout de tout, ma mort; or, si rien ne peut me faire oublier que je dois mourir et s'il n'existe rien pour l'amour — ou le goût — de quoi je me sente prêt à affronter la mort, je ne brasse que du vide et tout s'annule du même coup, sans que j'en sois excepté. Exempt de toute passion véritable, de tout vice et même de toute ambition, je suis, dès mon vivant, la proie d'une torpeur pareille à celle de ces figures de musée qui s'immiscèrent dans l'un de mes sommeils, et les actes que j'accomplis ne sont guère plus que gestes d'automate ou travaux mécaniques de *zombi* comme si la peur, effaçant tout ce qui est en moi, me transformait d'ores et déjà en cette charpente sans conscience que je crains tant de devenir. La prescience du moment nauséeux où tout se dérobera — comme le sol manque aux pieds de celui qui tombe dans la noirceur d'une oubliette — suffit à faire de moi, réduit à l'abstraction d'un point géométrique, le centre d'un monde cotonneux où il n'est plus que formes vagues, en dehors de celles à mon gré trop précises où je crois lire une menace. A mes oreilles plus rien ne chante et, depuis un certain nombre d'années, il est bien rare même que mes nuits soient animées par des rêves; l'on dirait que tout ce qui échappe aux limites du sérieux m'effraye, comme un péché aux répercussions funestes dont le choc en retour ne pourrait que hâter ma perte. Ne serait-ce pas comme suite à trop de frivolité que le volcan aurait réduit en cendre les habitants de Saint-Pierre après *Les cloches de Corneville* et leurs flonflons faisant écho à tant de rires dispersés dans les carvanals?

Que ma faillite m'ait valu — à quelque chose malheur est bon — d'acquérir en contrepartie une certaine aptitude à voir les choses de manière sèche et positive, que tout pour moi tende aujourd'hui à s'ordonner en prenant pour pivot ce qui reste à jamais ma terreur ou que le rêve à quoi son reproche silencieux apposait un paraphe soit maintenant trop éloigné pour m'émouvoir, la vision que j'eus de cette femme qui n'était plus un axe pour ma vie depuis assez longtemps déjà et me montrait son cœur sanglant comme la marque d'un sévice que j'aurais infligé à son amour méconnu, cette vision anatomique de celui d'entre les viscères qu'on charge du plus haut pouvoir de signification ne m'apparaît

plus de manière aussi exclusive qu'il en avait été sur l'instant comme l'image d'un remords (au demeurant très incertainement fondé) ou comme celle d'un regret, issu de l'état de désarroi et de dénuement sentimental où je me débattais alors (et dont, soit dit en passant, nul indice ne m'autorise à penser qu'à cette époque il n'était pas seulement le mien propre); dans cette figure — de même ordre que celles, strictement didactiques, qui reproduisent notre structure interne dans sa réalité la plus nue — je trouve aussi le reflet d'une de mes vieilles superstitions : nature dangereuse et toujours plus ou moins criminelle de la passion charnelle, ici représentée par cet organe mis à découvert ainsi que l'aurait fait une opération de chirurgie et situé sur le plan moins d'un emblème chaleureux que d'un symbole macabre, telle la glu sécrétée par les morts fixés au plancher poudreux ou les bassins qui me rappelaient ce que mon père avait enduré dans cette région du corps où sont localisées les fonctions d'excrétion et de reproduction.

Il y a plus de vingt-cinq ans, alors que la magie m'était plus accueillante que la science, et l'hermétisme que la philosophie tout court, je notai la réflexion suivante sur le cahier à cartonnage beige et dos de percale rouge où je tenais alors mon journal et qu'émaillent, aux pages rédigées durant cette période, récits de rêves et aperçus relevant (plus naïvement peut-être que je n'aurais voulu) de la pataphysique.

Notre mort est liée à la dualité des sexes. Un homme qui serait à la fois mâle et femelle, et capable de se reproduire seul, ne mourrait pas, son âme se transmettant sans mélange à sa postérité.

La haine instinctive que les sexes ont l'un pour l'autre vient peut-être de la connaissance obscure de ce fait que la mortalité est due à la différenciation des sexes. Rancune violente, balancée par la tendance à l'unité — seul chiffre de vie — qu'ils tentent de satisfaire par le coït.

De ces lignes — dont le sérieux n'allait pas sans un soupçon d'humour destiné à m'éviter tout ridicule vis-à-vis de moi-même — je retiens, malgré ce que leur ton volontairement dogmatique recouvre de confus, l'idée de la mort sentie comme liée à la division du genre humain en deux sexes. Faire l'amour, cela reviendrait, en somme, à retourner à l'indistinction pour essayer de remédier à la lésion originelle et ainsi s'expliquerait pourquoi le désir que l'homme éprouve de la femme est nécessairement ambigu : les

instruments de cette plongée dans le chaos sont les organes de procréation, soit ceux mêmes dont l'existence manifeste cette dualité selon laquelle nous sommes des êtres incomplets et transitoires, qui ne peuvent pas durer mais sont à même simplement de se reproduire; rien donc de surprenant à ce que le commerce sexuel — échange entre deux corps plus vivants que jamais tandis que la machinerie des parties basses mène à tâtons sa course — soit regardé sous toutes les latitudes comme d'une certaine gravité ainsi qu'en témoigneraient les entraves qui s'opposent à l'absolue licence, même chez les peuples dont les mœurs nous apparaissent comme les plus faciles; rien d'étonnant non plus à ce que, dans des sociétés assez éloignées des nôtres mais où les hommes comme partout ailleurs ont une position prépondérante, la femme — qui saigne tous les mois et, à intervalles irréguliers, s'ouvre douloureusement pour mettre au monde — représente, plutôt que son partenaire, un élément sinistre, tout se passant comme s'il était entendu que grâce à de tels signes on reconnaît en elle implicitement celui des deux termes de la dualité qui existe *en plus* du premier et doit par conséquent — lui qui est radicalement l'*autre*, survenu comme un intrus — être tenu pour responsable de la dichotomie néfaste.

Indécis quant au sort qu'il convient que je fasse à cette note datée du 13 octobre 1924 — un lundi (je le retrouve sur mon journal), et c'était au 2 rue Mignet, à l'angle de cette rue et de la rue George Sand à Auteuil, mon père mort, mon service militaire achevé, moi m'efforçant d'écrire, vivant sans femmes depuis ma liaison rompue et habitant avec ma mère hors de toute inquiétude immédiate de gagne-pain, cela alors qu'on ne voyait encore monter à l'horizon nulle autre guerre, qu'on ne se battait pas comme aujourd'hui en Corée en attendant une tuerie plus proche, que j'étais jeune, romantique, théoriquement désespéré et pouvant tout à mon aise (sans menace d'aucune sorte) spéculer sur le grand thème de la mort, — indécis quant à la rubrique sous laquelle je dois classer les lignes en question : pensée méritant finalement d'être approfondie, rectifiée et sortie de sa brume sans doute mais néanmoins prise pour point de départ, ou simple document relatif à ce qu'était mon état d'esprit vers l'époque où se découvrit à moi la poésie? j'ai opté, spontanément, pour le premier des deux partis et traité, avec les réserves qui s'imposaient, ces lignes en « pensée »; je les ai fait suivre d'une amorce

de glose, tendant à en extraire quelque chose de valable, mais je ne sais que trop bien quelle part de réaction personnelle intervient dans une construction de ce genre, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne donnerait que château dans les nuées, à défaut d'un vaste, difficile et fastidieux examen des faits humains réels venu pour l'étayer! Ayant tiré essentiellement de ma propre expérience ou de mon propre sentiment une représentation des choses et l'ayant formulée comme une vérité première qui serait non seulement ma vérité à moi mais aussi celle de tous, j'ai accompli, assurément, une démarche inconsidérée. N'est-ce pas, toutefois, l'un des buts les plus naturels de l'activité littéraire (et ce en quoi écrire se différencie des autres modes de penser) que de forger ainsi, avec le vécu à la base et le langage pour outil, certaines vérités d'approximation que quelques-uns accepteront pour les leurs et qui, par le fait même de ce partage, cesseront d'être chimères d'un seul ou vaines apparences? Étant admis que je me suis rendu coupable d'un abus, il me semble donc en opérer, sans rien biffer ni renier, une correction suffisante, si j'indique en passant que j'ai du moins une claire conscience de ce qu'il y a de douteux et, en tout cas, de relatif dans ce que je viens d'avancer. Du portrait de moi que je peins et des lambeaux de vérités plus lointaines que je m'efforce d'arracher pour en faire comme l'éclairage en même temps que le rayonnement de ce portrait, ne m'est-il pas, d'ailleurs, permis d'espérer qu'il se dégagera un beau jour — et au besoin à mon insu — quelque vérité générale?

Ce qui me montre clairement qu'un vieux reliquat de *Credo* me fait ranger l'acte amoureux du côté de la souillure et de la perdition alors que je voudrais n'y voir que le geste humain le plus tendre (et comme rien autre que le terme extrême d'une série : parler, serrer la main, embrasser, étreindre) c'est que je tends à ne pas faire l'amour — ou, selon le verbe d'allure entomologique de la littérature d'église, à ne pas « forniquer » — dans mes périodes de peur. Non seulement, lorsque je suis inquiet, j'ai tendance à me replier, à me terrer (n'être rien, afin que la mort m'oublie, et peut-être est-ce aussi pour cela que les alarmes de notre époque m'éloigneraient de la poésie plutôt qu'elles ne m'en ouvriraient les sources, déjà si peu généreuses ordinairement à mon égard), non seulement j'éprouve un besoin de repli qui s'oppose à tout mouvement d'effusion mais, en lui-même, le plaisir sexuel

m'apparaît comme trop peu licite pour que, m'y livrant, je ne risque pas d'être châtié, ce qui n'a pas grand sens par temps calme mais prend une signification plus précise quand on sait que le monde est menacé de tempête et que, bientôt, l'on peut être mis dans le cas de l'enfant qui s'entend dire : « C'est le Bon Dieu qui t'a puni! » s'il n'a pas été sage et qu'il est, peu après, victime de quelque petit malheur. Loin de reconnaître dans les relations charnelles l'expression la plus dénudée de la fatalité humaine, en de tels moments je serais au contraire effrayé par le défi au destin qu'elles représentent et ce serait, par conséquent, moins leur lien symbolique avec la mort (évanouissement sans retour alors que l'autre n'est qu'une « petite mort ») qui me paralyserait que ce qu'elles gardent à mes yeux de scandaleusement incompatible avec des conjonctures graves, en dehors même de tout libertinage et comme si la jouissance à elle seule, sans qu'il soit nécessaire d'imiter les roués ou les Don Juan aux plus de mille-et-trois femmes, suffisait pour qu'on sente peser sur soi la poigne du Commandeur.

Si — comme par une sorte de lésinerie complémentaire à cette prudence qui presque constamment m'a éloigné de la débauche — je n'ai jamais eu que dégoût pour ce qui est la fin naturelle et, à en croire les bigots, la seule justification du rapprochement des sexes (au point de m'être longtemps fait de la stérilité une morale : refus de propager la vie, car la vie est un trop grand mal), ce déni ne tiendrait-il pas au fait que la procréation, seul moyen de nous perpétuer, illustre notre condition mortelle de la façon la plus nette? Passer au rang de père, cela veut dire en effet que l'on descend officiellement l'un des degrés qui mènent à la tombe puisque c'est prendre une part active au mécanisme de continu renouvellement du stock humain, mécanisme qui veut qu'à chaque génération succède une autre génération, parcelle après parcelle, et qu'engendrer revienne à fabriquer un être dont la croissance, nous signifiant progressivement notre congé, nous repousse vers la mort comme si, par un jeu inexorable d'échanges, sa montée ne pouvait s'effectuer que moyennant notre propre descente. Passer au rang de père — non de géniteur hasardeux semant çà et là les enfants, mais de *père de famille* qui les garde avec soi et les élève — cela veut dire aussi porter à son extrême le caractère, par définition, incestueux que revêt le mariage, dont la fonction est de changer les relations amoureuses en relations

familiales et qui trouve son achèvement quand l'époux, variété domestique de l'amant, devient celui qu'on peut qualifier de « père de mon enfant », ce qui équivaut à le classer comme parent (relation évidemment plus critiquable, au point de vue passionnel, que cette forme au moins de l'inceste qu'est l'amour du frère et de la sœur car il vaut mieux, de ce point de vue, oublier le lien du sang dans l'incandescence du plaisir que laisser la passion — ou ce qui se prétendit tel — s'attiédir, le temps aidant, en affection familiale). Passer au rang de père — en raison soit du vieillissement que cela accuse ouvertement, soit de cette couleur inceste-pot-au-feu que cela finit de répandre sur la vie commune de l'homme et de la femme, soit encore de la charge et de la responsabilité que cela représente — c'est ce qui m'a toujours rebuté et je ne me crois pas un individu si moral que j'aie droit d'accorder la primauté sur toutes ces raisons à l'idée qu'il n'est pas charitable de donner la vie, triste cadeau entre tous ceux qu'il nous est loisible de faire. Hypocrisie peut-être encore si j'allègue, à l'appui de mon horreur de la paternité, le refus d'aider à la persistance d'une espèce lancée dans l'aventure la plus absurde ; ce point de vue, je l'ai soutenu jusqu'à ce que j'aie remarqué en moi cette contradiction : je suis contre la procréation mais je suis pour la postérité puisque, sans trop attendre de son jugement, j'envisage avec déplaisir la perspective d'une destruction — ou d'un oubli — empêchant les écrits de moi que tels de mes contemporains ont bien voulu faire imprimer d'avoir au moins quelques lecteurs parmi les générations futures (de sorte que je refuse, en somme, de mettre au monde alors que mon activité d'élection, celle dont j'espère un semblant de survie, n'a son plein sens que si d'autres travaillent à ce que je condamne et prolongent une aventure qu'au demeurant je ne saurais tenir pour absurde sans qu'écrire devienne l'une entre des milliers de ces tentatives humaines absurdes et cela, même si je n'écris que pour dénoncer l'absurdité du monde, car parler d'absurde à l'absurdité est forcément absurde).

Une propension si marquée à regarder l'amour — qu'il porte ou non ses fruits — comme une activité coupable témoigne probablement de quelque infantilisme à son égard. Bien plus qu'une idée confusément métaphysique faisant dépendre la mort de la dichotomie des sexes, ce qui me bride ici c'est mon effroi de toujours devant la perspective d'*être un homme*, un être libre de lui-même et non plus sous l'égide de parents dont le rôle aura été

de l'assister et, parfois, le punir (ce qui est encore une manière de se montrer attentif). Ainsi, les craintes qui me font entourer l'amour d'un certain nombre de tabous n'iraient pas sans quelque nostalgie et exprimeraient, plutôt que l'appréhension directe, un besoin toujours prêt à se manifester de me retrouver à l'époque où j'avais peur d'être puni et où « fruit défendu » ne pouvait guère s'appliquer qu'aux nourritures mises sous clef et peut-être au « bien d'autrui » alors que le mot « convoiter » paraissait, en revanche, faire de l'objet de convoitise quelque chose de plus qu'une simple friandise (telles les « bêtises de Cambrai » ou autres gourmandises) et se ranger plutôt du même côté que le louche personnage qu'on appelait bizarrement un « prévaricateur » (soit celui qui *trahit les intérêts qu'il est obligé à soutenir* si j'en crois le dictionnaire Littré, que je viens de consulter).

Ménager de moi-même autant qu'un cul-terreux peut l'être de ses sous, ligotté par la peur, réticent en amour (à cause peut-être de cette crainte d'avoir à payer de mon corps qui me porte aussi à me faire tout petit à l'idée de la douleur), aimant à jouer les toreros mais sans qu'il y ait jamais en face de moi un vrai taureau et les Don Juan sans conquêtes ni défi au Commandeur, n'existant plus que par écrit et, à tout instant, m'essayant à formuler des sentences au ton lointain de dernières paroles comme si mes doigts étaient déjà serrés par le gantelet de pierre de la mort, ne suis-je pas un mandataire infidèle quant au destin dont j'ai rêvé, autrement dit, ce prévaricateur? L'examen que j'ai fait de ce qui se cache derrière mon refus d'engendrer et tout particulièrement la mauvaise foi qui perce dans l'une des explications que j'en ai proposées (ce recours à des vues un peu spécieuses sur l'inceste) m'engagent à le penser. C'est mentir et, partant, être de toutes manières un traître à l'égard de ma propre personne que poser — comme je le fais si souvent — en attitude morale ma rébellion contre le joug qu'impose toujours (sous des formes diverses) l'appartenance à une famille quand je sais que, si je tends à me désolidariser des miens alors que tout m'incline au retour vers des états enfantins et à la résurrection de vieux souvenirs que je n'ai pas vécus seul et dont certains ne sont même pas mon bien exclusif, ce n'est pas pour la simple joie orgueilleuse de me mettre en dehors du troupeau; par cette ségrégation voulue je cherche, plus encore, à me rassurer en insinuant que je suis, moi, d'une *autre* espèce (espèce non sujette comme la leur à des maux tels

que sénilité, maladies douloureuses, mort) et en me réfugiant ainsi dans l'espoir vague d'être hors du coup puisque, par la négation de mes racines et mon refus d'une progéniture faisant de moi le trait d'union entre ce qu'il y avait avant et ce qui vient après, je puis m'imaginer que, dans mon unicité soustraite à toute filière, je demeure extérieur à la coulée du temps.

Ouvrez le ciel, fermez l'enfer !

chantaient — noires sous leurs robes blanches et soutenues par le chœur de tous les assistants — les ounsis chez Lorgina Eloge, la mambo de Port-au-Prince, le soir du « coucher des ignames ».

Ici comme devant la mort
Le plus lâche fait des efforts

avait griffonné sans tremblement ni faute la main d'un inconnu sur le mur des latrines du Centre Semi-Permanent de Revoil Béni-Ounif (Sud Oranais) lors de cette « drôle de guerre » durant laquelle tous les mobilisés — ou presque — expliquèrent par le mythe du bromure leur inertie sexuelle.

Rien ne se perd, rien ne se crée,

axiome que le plus âgé de mes deux frères citait d'un air profond de philosophe et que moi-même — sans connaître alors Ronsard qui nous dit que *La matière demeure et la forme se perd* — je savourais comme riche d'un sens que n'ont pas des dictons tels que : *Quand on donne on ne reprend pas*, *Qui va à la chasse perd sa place* ou *Celui qui voit une paille dans l'œil de son voisin ne voit pas la poutre qui est dans le sien.*

Faux témoignagne ne diras
Ni mentiras aucunement...

où « ...gnagne » pour « ...gnage » pouvait témoigner de mon médiocre talent de lecteur si ce n'est d'un superlatif ânonnement d'enfant grognon, répétition mollassonne, exagération cancre du ton gnangnan sur lequel se récitent les Dix Commandements à l'époque plus ancienne où « holocauste » et son goût de brûlé évoquaient les feux de Pentecôte qui rôtissent les côtes.

Bien d'autrui ne convoiteras

ni sa femme, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce que considère l'œil concupiscent qui miroite, puisque selon le Rédempteur

(entrevu derrière des barreaux, tel Daniel le Dompteur dans sa fosse) *un chameau passerait par le trou* — ou le chas — *d'une aiguille plutôt qu'un riche n'entrerait au ciel par pensée, par parole, par action ou par omission...*

L'entendez-vous, il blasphème !

hurle Caïphe en déchirant ses vêtements et livrant le Fils de Dieu aux insultes et aux crachats.

« Quand une ampoule électrique éclate, expliquait aussi mon frère aîné, il vaudrait mieux dire que c'est une *implosion* plutôt qu'une explosion ». Petite mort que signifie toute brusque saccade — arrêt de la conscience, interruption dans l'écoulement uniforme de la durée — et qu'illustreraient aussi bien chutes rêvées ou réveils en sursaut que secousses électriques, chocs soudains retentissant dans le diaphragme d'un phonographe, éclairs de magnésium (tels ceux qu'autrefois je dus subir lorsqu'on me fit faire mon portrait chez le photographe Otto) ou ces détonations que j'abhorre, encore plus peut-être quand on les attend et qu'elles ne surviennent qu'au bout d'un certain temps (comme jadis sur les boulevards, au Kinéma Gabka, vieux ciné à « imitation des bruits », dans ce film où un pitre, qui était de toute évidence un adulte, jouait le rôle d'un jeune garçon à béret dont le ballon se prend tout à coup à enfler — à moins que le garçon lui-même ne le gonfle avec une pompe à bicyclette — et parvient à remplir le volume entier d'une chambre, juste avant l'éclatement final que, de seconde en seconde, on prévoyait plus bruyant).

Incendie et fleuve débordé du *Götterdämmerung*. Écroulement du temple de Dagon, quand ses deux piliers principaux sont renversés par Samson, esclave aux yeux crevés qui jusque-là tournait la meule. Fin sardanapalesque du prophète Jean de Leyde ordonnançant une orgie au cours de laquelle sont mis à feu ses magasins à poudre (ce sur quoi tombe le rideau, au dernier acte de l'opéra de Meyerbeer). A Basse-Terre de la Guadeloupe, la rue Delgrès, pente roide en direction du bord de mer, et dont le nom commémore un homme de couleur qui, vaincu par les soldats de Bonaparte, se fit sauter avec les rebelles qu'il commandait. A Saint-Pierre de la Martinique, une forme noire : celle supposée de la fille morte par le feu et par l'eau, prise au piège quand elle voulut fuir ce qu'on ne peut jamais que provisoirement déjouer. Ultime pièce d'artifice lancée par un *toro de fuego*, l'envoi haut

dans les airs de la tourbillonnante « couronne », figuration de l'âme qu'est censé exhaler — en un dernier et tumultueux soupir — le toro de bois et de cartonnage.

Qu'elle m'arrive par voie de catastrophe ou que, bourgeoisement, je la sente un beau jour se faufiler entre mes draps, la mort, violente ou non, n'est pas pour moi « mort naturelle » et je ne la puis concevoir comme autre chose qu'un accident, qui ne saurait que survenir, même s'il est inéluctable. Fin du monde si je n'admets rien qui excède ma propre personne ou fin que j'imputerai rageusement à ma « mauvaise étoile » si je sens que d'autres continuent alors que je m'en vais, cet accident n'est pas seulement absurdité en soi (descente inopinée d'un *deus ex machina* aux façons saugrenues d'araignée qui, dévidant brusquement son fil, fait un plongeon dans la soupe) mais rend absurde toute ma vie, la ravalant — comme toute vie possible — au rang de mauvais scénario qui, à proprement parler, ne se dénouera pas mais finira parce que, d'une manière ou d'une autre, la représentation doit finir. A la campagne, j'en éprouve un moindre effroi que dans les villes, la perspective des changements que subira mon corps (futur buisson, arbre ou autre échantillon du monde botanique tel le blé en lequel revit Perséphone) m'y paraissant moins affreuse qu'en milieu citadin; mais que je sois ici ou là pour penser à la mort la petite goutte d'absurdité ainsi tombée en moi depuis un temps que j'ignore ne cesse d'accroître ses ravages, et ma vérité d'homme n'est-elle pas, d'ores et déjà, réduite à rien si la peur m'interdit de reconnaître dans la mort l'une des composantes essentielles d'une intrigue qui, constamment, la suppose et dont chaque péripétie ne peut avoir de signification que fallacieuse dès l'instant que je dois me boucher les yeux pour être à même de mener mon jeu? Puisque cette mort dont j'essaie de me détourner — mais que je n'en sais pas moins là — décompose ma vie avant même que celle-ci ait pris fin, porterai-je l'absurde à son paroxysme si j'espère pouvoir faire quelque chose de cette vie, étant remplie une condition première : juguler mon horreur et regarder venir, l'œil grand ouvert, l'esprit lucide, de manière à jouer ma partie sans m'égarer ni tenter de biaiser avec le destin qui m'attend? La conversion que je devrais opérer a donc l'ampleur d'une révolution totale et telle qu'au lieu de haïr la famille — en une sorte de refus puéril — parce que mon appartenance à cette formation ancestrale m'est une garantie de mort ce serait, à l'inverse, en m'efforçant au

mépris de la mort que je tendrais à me situer hors du cadre ordinaire des familles et chercherais, sans m'insurger contre les généalogies, à faire de moi un être d'une autre planète par son non-conformisme à l'égard de l'horreur commune.

Tatouages du ciel. Zodiaque. Disques d'oreilles délicatement ciselés que portait la chanteuse d'opéra incarnant la déesse des enfers. Du regard, je suis en rêve l'évolution de corps nus dans un espace mi-obscur tandis que le rayon d'un projecteur, se déplaçant continuellement, creuse dans les peaux — qu'il n'éclaire que par portions successives — des cicatrices assemblées en figures compliquées, chiffres ou blasons de ces acrobates. Tant que la mort ne s'empare pas de moi, elle est en somme une idée qu'il ne faut pas écarter mais bien plutôt apprivoiser. Tel est le sens peut-être de cet appel que je fais à quelques pauvres expériences, menus fragments où quelque chose qui lui ressemblait avait l'air de passer et dont je pouvais croire qu'à l'examen ils me livreraient quelques traits grâce auxquels son visage me deviendrait un peu moins impitoyablement étranger. Mais le trépas est, par définition, la chute dans un trou sans forme qu'aucune cartographie réelle ou imaginaire ne permet de délimiter, et je sais parfaitement ne rien élucider si je dis que je soutiens, reposant sur la paume de ma main droite, une lourde colonne de marbre (décorée comme apparaissent les colonnes sur certaines fresques de Pompéi), poids majestueux dont la charge m'oppresse au point que j'aurais crié si, à cet instant précis, l'on ne m'avait réveillé; et c'est ne rien éclaircir non plus que raconter comment, étant légèrement ivre, j'allai un soir dans ma cuisine pour manger un quelconque bout de nourriture et ingurgiter un peu d'eau avant de me coucher, puis restai planté là, fumant une cigarette, le dos contre le mur, et pensai qu'il me faudrait fatalement mourir tandis que mon regard se posait tantôt sur le compteur à gaz, tantôt sur la balance Roberval à double plateau de cuivre. Tout aussi bien, pourrais-je en appeler à certains éléments du paysage antillais : la vieille cheminée de distillerie, par exemple, qui pointe parfois au milieu d'un bouquet de palmiers et est l'emblème de l' « usine » (comme le donjon était celui du bourg féodal), ou bien ces grandes hémisphères de fonte rouillée — vrais chaudrons de sorcières ou marmites de mères-grands toutes noires et ridées — qui furent primitivement chaudières pour le traitement du jus de canne à sucre mais servent aujourd'hui de foyers pour chauffer les platines sur lesquelles

on cuit la farine de manioc; cela, vu notamment dans les parages de Basse-Terre, près des restes d' « habitations » datant de l' « antiquité » (comme nous le dit, à mon compagnon de promenade et à moi, un paysan qui désignait ainsi l'ensemble des temps antérieurs à l'abolition de l'esclavage).

Depuis l'instant — maintenant rejeté lui aussi dans une sorte de préhistoire — où, décidant de secouer ma torpeur, je me suis débarrassé de mes bandelettes de silence, je n'ai donc fait, sans rien trouver de positif, qu'essayer l'une après l'autre diverses pistes et galeries. A défaut d'expériences susceptibles de m'éclairer, n'aurais-je pas des points d'appui qui — bastions ou oasis — feraient pour mon angoisse fonction de reposoirs?

A Nîmes, durant la crise internationale qui précéda l'accord de Munich, tout ce sur quoi j'avais vécu jusqu'alors me semblait s'écrouler comme un château de cartes et je pus alors observer que les seuls objets du dehors dont la vue me procurait quelque repos (parce que j'avais l'impression que ces choses-là étaient empreintes de grandeur, même à l'échelle de la guerre) c'étaient les monuments romains : Maison Carrée, temple de Diane, arènes. Sur un registre plus modeste, il est certain que j'accepte moins malaisément la certitude que je dois disparaître quand je me reporte à certains jeux dont s'enchanta mon enfance : par exemple, la pêche aux têtards qu'on garde dans un aquarium avec l'espoir de les voir se transformer en grenouilles, attente qui, mes frères et moi, nous a toujours déçus dans notre avidité d'expérimentateurs épiant le déroulement d'un processus naturel qu'ils tiennent à constater *de visu* car, des trois stades de la métamorphose (deux pattes, quatre pattes avec queue et enfin perte de la queue), je crois bien que jamais nous ne dépassâmes le premier.

La pêche aux têtards, sport de la belle saison, se pratiquait sans autre engin que la main, tout près des fortifications et du Bois de Boulogne dans des ruisseaux ombreux communiquant avec la « mare d'Auteuil » (ceux-là comme celle-ci aujourd'hui disparus, car le champ de courses englobe, depuis pas mal d'années, le lieu où ils se trouvaient). La « mare » — que j'ai connue longtemps après que s'y fut promené certain petit garçon anglais qui s'en souvint plus tard quand il imagina l'histoire de *Peter Ibbetson* et de sa vie plus qu'à moitié rêvée — la « mare » était cet étang, invisible tant qu'on n'avait pas débouché du sentier qui forçait son retrait de verdure et dont les bords étaient ceinturés

par une allée régulièrement tracée, belle piste presque circulaire incitant à la course à pied, de même que les taillis avoisinants étaient propices aux parties de cache-cache. A l'extrémité de l'étang la plus proche de l'orée du sentier, il y avait (me semble-t-il) un pont à parapets de simili bois, avec de fausses branches en ciment par-dessus les entrelacs desquels on se penchait pour contempler les zigzags brusques des « araignées d'eau » se déplaçant par bonds quasi horizontaux, avec une précision d'automates, à la surface de l'un des ruisseaux. C'est vers la même extrémité sans doute que s'érigeait ce monticule, affaissé pour moi dans l'oubli jusqu'à l'époque récente où à Nemours ma sœur et moi, l'un poussant l'autre, nous en avons parlé mais dont, depuis qu'il a ainsi ressurgi non sans quelque relief (tel un praticable de théâtre qu'on retrouve sous une lumière nouvelle après éclipse derrière un rideau ou un écran de nuages), je me souviens qu'on y grimpait en suivant un chemin spiral et que, comme l'une des attractions les plus troublantes de Luna-Park et l'une des figures du Jeu de l'Oye — qu'on dit venu jusqu'à nous du fond de l'antiquité grecque —, il s'appelait le Labyrinthe.

Michel Leiris.

ESPACE ET TEMPS BALZACIENS *(fin)*

VI

« Tout mouvement exorbitant est une sublime prodigalité d'existence. » Cette phrase, tirée de la *Théorie de la Démarche*, a servi d'épigraphe à la *Fille aux yeux d'or*. Or, elle pourrait servir d'épigraphe à toute la comédie de l'existence humaine. Car elle s'applique aussi bien à la vie sociale qu'à la vie intime des hommes, à la folie des intérêts comme à la folie des rêves et des passions.

Toute société est « un vaste champ incessamment remué par une tempête d'intérêts [1] ». Dans ce tourbillon, inoubliablement décrit par Balzac au début de la *Fille aux yeux d'or*, se trouvent happés les êtres. Bon gré, mal gré, il leur faut « excéder leurs forces [2] », « abuser de leurs sens [3] », se trouver la proie d'une agitation contagieuse qui est à la fois une course à la vie et une course à la mort : « Pour obéir à ce maître universel, le plaisir ou l'or, il faut dévorer le temps, presser le temps, trouver plus que vingt-quatre heures dans le jour et la nuit... [4] ». Les existences humaines sont des « existences torrentueuses [5] ». Sollicités par tous les désirs, excédés par tous les besoins de produire ou de jouir, jetés dans toutes les directions par les bourrasques de la chair et de l'esprit, les hommes « glissent à la ramasse sur les choses de la vie [6] », et tournoient dans les rues de leurs cités comme les feuilles déjà mortes d'un automne précoce. Aux yeux de Balzac, l'existence sociale ne peut apparaître que comme une orgie générale de mou-

1. C., t. XIII, p. 321.
2. C., t. XIII, p. 328.
3. C., t. XIII, p. 324.
4. C., t. XIII, p. 328.
5. C., t. XIII, p. 331.
6. C., t. XIII, p. 331.

vement et de vie, perpétuellement alimentée par la destruction des durées et l'abréviation des existences individuelles.

Et la même expérience se retrouve au fond de l'être intérieur. En 1847, à trois ans de sa mort, Balzac écrivait à Mme Hanska : « Rien ne me nourrit; je dévore mes pensées. Je ne veux pas vous peindre mon état moral, il est affreux. » A l'intérieur, comme à l'extérieur, c'est toujours le même spectacle, la même expérience. L'existence est une combustion, une consomption. Partout et toujours se produit le même rétrécissement de l'espace vital et du temps à vivre, symbolisés par le talisman de Raphaël de Valentin. Toute sa vie, Balzac n'a cessé de percevoir avec horreur cette diminution progressive de l'existence, qui était pour lui un supplice pire que celui d'Ugolin. On ne peut comprendre la signification profonde d'une œuvre comme *La Peau de Chagrin* sans se rappeler que Valentin est un être qui n'est pas simplement condamné à mourir, mais qui est condamné à subvenir de moment en moment à la continuation de sa propre existence par des actes qui impliquent une diminution correspondante de cette existence. Le drame du temps est donc d'une espèce toute spéciale pour Balzac, drame plus insupportable peut-être que pour n'importe quel autre esprit, puisque c'est le drame d'un être condamné à se nourrir de sa propre substance, forcé, pour *durer*, à *manger sa propre durée* comme le Catoblépas mangeait sa propre chair.

D'où, chez Balzac, dès son enfance, et sous l'influence d'ailleurs des fameuses hantises de son père, un effréné « désir de longévité [1] », c'est-à-dire le besoin de se soustraire coûte que coûte au supplice du temps qu'on raccourcit, et de l'espace vital qu'on rétrécit. Ce rêve s'incarne en un curieux roman de jeunesse, *Le Centenaire*, qui est l'histoire d'un vampire capable de prolonger indéfiniment sa vie en réparant l'usure de sa durée propre par les vols qu'il fait à la durée d'autrui. Ou bien c'est la reprise du rêve des alchimistes, l'élixir de longue vie qui, par delà l'épuisement sénile, donne une jeunesse nouvelle : « J'ai découvert un moyen de ressusciter [2] ». Et dans les paroles du vieux Ruggieri, c'est toujours le désir angoissé de Balzac qui s'exprime :

... Tout ce qui est le *moi* actuel périt! Or, c'est le moi actuel que je veux continuer au-delà du terme assigné à sa vie; c'est la transformation pré-

1. Laure Surville, *Vie de Balzac.*
2. C., t. XXX, p. 376.

sente à laquelle je veux procurer une plus grande durée... Déjà nous avons étendu nos sens, nous voyons dans les astres! Nous devons pouvoir *étendre notre vie!* Avant la puissance, je mets la vie... Un homme raisonnable ne doit pas avoir d'autre occupation que de chercher, non pas s'il est une autre vie, mais le secret sur lequel repose sa forme actuelle pour la *continuer à son gré!* Voilà le désir qui blanchit mes cheveux [1].

« Je ne dépends ni de la mort ni du temps, je les ai vaincus », disait le héros mythique du *Centenaire*. L'être balzacien, au contraire, victime lucide de son désir, constate avec consternation que « la longévité humaine a perdu... [2] ».

Exister, c'est désirer, et désirer, c'est se livrer au temps et à la mort.

Alors il semble qu'il n'y ait plus qu'une solution possible. Pour pouvoir « étendre la vie », il faut s'empêcher de vivre, il faut vivre une vie sans vie, une vie sans pensée et sans désir.

Comme plus tard pour Baudelaire, il y a pour Balzac une grande tentation. C'est la tentation du sommeil, de l'engourdissement, de l'imbécillité.

Ramener l'existence à une durée sans événements et sans pensée, à une durée brute. Plutôt *durer* que *vivre*. Comme le héros de l'*Ecce Homo*, devenir centenaire en poursuivant une existence de crétin.

Telle est la sorte de progression à rebours que l'on trouve dans l'histoire de Raphaël de Valentin :

Il pensait vaguement à l'existence mécanique et sans désirs d'un paysan de Bretagne... [3].

Presque joyeux de devenir une sorte d'automate, il abdiquait la vie pour vivre [4].

Il s'était enseveli dans un profond silence, dans une négation de mouvement et d'intelligence [5].

Balzac rêve d'atteindre à la longévité par « l'inertie de la pensée [6] ».

Mais l'automatisme dont il rêve n'est cependant jamais tout à fait la négation totale de pensée qui caractérise un personnage

1. C., t. XXX, p. 328.
2. C., t. XXXI, p. 120.
3. C., t. XXVII, p. 189.
4. C., t. XXVII, p. 198.
5. C., t. XXVII, p. 287.
6. C., t. IL, p. 140.

tel que Poiret. Si, comme Louis Lambert, Balzac se résignerait volontiers à « abdiquer l'empire du monde intellectuel [1] », à étouffer en lui tout germe d'idée-désir, ce serait pour demeurer provisoirement « sous une forme presque végétale [2] ». Vivre encore, mais vivre de la vie obscure et indéfiniment prolongée, qui est celle des plantes. Et dans la fascination qu'exerce sur lui l'existence végétative, par instants et de façon inattendue, le génie de Balzac se rapproche de celui de Flaubert ou de Guérin :

> Il tenta de s'associer au mouvement intime de cette nature, et de s'identifier assez complètement à sa passive obéissance, pour tomber sous la loi despotique et conservatrice qui régit les existences instinctives [3].

Quiétisme naturiste, forme d'existence en laquelle, comme en toutes les autres, Balzac a pu un instant incarner sa pensée, mais où elle ne pouvait se fixer, précisément parce qu'elle était pensée, c'est-à-dire désir, volonté, activité.

Alors restait ce dilemme très net que Blondet pose à Valentin et Balzac à Balzac : « En un mot, tuer les sentiments pour vivre vieux, ou mourir jeune en acceptant le martyre des passions [4] ».

De deux choses l'une : ou bien une vie sans durée, ou bien une durée sans vie. Il faut choisir.

Mais notre vie, qui est pensée et désir, choisit pour nous d'elle-même. Elle choisit l'activité.

Comment empêcher cette activité d'être mortelle, puisqu'à l'intérieur comme à l'extérieur, au dehors comme au dedans, l'être ne découvre que des incitations à désirer, à désirer encore, c'est-à-dire à vivre avec excès et à mourir?

Tel est, peut-on dire, le point décisif de la dialectique de la Volonté pour Balzac. Y a-t-il pour l'homme une position telle que, d'une part, elle lui permette d'être homme, c'est-à-dire d'exercer dans le temps sa volonté sur le monde, sans la livrer d'autre part au monde, c'est-à-dire à un déchaînement d'images incendiaires qui la consument presque instantanément?

1. C., t. XXXI, p. 114.
2. *Id.*
3. C., t. XXVII, p. 278.
4. C., t. XXVII, p. 78.

VII

Vouloir nous brûle et *Pouvoir* nous détruit; mais *Savoir* laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme... En deux mots, j'ai placé ma vie, non dans le cœur qui se brise, non dans les sens qui s'émoussent, mais dans le cerveau qui ne s'use pas et qui survit à tout [1].

Texte célèbre, et où, sans doute, Balzac a décrit, moins l' « état perpétuel » en lequel il aurait réussi à situer pour toujours, à l'abri du temps, sa propre existence, que l' « état perpétuel » auquel il voulait qu'atteignît la partie la plus haute de sa pensée et de son œuvre, lorsque le tourbillon temporel du monde et de l'être s'y trouve transcendé et traduit dans la sérénité du savoir.

Car si l'être humain doit toujours désirer, et par conséquent toujours détruire son existence, si pour lui il n'y a pas de longévité véritable, il y a au moins une longévité presque absolue qui est promise à son action intellectuelle. L'homme meurt, épuisé par les idées qu'il crée, mais les idées, loin de participer à la mort comme à la vie de leur créateur, deviennent des êtres indépendants, susceptibles d'une durée infinie :

Oui, messieurs, les idées sont des êtres... [2].

Oui, tout, en nous et au dehors, atteste la vie de ces créations ravissantes que je compare à des fleurs... [3].

Les idées n'ont-elles pas une vie plus durable que ne l'est celle des corps? [4]

Je lui dis que nos idées étaient des êtres organisés, complets, qui vivaient dans un monde invisible... [5].

Il avait reconnu la possibilité de l'existence d'un monde spirituel, d'un monde des idées [6].

Aussi Balzac ne prétend-il plus maintenant atteindre à une existence humaine qui s'égalerait, qui s'identifierait à ce monde invisible d'idées indépendantes, où le fait pénétrer l'imagination; pas plus qu'il ne prétend maintenant s'égaler ni s'identifier à cet autre monde, visible, fait d'existences réelles, où l'introduit la

1. C., t. XXVII, p. 38.
2. C., t. XXXIX, p. 662.
3. C., t. XXXI, p. 98.
4. C., t. IL, p. 136.
5. C., t. XXVII, p. 116.
6. C., t. VIII, p. 237.

passion. Ces deux tentatives aboutissent à des catastrophes. Ce qu'il prétend maintenant, c'est identifier sa vie, sa vie impersonnelle d'auteur, avec une pensée sans usure et sans désir, où l'univers des existences réelles serait exactement représenté par le monde équivalent et impérissable des créations de l'esprit.

Ainsi s'établirait, au lieu de la dépense frénétique d'énergie que sont toute imagination, toute passion, un équilibre qui serait un équilibre *mental*. Pourvu qu'elles soient identiques l'une à l'autre, réalité et idéalité se font mutuellement contrepoids. De cette façon est résolu le problème unique, qui est celui de la résistance et du mouvement. Toutes les dangereuses influences émanant de la réalité sont modérées par la transposition de celle-ci en l'idéal représentatif correspondant; et l'activité infinie de la vie mentale trouve ses limites précises dans l'acte même de transposition :

Que reste-t-il d'une possession matérielle? une idée. Jugez alors combien doit être belle la vie d'un homme qui, pouvant empreindre toutes les réalités dans sa pensée, transporte en son âme les sources du bonheur... Ce que les hommes appellent chagrins, amours, ambitions, revers, tristesse sont pour moi des idées que je change en rêveries; au lieu de les sentir, je les exprime, je les traduis; au lieu de leur laisser dévorer ma vie, je les dramatise, je les développe, je m'en amuse comme de romans que je lirais par une vision intérieure [1].

Passage qu'il convient de rapprocher de ces deux autres textes non moins fameux :

...Toutes les passions humaines agrandies par le jeu de vos intérêts sociaux viennent parader devant moi qui vis dans le calme. Puis votre curiosité scientifique, espèce de lutte où l'homme a toujours le dessous, je la remplace par la pénétration de tous les ressorts qui font mouvoir l'Humanité. En un mot, je possède le monde sans fatigue, et le monde n'a pas la moindre prise sur moi [2].

Abjurez l'amour... Ah! si vous connaissiez alors de quelle force magique un homme est doué, quels sont les trésors de puissance intellectuelle et quelle longévité de corps il trouve en lui-même, quand, se détachant de toute espèce de passions humaines, il emploie son énergie au profit de son âme! [3]

Au lieu de se livrer aux influences, de participer, par une identification passionnée, à la frénésie contagieuse des êtres, il s'agit donc maintenant d'abjurer toute passion, sauf de connaissance.

1. C., t. XXVII, pp. 38-39.
2. C., t. V, p. 390.
3. C., t. XXXII, p. 357.

d'établir entre les êtres et soi une zone de calme, de détachement, afin que ces êtres, réduits par la distance à n'être plus que des types représentatifs d'idées dramatiques, deviennent les pions d'un jeu supérieur, les personnages d'une simple *comédie*.

Mais si alors, comme chez Joubert, la pensée chez Balzac prétend maintenant ne plus être une participation immédiatement subjective à la vie universelle, si elle prétend *se détacher* du monde pour *le posséder à distance*, comment parviendra-t-elle à atteindre son objet? Car, dans le domaine de la connaissance, le même problème se pose, dans toute sa force, que dans le domaine du désir. L'objet est toujours une extériorité. Et le détachement qu'affirme la pensée vis-à-vis de ce qu'elle pense, ne va-t-il pas l'empêcher de jamais *pénétrer* ce qu'elle pense, et la laisser irrémédiablement en face d'un monde clos, imperméable, dont elle ne peut voir et savoir que le dehors?

Or, jamais Balzac n'a été une seule fois troublé par ce problème. Ou plutôt, pour lui ce serait le type même du faux problème, puisque, à ses yeux, *le dehors n'est pas autre chose que le dedans*. Le monde sensible est bien authentiquement le monde intelligible; ou, en tous cas, il en est une représentation adéquate, que l'esprit, comme tout langage, peut apprendre à *lire* couramment : « Il est si naturel d'ouvrir le corps pour y trouver l'âme [1]. »

Chaque être est un ensemble de traits, de gestes, de comportements. Il *est* dans la couleur de ses yeux, dans le pli de sa bouche, dans le pliant de sa démarche. Il est dans les bosses de son crâne et dans la coupe de ses vêtements. Plus encore, ses meubles, sa maison, sa famille, son métier, ses relations, le lieu qu'il habite, le milieu qu'il fréquente, tout cet espace humain qu'il sillonne ou remplit, tout cela, dans un sens, c'est lui-même; ou c'est comme une sorte de prolongement et d'expression extérieure de lui-même, qui le livre, non pas seulement au regard physique, mais au regard de l'esprit. Car là où l'œil voit un objet, le regard de l'esprit voit un signe, et derrière ce signe, cette chose immédiatement pensable, une idée : « Une main ne tient pas seulement au corps, elle *exprime* et *continue* une pensée qu'il faut saisir et rendre [2]. » Aussi les innombrables détails matériels que relève le regard balzacien n'ont-ils jamais pour but d'arrêter l'esprit *devant* leur présence visible, mais plutôt de constituer par la résistance que leur maté-

1. *Album*, p. 20.
2. C., t. XXVIII, p. 9.

rialité oppose au vol libre de la pensée, une espèce de milieu transformateur grâce auquel la *seconde* vue peut pénétrer au delà des corps et « lire dans les âmes ».

Ainsi, chez Balzac, le monde des apparences a une importance à la fois extraordinaire et nulle. Il est une « traduction matérielle de la pensée [1] », c'est-à-dire un langage. Et, comme tout langage, il a pour office de disparaître en faisant apparaître ce qu'il exprime.

Mais qu'exprime-t-il? Que dit ce témoignage instantané, porté sur l'homme intérieur par ses apparences physiques?

Eh bien, si Dieu a imprimé, pour certains yeux clairvoyants, la destinée de chaque homme dans sa physionomie... [2].

J'admirai Gobseck qui, quatre ans plus tôt, avait compris la destinée de ces deux êtres sur une première lettre de change [3].

Pour quiconque aurait eu le cœur assez ferme pour l'observer, son histoire était écrite par les passions dans ce noble argile devenu boueux [4].

Vous eussiez dit le lit d'un torrent où la violence des eaux écoulées était attestée par la profondeur des sillons... [5].

Oserai-je le dire, j'appréhendais tout d'elle, même un crime. Ce sentiment provenait d'une vue de l'avenir qui se révélait dans ses gestes, dans ses regards, dans ses manières et jusque dans les intonations de sa voix [6].

Ce que l'aspect physique du personnage balzacien représente, ce que le coup d'œil balzacien fait apparaître, c'est, derrière la réalité extérieure et spatiale, une autre réalité, intérieure, temporelle. L'homme promène en tous lieux son histoire passée et sa destinée future. Dans l'infini détail de la vie extérieure se dissimule et se révèle à la fois une existence tout aussi inépuisablement détaillée, l'existence historique.

Mais qu'est-ce que l'histoire? Car à supposer que celle-ci fût le « système mesquin » qui « se borne à reproduire les faits suivant ce hasard apparent qui les fait se succéder les uns aux autres » [7], l'histoire serait une durée radicalement anarchique et successive. Elle se décomposerait en une série de moments atomiques, indépendants les uns des autres, et le long desquels l'esprit ne pourrait ni descendre ni remonter. Alors passé et futur n'existeraient

1. C., t. XXXIX, p. 168.
2. C., t. XVIII, p. 130.
3. C., t. V, p. 411.
4. C., t. XXVII, p. 392.
5. C., t. XXXI, p. 12.
6. C., t. V, p. 425.
7. C., t. XXXVIII, p. 427.

pas, ou seraient à peine des tronçons de route, partout interrompus par l'apparition incalculable des contingences.

Il est frappant de voir Balzac répudier avec horreur toute conception d'une durée discontinue. Le temps de son univers ne peut être ni le temps cartésien, ni le temps bergsonien. Rien de plus répugnant à son esprit que la notion de création réitérée ou de durée hétérogène. Une telle durée serait inexplorable, impensable. Il n'y a moyen de comprendre les faits historiques qu'en « *saisissant leur continuité homogène et leur génération réciproque* [1] ». L'histoire apparaît donc comme une série ininterrompue de faits de même nature et qui s'engendrent les uns les autres. Entre eux il n'y a aucun interstice, aucun hiatus par où pourrait s'insérer dans la série un événement qui n'y appartiendrait pas nécessairement. Aucune possibilité de hasard. Une continuité homogène, où tout s'enchaîne en avant comme en arrière, une *durée pleine*, exactement semblable à cet *espace plein* dans lequel l'énergie balzacienne se propage à la façon de la lumière :

Tout s'enchaîne dans le monde réel... Tout est fatal dans la vie humaine comme dans la vie de notre planète [2].

Dans la vie réelle, dans la société, les faits s'enchaînent si fatalement à d'autres faits qu'ils ne vont pas les uns sans les autres [3].

Dans la durée comme dans l'espace, c'est la même coordination, la même « chaîne de rapports nécessaires [4] ». De rapport en rapport, de faits en faits, dans une nature spatiale et temporelle, qui est toujours « une et compacte [5] » et « où tout est plein [6] », la pensée peut voyager. Sur les routes qui vont du passé au futur, du futur au passé, son mouvement est celui d' « une vision lente par laquelle on descend de la cause à l'effet, par laquelle on remonte de l'effet à la cause [7] » :

Une mosaïque révèle toute une société, comme un squelette d'ichthyosaure sous-entend toute une création. De part et d'autre, tout se déduit, tout s'enchaîne. La cause fait deviner un effet, comme chaque effet permet de remonter à une cause... [8].

1. *Id.*
2. C., t. XVIII, pp. 132-133.
3. C., t. XVI, p. 145.
4. *Falthurne*, R. H. L. F., 1950, p. 118.
5. C., t. XXXI, p. 24.
6. C., t. XXVIII, p. 18.
7. C., t. XXXI, p. 78.
8. C., t. XXVIII, p. 112.

Ainsi l'esprit est capable de voir les choses et les êtres « dans leurs ramifications originelles et conséquentielles [1] ». Futur et passé sont deux routes également ouvertes à la pensée déductive.

Mais, de ces deux routes, la plus importante, à n'en pas douter, est celle qui remonte vers le passé. Car le passé est le royaume de la cause. C'est en lui que résident les germes de ce qui est et de ce qui sera. Comprendre, c'est presque l'inverse d'exister. Au lieu de suivre avec le mouvement du temps la série descendante des effets, c'est s'élever, à contre-courant, dans l' « enchaînement des causes [2] ». Comme jadis le faisaient les alchimistes, c'est « chercher le mouvement à son principe [3] », là où « le mouvement subtil que nous nommons la vie prend sa source [4] ». Tous les grands penseurs « vont de l'effet à la cause [5] ».

Tel Cuvier.

Tel aussi « l'illustre Desplein » :

> Procédait-il par cette puissance de déduction et d'analogie à laquelle est dû le génie de Cuvier? Quoi qu'il en soit, cet homme s'était fait le confident de la Chair, *il la saisissait dans le passé comme dans l'avenir, en s'appuyant sur le présent...* Il est impossible de refuser à ce perpétuel observateur de la chimie humaine l'antique science du Magisme, c'est-à-dire la connaissance des principes en fusion, *les causes de la vie, la vie avant la vie, ce qu'elle sera par ses préparations avant d'être...* [6].

Tel déjà ce prédécesseur de Desplein, qui apparaît dans un roman de jeunesse :

> ...Il parvint à connaître si bien tous les ressorts physiques de notre machine, que par la seule inspection de l'œil il découvrait les symptômes, la marche et les causes d'une maladie... Cette perfection de science ne regardait pas seulement le corps, elle s'appliquait à l'âme, et il discernait la cause de nos peines et de nos plaisirs, de nos passions et de nos vertus avec une telle supériorité... qu'il savait tout d'un coup ce qui manquait à tel ou tel homme pour être heureux..., et pour peu qu'il tâtât le crâne, le pied, et palpât l'épine du dos, il disait ce que dans telle situation sociale donnée, il devait faire et même dire [7].

1. C., t. XXXI, p. 167.
2. C., t. XVIII, p. 133.
3. C., t. IL, p. 136.
4. C., t. XXX, p. 328.
5. C., t. XXXIX, p. 625.
6. C., t. VII, p. 84.
7. *La dernière fée*, pp. 5-6.

Ou tel encore le juge d'instruction Popinot :

Juge comme l'illustre Desplein était chirurgien, il pénétrait les consciences comme le savant pénétrait les corps... Il creusait un procès comme Cuvier fouillait l'humus du globe. Comme ce grand penseur, il allait de déductions en déductions avant de conclure et *reproduisait le passé de la conscience* comme Cuvier reconstruisait un anoplothérium [1].

Dès lors, la durée balzacienne apparaît maintenant avec une très nette caractéristique. C'est, comme plus tard chez Flaubert, un mouvement d'abord régressif qui, reconstruisant le passé à mesure, remonte la pente du temps et la chaîne des causes, avant de se redéployer ensuite, dans un mouvement progressif, vers le présent et l'avenir :

...Le passé lui apparut dans une vision distincte où les causes du sentiment qu'il inspirait saillirent en relief comme les veines d'un cadavre chez lequel, par quelque savante injection, les naturalistes colorent les moindres ramifications; il se reconnut lui-même dans ce tableau fugitif, y suivit son existence, jour par jour, pensée à pensée... [2].

Il voyait le fait dans ses racines et dans ses productions, dans le passé qui l'avait engendré, dans le présent où il se manifestait, dans l'avenir où il se développait [3].

Aux yeux du Spécialiste (pris dans le sens balzacien du terme), l'être ou le fait actuels ne sont donc compréhensibles que s'ils apparaissent dans une continuité historique et post-historique dont chacun des points se rapporte à des causes génératrices enfouies dans le passé. Le psychologue, le romancier, comme le juge d'instruction,

a la charge de tout interroger dans le passé d'un homme... Il doit demander compte de tout, *rechercher la pensée d'autrefois...*, suivre le crime ou la pensée du crime à la piste, en refaire le chemin moralement et physiquement [4].

Comme, derrière les faits extérieurs, il y a les êtres intérieurs, il y a, derrière ces êtres, leurs raisons d'être. Toutes les existences actuelles, tous les effets présents sont fatalement liés en arrière à « des raisons mystérieusement conçues qui les ont nécessités [5] ». L'action d'aujourd'hui s'appuie à la *pensée d'autrefois*. En elle seule résident sa justification, sa garantie, jusqu'à sa réalité idéale.

1. C., t. VII, p. 122.
2. C., t. XXVII, p. 256.
3. C., t. XXXI, p. 167.
4. C., t. XL, p. 235.
5. C., t. VIII, p. 368.

En deçà des réalités actuelles et concrètes, il faut se reporter toujours plus haut, dans une antériorité de plus en plus abstraite.

Le génie balzacien ne peut donc s'en tenir à une découverte du présent, à une invention du futur. Rien de plus antistendhalien que cette exigence de la pensée chez Balzac, qui la force, même pour considérer les faits à venir, à les « apercevoir dans le germe des causes [1] ». Elle ne saurait se soustraire à ce besoin de « reconstruire le passé, soit par la puissance d'une vue rétrospective, soit par le mystère d'une palingénésie [2] ». Car c'est seulement si l'on se juche au haut du passé, que présent et avenir apparaissent tels qu'ils doivent être, comme l'aboutissement d'une vie intentionnelle qui les prédéterminait. Mais d'autre part aussi, à mesure que l'esprit remonte des effets aux causes, qu'il refait à rebours le chemin descendu par la causalité motrice, il s'oriente vers une réalité de plus en plus dépouillée, où « les faits ne sont rien », où « il ne subsiste de nous que des Idées [3] » :

L'Abstraction, écrivait Balzac dans une première version de *Louis Lambert*, l'Abstraction est le plus beau produit de la pensée. Elle n'est plus que la graine qui contient les fleurs, les odeurs, le feuillage et le système des plantes ; elle peut enfermer toute une nature en germe [4].

Il existe un principe primitif! Surprenons-le au point où il agit sur lui-même, où il est un, où il est principe avant d'être créature, cause avant d'être effet, nous le verrons absolu, sans figure, susceptible de revêtir toutes les formes que nous lui voyons prendre [5].

Un grain de riz d'où sort une création et dans lequel cette création se résume alternativement, leur offrait une pure image du verbe créateur et du verbe abstracteur... [6].

Les états qu'on fait dans le monde ne sont que des apparences; la réalité c'est l'idée! [7]

Dès lors on voit qu'en fin de compte le mouvement rétrospectif de l'esprit a, chez Balzac, une signification toute différente de celle qu'il aura chez un Flaubert. Car ce qu'il cherche à atteindre, ce n'est pas seulement l'ensemble antérieur d'expériences vécues qui constitueront plus tard la profondeur et la densité historiques de l'être flaubertien; et on ne le voit jamais, comme Flaubert, s'abandonner à un simple phénomène de mémoire affective ou

1. C., t. XVIII, p. 131.
2. C., t. XXXI, p. 94.
3. C., t. XXXI, p. 166.
4. Spoelberg, p. 192.
5. C., t. XXX, p. 330.
6. C., t. XXXI, p. 219.
7. C., t. XXVI, p. 269.

sensorielle, se laisser transporter en arrière et déposer, en plein passé, sur la crête d'une vague de sensations et d'émotions qui le ramènerait ensuite, passivement, jusqu'au présent. Les exigences de la pensée balzacienne sont telles que le passage du présent au passé ne peut se présenter que comme le passage d'un monde des effets à un monde des causes. Et, à l'intérieur même des causes, jamais le mouvement rétrospectif de l'esprit ne peut s'arrêter avant d'avoir atteint une sorte de principe générateur absolu qui précède, emboîte et commande toutes les déterminations historiques de l'être. Aussi, chez Balzac, en dépit d'une actualité concrète, qui par sa masse peut faire illusion, mais qui n'est qu'illusion, il faut qu'on s'éloigne graduellement de ce monde d'apparences, pour s'élever par une sorte de mouvement oblique, en arrière, vers un monde supérieur et antérieur, un monde non plus de *déterminations*, mais de *déterminance*. Par ce mouvement de l'esprit, la réalité change de nature, elle n'est plus constituée ni par les aspects extérieurs, ni par les individus, ni par l'âme des individus; elle n'est point non plus dans les passions de l'âme. Tout ceci n'appartient qu'à un monde des effets dont on se détache étrangement par une opération régressive de plus en plus abstraite. Et rien n'est plus frappant à cet égard. que le désintéressement graduel que Balzac et son lecteur éprouvent, à mesure que le roman avance, pour l'être et l'histoire du personnage balzacien. S'il avance, pour sa part, de plus en plus dramatiquement dans l'accomplissement de son destin, la pensée s'enfonce de plus en plus, au contraire, dans la direction opposée, où se situent les causes de son destin. Ce qu'il *devient* a de moins en moins d'importance en comparaison de ce qui le *fait devenir*. Et, à la fois au-dessus et en deçà de toute existence humaine, apparaît, dans sa priorité, une existence toute différente, celle d'une énergie causale inhumaine, surhumaine, qui s'est installée dans l'humain pour s'y réaliser extérieurement.

Ainsi, par une sorte de retrait, l'esprit remonte jusqu'à un lieu d'abstraction où n'existent que de pures énergies, c'est-à-dire des forces donatrices de vie et de durée, *la vie avant la vie*, avant le temps :

> Les effets! les effets! mais ils sont les accidents de la vie, et non la vie [1].

1. C., t. XXVIII, p. 9.

La vie véritable, c'est la vie des causes. Celui qui arrive à s'y situer, arrive non seulement à l'omniscience mais à l'omnipotence. Par l'abstraction régressive il s'est transporté dans ce que Gœthe appelait le royaume des Mères, royaume où tout *préexiste*, où tous les temps, tous les lieux, toutes les formes sont contenus. Il a trouvé « le mouvement à son principe »; il est parvenu à « se mettre dans la pensée de Dieu pour s'initier aux idées de la création [1] ».

VIII

L'*Effet* n'est-ce pas la Nature? et la Nature est enchanteresse, elle appartient à l'homme, au poète, au peintre, à l'amant; mais la *Cause* n'est-elle pas, aux yeux de quelques âmes privilégiées, et pour certains penseurs gigantesques, supérieure à la Nature? *La Cause, c'est Dieu.* Dans cette sphère des Causes vivent les Newton, les Laplace, les Kepler, les Descartes, les Malebranche, les Spinosa, les Buffon, les vrais poètes et les solitaires du second âge chrétien... Chaque sentiment humain comporte des analogies avec cette *situation où l'esprit abandonne l'Effet pour la Cause*, et Thaddée avait atteint à cette hauteur où tout change d'aspect. En proie à des *joies de créateur* indicibles, Thaddée était en amour ce que nous connaissons de plus grand dans les fastes du génie [2].

« S'identifier aux causes [3] », c'est donc finalement s'identifier à la Cause des causes, à la « raison suprême de tous les effets de la nature [4] », comme dit Claës, chercheur de l'Absolu. Alors l'on porte dans son front « le dernier mot de la création [5] », le mot premier et dernier, auquel se ramène et d'où émane la création tout entière. On pense le monde, et en le pensant, on le crée. Rien de plus étrange que cet « orgueil de père et de Dieu [6] » qui n'a cessé de posséder Balzac dès sa jeunesse. On n'y peut comparer que l'orgueil d'un autre esprit non moins grand dans les fastes du génie créateur, c'est-à-dire Mallarmé. Mais alors que l'orgueil mallarméen est celui d'une pensée indifférente à ses créations et finalement soucieuse du seul vide où elle les situe, l'orgueil de Balzac est celui d'un Dieu passionnément attaché à ses créatures

1. *Album*, p. 42.
2. C., t. IV, p. 29.
3. C., t. XIII, p. 391.
4. C., t. XXVIII, p. 186.
5. *Id.*
6. C., t. IV, p. 29.

et, plus encore, au rôle providentiel qu'il joue vis-à-vis d'elles. Et si, comme un de ses personnages, il pourrait dire : « Dieu, c'est moi [1] », c'est qu'en s'identifiant à Dieu, il fait de lui-même et de Dieu, le premier en date et le premier en raison, des acteurs de la Comédie Humaine. Aussi, partout dans son œuvre, se représente et se retrouve ce personnage divin, royal ou sorcier qui exerce sur tous les autres la magie de son pouvoir despotique. C'est Gobseck, « image fantastique du Destin [2] », Vautrin, « se chargeant du rôle de la Providence [3] » et disant à Rubempré : « Vous m'appartenez comme la créature est au créateur... [4] » C'est Godefroid « jouissant d'un sens nouveau, celui d'une omnipotence plus certaine que celle des despotes [5] », ou Melmoth déclarant : « Je suis l'égal de Celui qui porte la lumière [6]. »

C'était déjà le héros du *Centenaire :*

Le voyez-vous... s'emparant de tous les pouvoirs, parcourant tout le globe, le connaissant dans ses plus petits détails; devenant à lui seul les archives de la nature et de l'humanité... Un tel homme *remplace le destin*, il est presque un dieu sur la terre [7].

Je suis le juge et l'exécuteur... Le monde invisible est soumis à mes ordres... Je remplace ce que l'homme appelle la Providence ou le hasard [8].

De ce royaume céleste des Causes où Balzac s'est situé, il exerce une volonté devenue omnipotente, qui, pour émaner d'une sorte de ciel, n'en règne pas moins *sur la terre*. Comme le pouvoir créateur et conservateur divin, auquel il se substitue, le pouvoir balzacien se révèle être une providence qui, selon qu'on la considère dans son origine ou dans le champ de son action, apparaît comme transcendante ou immanente. C'est l'immanence de cette action qui procure à Balzac la joie de peser sur sa création, d'user et d'abuser de ses créatures, de « les pénétrer comme cause active [9] » de façon à « produire en elles des sortilèges contre lesquels ces pauvres ilotes sont sans défense [10] ». Remplacer le destin, c'est même plus encore, c'est épouser l'existence particulière que le

1. C., t. XXX, p. 375.
2. Première version de *Gobseck*.
3. C., t. VI, p. 337.
4. C., t. XII, p. 547.
5. C., t. XX, p. 356.
6. C., t. XXVII, p. 279.
7. *Centenaire*, p. 252.
8. *Id.*, p. 230.
9. C., t. XXXI, p. 220.
10. *Id.*

destin réserve à chacune de ses créatures. C'est à la fois faire vivre leur sort, être l'auteur et être le drame. Le dieu Balzac peu devenir ainsi, sans cesser d'être cause, tout le déchaînement pr[o]videntiel d'effets qui constitue l'espace et la durée des êtres. *est* et il *fait* les espaces et les temps.

Dès lors, ce Dieu jouit intensément de sa création. Il ne s'occup que d'elle. Il y est « tout entier partout »[1]. Perpétuellement la retouche, il l'élargit, il la fait plus nombreuse et plus pleine. L Comédie Humaine, dans sa totalité, se dilate, comme n'impor quel texte balzacien, par une sorte de gonflement interne, de mult plication intérieure. Il y a dans l'œuvre de Balzac une occupatio progressive de l'espace, une voluminosité croissante qui trou son correspondant physique dans la place qu'elle occupe dans n bibliothèques. Il y a aussi une croissance analogue de la duré Par une ajoute constante aux incidents qui la composent, par mise à jour d'une quantité de plus en plus grande d'événemen intermédiaires, Balzac *étire* le temps et développe toutes l richesses internes qu'il contient. Temps et espace constituent u entrecroisement de plus en plus riche de rapports, de telle faço qu'on voit non seulement grossir l'ensemble de la Comédie Humain mais encore grandir, dans les quatre dimensions de l'espace-temp la *stature* de tous les personnages qui y réapparaissent. Si bie qu'espace et temps finissent par apparaître comme une combin toire infinie, comme une unité originelle qui par le mouveme tend à se réaliser mystérieusement en un Nombre incalculable « Vous ne savez où le Nombre commence, ni où il s'arrête, quand il finira. Ici vous l'appelez le Temps, là vous l'appel l'Espace[2]. » Ni le Temps ni l'Espace balzaciens n'arrêtent jama leur progression numérale. On dirait que, développant u « immense équation[3] » dont elle feint de ne plus connaître l racines, la providence balzacienne s'amuse à se perdre dans magique multiplicité de sa création et à égaler « le nombre incon mensurable de jets que suppose le hasard[4] ».

« Il existe, monsieur, des modes infinis, des combinaisons sa bornes dans le mouvement[5]. » Aucun univers, aucune plurali

1. C., t. VI, p. 357.
2. C., t. XXXI, p. 288.
3. C., t.
4. C., t. VIII, p. 68.
5. C., t. XXXI, p. 232.

de combinaisons réelles, ne peut donc épuiser le désir d'un démiurge qui ne veut plus seulement manier et pétrir le réel, mais jouer avec toutes les formes du possible. Car qui a cru trouver « le mouvement à son principe », qui a cru « le surprendre à son point de départ », se découvre un pouvoir qui dépasse même celui de la création du réel. Maître du principe de la vie, il est devenu « *maître de lui imposer la forme qu'il lui plaira* [1] », et, par suite, d'imposer sa propre volonté non plus seulement au réel mais au possible. Par delà les réalités de la Comédie Humaine, le dieu Balzac prolonge visiblement l'exercice de son action providentielle parmi une infinité de Comédies Humaines virtuelles, en une arabesque fantastique.

Mais ce créateur si occupé de sa création n'est pas seulement un dieu immanent, c'est encore un dieu transcendant. S'il y a dans l'univers balzacien une intervention incessante, directe et visible de la puissance providentielle dans les affaires des créatures, il y a aussi une autre forme de manifestation de cette volonté, qui, pour être invisible, n'en est pas moins efficace. Il y a un dieu Balzac pénétrant brutalement dans ses créatures et s'installant dans leurs esprits dépossédés. Il y a un autre dieu Balzac qui, comme le calife des Mille et une Nuits, aime à exercer sur son univers une providence nocturne. Parfois, anonymement, celle-ci s'incarne en une ville, en un canton, en tout un système social :

> Un système est un être immense, presque semblable à Dieu. Il a sa providence, ses vues, ses pensées intimes, sa destinée à laquelle il obéit sans cesse. Les hommes entrent dans son monde moral... [2].

Parfois encore la providence balzacienne s'incarne en un petit groupe d'êtres, « tous rois silencieux et inconnus, les arbitres de vos destinées [3] »; et alors, comme les Treize ou les Frères de la Consolation, ce dieu secret, dissimulé en plusieurs personnes, se réjouit de voir à ses pieds un monde qui ignore son action. Parfois enfin c'est une seule personne qui en élit une autre pour « s'en faire la providence, en restant mystérieuse [4] ». Point de plaisir plus proprement divin que celui d'influer anonymement, lointainement, sur sa créature, comme le fait le héros du récit *Honorine :* « la surveiller, dans la cage où elle est, *sans qu'elle se sache en ma*

1. C., t. XXX, p. 330.
2. C., t. XXXIX, p. 109.
3. C., t. V, p. 397.
4. *Album*, p. 119.

puissance [1] ». Protéger un être à son insu, tel est le sujet de la *Fausse maîtresse*, des *Vendéens*, de l'*Envers de l'histoire contemporaine*. Ruiner un être à son insu, tel est le sujet d'*Albert Savarus*.

Une puissance créatrice occulte est donc doublement une puissance. Elle l'est d'abord parce qu'elle montre son efficacité en dupant sa créature; elle l'est encore parce qu'elle triomphe de la distance et semble descendre sur l'être comme une manne qui tombe du ciel. Il y a, à ce propos, une note étonnante et peu connue de Balzac dans le *Code des Gens honnêtes :*

> ...assister *de loin*, secourir un orphelin sans se faire connaître, devenir une sorte de dieu pour lui, le conduire dans la vie, l'arracher au malheur, est un plaisir que l'on peut payer tout comme un autre [2].

Assister *de loin*, c'est affirmer sa transcendance. C'est se reculer en cet endroit antérieur et supérieur d'où toute puissance se déverse *a posteriori* sur les êtres. C'est accuser la prééminence et la prédominance de la causalité créatrice.

Mais en fin de compte aussi, par une conséquence à laquelle ne sauraient échapper les théologies de la prédétermination, c'est retirer au monde toute puissance et, du même coup, toute réalité, toutes vraies temporalité et spatialité. Dans le roman balzacien il se passe invariablement le même phénomène : nous arrivons à ne plus croire à la réalité d'un drame qui paraît aussi rigoureusement machiné. Ou plutôt, assistant à ce drame, nous finissons par soupçonner qu'il est la reproduction d'un autre drame déjà entièrement accompli, *en pensée*, dans les coulisses de l'esprit. Ou ce n'est même pas encore cela : c'est exactement que le drame est simplement le développement scénique de quelque chose qu'on ne peut pas appeler autrement qu'une Idée. Et puisque l'Idée est la cause non seulement motrice mais formelle de ce drame, que « peut-être elle le contient entièrement [3] », comme le germe contient la plante, la plante développée, le drame explicité risquent d'apparaître aux yeux du spectateur et plus encore à ceux de l'auteur, comme un doublet, et par conséquent comme une répétition inutile. S'il est vrai que chez Beethoven « les effets sont pour ainsi dire distribués d'avance [4] », alors, à quoi bon la symphonie? « La

1. C., t. IV, p. 347.
2. C., t. XXXVIII, p. 99.
3. C., t. IV, p. 265.
4. C., t. XXVIII, p. 55.

musique existe indépendamment de l'exécution[1]. » Il n'y a donc plus besoin d'exécution.

Ainsi l'univers balzacien tend à se réimpliquer en lui-même, à se résorber dans sa Cause; c'est-à-dire à disparaître dans « le royaume tout spirituel des abstractions où tout se contemple dans son principe et s'aperçoit dans l'omnipotence des résultats[2] ». Alors la création balzacienne se ramène à une pure pensée conceptuelle, à un simple calcul mental,

science monstrueuse avec laquelle vous dépouillez toutes les choses humaines des propriétés que leur donnent le temps, l'espace, la forme, pour les considérer mathématiquement sous je ne sais quelle expression pure...[3].

Dès lors, plus de temps humain, plus d'histoire, sinon « sous une forme algébrique : on y verra l'homme abstrait, l'Idée au lieu du fait.[4] »

L'Idée de l'Homme, l'Idée du Monde, simple formule. Possession instantanée et instantanément annulée. « Voir tout et d'un seul coup.[5] »

En se donnant l'ominscience et l'omnipotence, le dieu-homme se donne une fois de plus un monde aussitôt possédé, aussitôt épuisé.

— Moi, je possède le monde entier, dit un personnage balzacien.

— Et moi, réplique immédiatement un autre, moi, je l'ai dévoré[6].

Au delà donc du monde balzacien qui, avec ses peuples et ses drames, s'évanouit en arrière dans la distance, il y a une solitude de Balzac, une pensée qui, ayant dépassé le monde, ne peut plus penser le monde, ne peut plus rien penser :

Cette énorme puissance, en un instant appréhendée, fut en un instant exercée, jugée, usée. Ce qui était tout, ne fut rien[7].

« Arrivé au dégoût de toutes choses[8] » par la vision de toutes choses, l'esprit se découvre « dans l'horrible isolement qui attend les puissances et les dominations[9] ». Il y a par delà la Comédie

1. C., t. XXVIII, p. 54.
2. C., t. XXVII, p. 428.
3. C., t. XXXI, p. 207.
4. C. t. XXXX, p. 177.
5. C., t. XXXI, p. 167.
6. C., t. XXVII, p. 469.
7. C., t. XXVII, p. 356.
8. C., t. XXXI, p. 198.
9. C., t. XXVII, p. 257.

Humaine, par delà la création balzacienne, un désespoir de Balzac qui n'est pas dû à l'impuissance, à l'échec, mais à l'excès d'une puissance qui, s'étant projetée sur tout, débouche au delà du tout, dans le rien :

> Ainsi tout d'un coup, en un moment il put aller d'un pôle à l'autre, comme un oiseau vole désespérément entre les deux côtés de sa cage; mais après avoir fait ce bond, comme l'oiseau, il vit des espaces immenses [1].

A l'instant donc où toute durée, tout espace concrets s'abolissent avec les mondes qui les remplissaient, à l'instant où l'être s'appréhende seul en face du Rien, ce Rien prend encore la figure d'un espace et d'une durée. Car l'espace est la distance infinie et creuse, derrière laquelle toute espérance de réalité s'est retirée dans une profondeur où le désir se projette, mais qu'il ne peut survoler; et le temps est l'effort perpétuel que l'on fait pour s'y projeter sans cesser d'être cloué sur place. L'espace final est fait de *séparation*. Le temps final est fait d'*attente*.

Et la dernière attitude, dans laquelle nous devons laisser Balzac, est encore une fois celle de l'homme de désir; c'est-à-dire de l'être qui, éternellement, se projette au delà de son être :

> Je vis une grande ombre. Debout et dans une attitude ardente, cette âme *dévorait les espaces du regard, ses pieds restaient attachés par le pouvoir de Dieu sur le dernier point de cette ligne où elle accomplissait sans cesse la tension pénible par laquelle nous projetons nos forces* lorsque nous voulons prendre notre élan, comme des oiseaux prêts à s'envoler. Je reconnus un homme... Par chaque *parcelle de temps*, il semblait éprouver sans faire un seul pas la fatigue de traverser *l'infini qui le séparait* du paradis où sa vue plongeait sans cesse [2].

Georges POULET

1. C., t. XXVII, p. 358.
2. C., t. XXXI, p. 35.

Julièn Dechamps.

MARIAGES EN PAYS SOUDANAIS

I

Contrairement à certaines affirmations de voyageurs de passage, l'excision est toujours pratiquée dans certaines tribus du Soudanais.

Cette opération barbare, qui consiste en l'ablation du clitoris chez la jeune fille nubile, donne lieu à tout un cérémonial. Car cette coutume primitive est surtout en vigueur chez les fétichistes.

En pays bambara, parfois islamisé, elle se pratique avant la puberté de la fillette, mais les Miniankas, — tribu située aux confins du Soudan, de la Côte d'Ivoire et de la Haute Volta, et farouchement attachée à ses traditions, — la pratiquent immédiatement avant le mariage quand la fille est nubile, c'est-à-dire de 13 à 17 ans, âge qui constitue la dernière limite. On est précoce, sous les Tropiques.

Elle est absolument obligatoire pour celle qui veut prendre époux : si l'homme n'éprouve aucune répugnance à entretenir des relations sexuelles avec une fille non excisée, du moins ne l'épousera-t-il jamais.

Quand approche le jour du mariage, mariage conclu suivant l'une ou l'autre des conventions que j'exposerai plus loin, le chef de famille du fiancé transmet à la famille ses intentions au sujet de la fille et fait parvenir tout ce qui est nécessaire pour procéder aux sacrifices rituels préludant à l'excision : une somme variant de 1.000 à 2.000 cauris, une calebasse de sel, une calebasse de petit mil, du coton et des animaux pour le sacrifice sanglant.

Il s'agit en effet de se concilier les fétiches qui présidèrent à la naissance de la future épousée. Les offrandes varient suivant le

fétiche. Appelons Kono N'Péré cette fillette. Consacrée au fétiche Kono, il est de rigueur qu'à Kono soient sacrifiés un bouc et un coq blanc. Le chef de famille, accompagné du féticheur attaché à l'exclusive dévotion de Kono, se rendent devant l'autel des sacrifices et exposent au fétiche le motif de leur visite. Ils disent leur intention de procéder à l'excision de la fiancée et lui demandent de leur faire connaître son approbation ou son refus. Les animaux sont égorgés, d'abord le bouc, ensuite le coq blanc.

Le sang de celui-ci est répandu sur l'autel, sur les attributs du fétiche faits grossièrement en lianes tressées, et il est jeté à terre. Ses mouvements d'agonie sont alors suivis avec attention par le chef de famille et le féticheur. S'il meurt sur le dos, c'est que le fétiche donne un avis favorable, s'il meurt sur le ventre, il oppose un refus formel. Il ne reste plus qu'à égorger un autre poulet pour persuader Kono, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait acquiescé.

Puis la jeune fille, entourée de femmes de la tribu, se rend chez la Tié Kon Chio, la femme qui doit pratiquer l'opération. En pays Miniankas, c'est ordinairement la femme du forgeron. La Tié Kon Chio se fait tout d'abord payer en cauris. Elle examine la patiente et si celle-ci n'est plus vierge se refuse catégoriquement à faire l'opération. Les palabres commencent. La Tié Kon Chio prétend qu'elle tombera malade si elle pratique l'excision dans ces conditions. Seul un supplément de cauris peut enrayer le risque de maladie. Puis il s'agit de savoir si elle dévoilera ou non la non-virginité de la fille... Elle consent à garder le secret, toujours avec un supplément de cauris. Ses scrupules s'évanouissent à mesure que le nombre des cauris augmente. Puis on décide des jour, lieu et heure de l'opération.

Elle se passe aux abords du village, dans une enceinte faite de pagnes tenus bout à bout par les femmes de la famille. A l'intérieur, la Tié Kon Chio procède seule à l'excision, la patiente maintenue jambes écartées sur un tara. Dès l'opération terminée, les femmes éclatent en longs cris stridents. La matrone enterre le clitoris et, au milieu des éclats de voix suraigus, la jeune fille est ramenée dans le village. Elle restera chez ses parents un ou deux mois, suivant le temps de cicatrisation de la plaie. Puis elle se rendra dans sa nouvelle famille. Le mariage a lieu, s'il a été conclu, soit suivant la forme dotale, qui est une des formes les plus courantes et que l'Administration Coloniale cherche à étendre, soit par le système

de prestations de cultures qui est aussi en vigueur et n'offre pas trop de complications.

Mais il existe chez les Miniankas d'autres conventions matrimoniales auxquelles la tribu, pour la conservation de son clan, tient beaucoup. C'est d'abord la coutume du mariage par échanges qui, par sa conception même, rend celui-ci fort instable; compliquant machiavéliquement le travail de l'Administrateur, elle est en outre immorale, puisqu'un simple divorce en entraîne immanquablement un second et même quelquefois plusieurs.

Le principe des Miniankas est le suivant : plus une famille a de femmes, plus elle est féconde et prospère, moins elle risque de voir son clan s'appauvrir. Le meilleur moyen de ne pas voir diminuer l'élément féminin est de ne donner une fille en mariage qu'après avoir eu l'assurance d'en récupérer une autre en échange. Ainsi un chef de famille qui va demander une fille en mariage pour un de ses fils doit, en échange, donner à la famille une de ses filles ou une fille déjà acquise dans un précédent échange. Il se peut que la fille échangée soit impubère et il arrive donc qu'ayant atteint l'âge nubile, elle soit passée dans plusieurs familles avant d'entrer dans la définitive. Car, en arrivant dans sa nouvelle maison, elle n'est destinée à aucun homme, elle est considérée jusqu'à nouvel ordre comme la fiancée du chef de famille, même si elle a huit ans et lui cinquante, et s'il est vrai qu'il ne l'épousera jamais. Mais, à l'âge du mariage, elle retournera dans sa vraie famille pour la cérémonie de l'excision. Puis elle reviendra se marier — une autre fille fournie par les parents de son époux étant venue la remplacer.

Si, pour une raison ou pour une autre, l'échange n'est pas valorisé, la famille créancière légitimement frustrée peut reprendre la femme et le divorce est valable selon la coutume. Si le jeune homme n'a pas de femme à donner en échange, il promet la première fille née de son mariage. Elle partira, une fois sevrée, dans la famille de sa mère et son père perdra ses droits sur elle.

Si l'échange tarde à venir, au bout de deux ou trois ans, le chef de famille est en droit de casser le mariage, et c'est tout à fait régulier.

S'il y a divorce et, qu'il soit demandé par la femme, il comporte les motifs les plus fantaisistes. Le plus sérieux étant l'impuissance de son époux, les injures graves, seulement celles concernant les sexes des parents de la femme, l'incontinence d'urine ou l'entretien d'une concubine sous le toit conjugal. Le mariage de la femme

échangée peut être cassé du même coup..., le contrat d'échange n'étant pas observé.

Le mari a toujours le droit absolu de répudier sa femme et sans raisons valables, il peut donc la renvoyer dans sa famille et réclamer son échange... Si celle-ci est mariée, on a un aperçu de l'imbroglio qui s'ensuit... Si l'épouse meurt dans la maison de ses parents, ceux-ci sont tenus de donner une autre femme au veuf. Mais seulement si elle meurt sous le toit familial. On assiste donc à de lamentables machinations... Le mari fait transporter la mourante chez ses parents. Ceux-ci pour ne pas être redevables d'une autre femme, la renvoient chez son mari et ainsi de suite.

Le Minianka est farouchement attaché à cette conception du mariage. Si l'introduction du régime dotal dans leurs mœurs risque d'être longue et difficile, les Administrateurs s'emploient à leur faire admettre le mariage par échanges avec deux contrats indépendants l'un de l'autre afin d'éviter, quand l'un se dissout, la dissolution de l'autre, et de couper court à tous les problèmes quasi insolubles posés à leur jurisprudence.

Le mariage par culture est simplement l'obligation pour l'époux d'une prestation de deux ou trois journées de culture à l'égard de sa belle-famille. L'époux doit amener des travailleurs, qu'il choisit ordinairement parmi ses frères d'initiation. Ils se rendent de compagnie aux lougans où ils resteront toute la journée à travailler sans manger, car ils doivent obligatoirement prendre leurs repas dans leur village.

Seuls l'eau et le Dji mougou fara, eau assaisonnée de piment et épaissie de farine de mil, lui sont permis sur les terres de ses beaux-parents.

L'époux doit aussi fournir des redevances en viande et en vêtements à la famille de sa femme. L'offrande des vêtements se fait particulièrement au moment de la sépulture d'un membre de la famille. C'est, suivant le cas, une natte, un boubou, un pagne.

Dans le mariage par culture, l'épousée rejoindra la famille de son mari non seulement après la guérison de sa plaie, mais après la saison des cultures.

Le mariage par enlèvement, qui n'est dans ce pays comme ailleurs que le moyen de contraindre le chef de famille à donner son consentement, finit toujours par retomber dans une des trois formes de conventions : par dot, par échange ou par culture.

Il peut aussi être, dans certaines tribus, un cérémonial. La jeune fille est enlevée par son fiancé et les amis de celui-ci, et la famille est censée ne pas savoir où elle se trouve. Puis le ravisseur envoie un messager avec des présents pour le chef de famille de la jeune fille. S'il les accepte, il manifeste par là son consentement, s'il les refuse, le jeune homme ne remet pas pour autant la fille. Il la garde chez lui ou chez un ami et quelque temps plus tard renouvelle sa demande. A la troisième tentative, il la garde définitivement. Si elle n'est pas excisée, il la renvoie pour l'opération chez ses parents en disant qu'il ne la veut plus... Une fois excisée, il l'enlève à nouveau. Et les jeunes gens vivent maritalement. Le palabre qui s'ensuit n'est réglé que par la naissance d'une fille. Celle-ci est confiée aux parents de la mère et ainsi tout rentre dans l'ordre.

Le mariage par héritage, autre complication, peut avoir lieu lors du décès du mari. La femme appartient davantage à la famille de son mari qu'à celui-ci. Veuve, elle appartient aux hommes mariés de la famille, qui l'héritent. Seuls les cadets peuvent hériter les femmes, car le nouveau mari doit être plus jeune que celui décédé. Toute femme mariée envisage la mort éventuelle de son mari et sait avec qui elle pourra se remarier, dans l'ordre de succession. mais elle n'entretiendra pas de relations sexuelles avec le nouvel époux qui l'hérite avant deux mois lunaires. Mais ces secondes noces ne sont en aucun cas obligatoires pour la femme. Si elle ne désire pas se remarier, elle peut entretenir des relations sexuelles avec d'autres hommes, mais appartenant à la famille de son mari défunt; elle continuera à s'occuper des travaux ménagers et de culture, et les enfants qui pourront naître appartiendront à la communauté familiale.

Cette coutume du mariage par héritage a un inconvénient grave, car elle mène très souvent à l'inceste, surtout quand les échanges s'en mêlent. Le chef de famille, seigneur incontesté, est le libre arbitre de la répartition des femmes dans sa famille. Ses frères cadets n'ont que ce qu'il veut bien leur laisser, car en plus de ses femmes il accapare tous les échanges possibles pour ne pas être pris au dépourvu. En cas du décès du chef de famille, les aînés, toujours servis les premiers, héritent les jeunes femmes du défunt, et les cadets les vieilles femmes, et par conséquent, quelquefois, leur mère.

Voilà donc deux jeunes gens unis selon telle ou telle des conventions que je viens d'exposer, aussi clairement qu'il m'a été pos-

sible, — car on ne peut étudier les mœurs de ces tribus sans affronter tout d'abord un véritable imbroglio.

La fiancée a donc quitté sa famille un dimanche, ou un jeudi. Une fillette la suivait portant dans une calebasse le trousseau de l'épousée, qui consiste en un boubou teint à l'indigo, un pagne de cotonnade, des foulards de tête et quelques menus bijoux. Le groupe familial qui lui a servi d'escorte jusqu'à sa nouvelle demeure se rend chez l'intermédiaire choisi par la famille de l'époux : il se joint alors au cortège et se charge de présenter au chef de famille sa nouvelle fille. Celle-ci va passer sa première nuit dans la case de la plus vieille des femmes de son beau-père qui lui donnera des conseils sur la façon dont elle devra se comporter avec son mari. Le lendemain matin les jeunes gens qui ont accompagné la mariée reçoivent chacun un poulet. La fillette qui portait la calebasse vient balayer la case des époux et fait avec la poussière le plus de petits tas possible... car le mari devra lui donner quatre-vingts cauris pour chacun. Puis, à midi, les vieillards sont invités à manger de la volaille blanche chez le chef de famille. Seul, le nouveau ménage ne prend pas part au repas. On apporte alors une calebasse de dolo. La mariée en boit la première, puis son mari, puis les autres assistants, par ordre hiérarchique. Le soir venu, les jeunes filles du village vont allumer le feu dans la case des époux. La vieille femme qui a donné les ultimes conseils à la mariée vient l'amener dans la nuit à son mari. Et, comme dans tous les pays du monde, la porte se referme sur le nouveau couple.

II

Au Soudan, l'Initiation chez les Hommes
Tribu des Miniankas.

Tous les sept ans, dans les cercles de San et de Koutiala, a lieu le Koté. C'est ainsi que l'on nomme la cérémonie d'initiation à laquelle sont soumis tous les mâles de la tribu très ancienne des Miniankas. Cette cérémonie s'entoure de nombreux mystères et elle est restée pratiquement secrète jusqu'à ce jour, car la consigne de silence imposée aux initiés sous peine de mort n'est jamais violée. C'est simplement à la suite d'observations, d'indiscrétions sans scrupules de ma part, en interprétant les confidences d'un

vieux féticheur, et surtout ses silences à la suite de questions insidieuses, que j'ai pu reconstituer une partie de la cérémonie du Koté.

Le jour fixé pour l'initiation est tenu secret. Premier obstacle contre lequel l'Européen se bute. Le lieu où la cérémonie se passe n'est également connu qu'à la dernière heure. Les parents envoient leurs fils âgés de treize à vingt ans, aux jour et heure choisis, dans le village qui a été désigné au cours d'un palabre secret. Les jeunes gens sont accueillis sur la place aux cris de : Frrrria! Frrrria!... C'est du moins ainsi que j'ai interprété cette longue clameur venue jusqu'à moi.

Chaque initié se charge alors du disciple à initier, il le prend à part et lui fait répéter après lui cette profession de foi :

Si je rencontre un lion, je le frapperai jusqu'à la mort!
Si je rencontre un éléphant, je le frapperai jusqu'à la mort!
Si je rencontre une panthère, je la frapperai jusqu'à la mort!
Si je rencontre un boa, je le frapperai jusqu'à la mort...

Puis il frappe l'adolescent de trois coups de cravache qui cinglent avec violence son torse nu et font perler le sang. Puis c'est au tour du néophyte de frapper son initiateur. Après cette mise en train, le tam-tam commence. Bruit lancinant des tambours qui semblent ne devoir jamais cesser. Éternelle danse des noirs qui extériorisent leurs joies et leurs peines dans les flammes, les cris, les gesticulations. Les mains frappent à contretemps, obtenant ce rythme curieux qui, sans aucune composition musicale, est tout de même scandé et harmonieux. Le refrain, intraduisible, est répété inlassablement. Initiés et non-initiés mêlés dans la danse se brûlent mutuellement avec des torches de paille. Leurs corps luisants de sueur semblent ne pas sentir la brûlure. Après cette frénésie, les jeunes gens encore frémissants sont emmenés les yeux bandés dans la brousse. Chaque initié a repris son compagnon. Il le stimule, en cours de route, de violents coups de cravache et de brûlures avec les torches. Le futur initié, s'il est digne d'entrer dans le clan des hommes, subit stoïquement ces souffrances. Arrivé au lieu du Koté, l'homme remet son catéchumène aux mains du grand chef du Koté qui est un vieux féticheur, maître de toutes les cérémonies d'initiation. Celui-ci le fait baigner dans une eau où trempent des racines qui cicatriseront ses blessures et le rendront fort et invincible. Il est probable qu'un sacrifice est alors offert au fétiche pré-

féré de la tribu et du village, car chez les Miniankas, fétichistes fanatiques, toute fête, tout événement heureux ou malheureux s'accompagne du sacrifice d'un chien ou d'un poulet afin de se concilier, par l'intermédiaire des fétiches invoqués, les bonnes grâces de leur dieu KLE.

Puis c'est le moment suprême où le chef du Koté prend à part l'adolescent et lui confie le fameux secret qui ne peut être divulgué sous peine de mort.

J'ai pu obtenir la formule initiale de ce secret. Traduite, elle donne à peu près ceci :

« Sept génies mâles et sept génies femelles présidaient à ta naissance. Sept génies mâles et sept génies femelles te guettaient... Maintenant les génies mâles sont victorieux. Tu n'es plus la femme que tu étais hier. »

Le reste m'est resté intraduisible. S'agit-il du secret :

« Si tu dévoiles le secret du Koté, tu mourras... »

Y a-t-il un secret?

Le corps zébré de coups et de brûlures, riche de son savoir, le jeune homme rentre donc dans son village.

Admis dans la grande communauté du mâle, il a acquis de nouveaux droits, celui en particulier d'assister aux palabres du village, honneur très apprécié. Il ne pourra toutefois avoir droit à la parole, celle-ci étant le privilège exclusif des chefs de village et des chefs de famille. Comme dans toutes les sociétés secrètes du monde, il existe une fraternité et un esprit de caste entre les initiés. Dans toutes leurs activités familiales, villageoises, professionnelles, elle se manifeste par une entraide totale, même d'un village à l'autre.

Quand le vieux chef du Koté meurt, cela donne lieu à une cérémonie imposante. Tous les initiés se retrouvent à cette occasion. Après les diverses cérémonies funèbres, les lamentations, l'oraison est faite par un étranger au village, venu pour l'occasion.

Cette oraison est un panégyrique du mort, comme il est de tradition dans tous les pays du monde :

« Tu t'es donné à la terre depuis ta naissance... Les tiens n'ont jamais souffert de la faim. La terre sait aujourd'hui qu'un grand homme est mort. Si tu devais être soleil, tu as séché tout ce qui pouvait être séché, pluie, tu as mouillé ce qui devait être mouillé... Tu pars dans l'autre village, n'oublie pas ta famille, tes amis... »

Après les lamentations viennent les chants, qui sont des louanges du défunt. Toute sa vie est retracée, ses vertus mises en

valeur. Les initiés sont particulièrement touchés par cette mort et les scènes de flagellations et de brûlures ont lieu près du cadavre pendant un jour et une nuit. Le bouffon du Koté se promène parmi l'assistance, affublé d'une queue de vache. C'est lui qui ranime l'ardeur de l'assistance quand elle semble défaillir, — par un moyen d'ailleurs assez curieux, puisqu'il leur jette à la figure des excréments humains qu'il puise dans une énorme calebasse.

Le vieux chef étant rentré dans le mystérieux domaine des morts, il ne restera plus qu'à lui porter un peu de gâteau de mil par l'ouverture laissée à cet usage dans la fosse, pendant les quelques jours qui suivront, et il deviendra un défunt parmi les autres, un ancêtre qui sera invoqué lors du culte de la grande porte des morts. Il aura, lui aussi, emporté le secret. Ce sera le féticheur le plus ancien qui reprendra le flambeau et communiquera à son tour le secret de la virilité aux jeunes gens. Mais ce secret réside-t-il ailleurs que dans la preuve donnée par les élus de leur virilité, de leur force et de leur endurance physique aux châtiments corporels. Leur victoire sur une souffrance infligée volontairement leur ouvre la porte des hommes. Hier un enfant sur le dos de sa mère, aujourd'hui un homme dans toute l'acception du terme. Les Européens ne s'affrontent-ils pas en combats singuliers pour prouver leur courage? Les étudiants allemands portent avec orgueil d'horribles balafres provenant de luttes semblables. Dans tout mâle digne de ce nom sommeille un instinct belliqueux. Par son endurance, il prouve son courage, sa volonté, sa fierté, la force et la souplesse de ses muscles.

A part l'orgueil primitif du mâle, je ne crois pas qu'il existe un secret du Koté.

III

Dieux et Diables

Je suis arrivé à Bamako au moment où une terrifiante histoire de diable agitait les noirs. Au milieu de la nuit, les tirailleurs de garde au mirador, pris de panique, abandonnaient leur guet et se réfugiaient au poste de police tremblants d'effroi. Il n'y a pas si longtemps que les noirs osent sortir le soir, car ils ont grand peur des esprits, des fantômes, des diables mangeurs d'âme. De tous les

peuples, je crois que ce sont les noirs qui sont le mieux pourvus en dieux et en diables. Même les convertis au catholicisme ou à l'islam ont des accommodements avec leur nouvelle religion. Ainsi aujourd'hui, fête de la Tabaski à Bamako, fête du mouton essentiellement musulmane, tous les indigènes en boubou magnifique et babouches neuves se sont réunis pour la grande prière devant la mosquée et je reconnais parmi eux des boys dernièrement baptisés, et d'autres farouchement fétichistes. Car le noir est féru de toute cérémonie religieuse ou militaire. Il aime le faste, les chants, les danses, la parade. Et, dans son âme primitive, en dépit de son évolution sociale, civique et religieuse, il restera toujours un fond de fétichisme. Si l'idée d'un Dieu unique est ancrée dans leur esprit, ils ne pourront jamais s'empêcher de créer quelques intermédiaires entre eux et ce Dieu tout-puissant, d'où le grand nombre de fétiches familiaux et villageois auxquels ils s'adressent pour présenter leur requête en haut lieu. Chacun a son fétiche préféré et cela ne peut nous sembler étonnant : n'avons-nous pas dans notre religion des fidèles ayant une prédilection pour sainte Thérèse ou saint Benoît-Labbé? D'autre part on ne demande pas indifféremment à l'un ou à l'autre la guérison d'une plaie, la fertilité de son champ et la fécondation de sa femme... Ainsi, saint Antoine fait retrouver les objets perdus, et saint Jérôme de Cassino fait réussir les examens. L'idée d'un dieu unique est ancrée, semble-t-il, depuis toujours chez les Miniankas. Ce Dieu s'identifie avec le ciel et porte le nom de Klé : Dieu ou Ciel. Chaque chef de village est automatiquement grand-prêtre du Klé, chaque chef de tribu aussi. Il arrive donc dans un village de rencontrer plusieurs autels au Klé, devant les cases des chefs. On sacrifie à Klé deux fois dans l'année. Le Nampoun mâle avant la récolte, pour qu'elle soit abondante et le Nampoun femelle après la récolte, en action de grâce. Pour le Nampoun mâle, on immole un mouton et l'assistance mime les relations sexuelles avec ferveur. Au Nampoun femelle, un simple poulet est immolé à Klé, mais il arrive alors que les relations sexuelles soient plus que mimées. La cérémonie est donc agrémentée de quelques corrections à la femme infidèle et à l'amant, suivies aussitôt d'un nouveau sacrifice en signe d'expiation, car les jours de Nampoun doivent être sans histoires. Ces cérémonies, en dehors de ces quelques querelles intestines, sont très simples et dépourvues de toute magie, de tout rite mystérieux. Contre

l'offrande d'un animal, on demande une faveur à Klé; le vœu exaucé, on le remercie. Mais pour les nombreux fétiches dont on voit dans les villages les cases peintes de dessins naïfs, rouges, blancs et noirs, les cérémonies sont bien plus compliquées et bien plus fastueuses. C'est au cours de ces réjouissances que se passent les scènes d'hystérie rapportées par les administrateurs et les missionnaires français. Une lampe à karité est allumée devant la case du fétiche. A l'intérieur trois sacs de toile d'un blanc sale, maculés du sang des précédents sacrifices, sont fixés au toit par des anneaux de lianes tressées également agglutinées de sang : ils contiennent les attributs du fétiche... Ainsi pour le Nia qui est un des plus connus et des plus adorés, les objets fabriqués en lianes sont censés représenter un cheval, une lance, une hache, un sexe d'homme. Cela signifie que le Nia, qui se déplace à cheval, tue avec une lance, abat les arbres avec une hache, donne la vie avec un sexe d'homme. A l'entrée des villages fétichistes, se trouve une enceinte peinte de dessins rouges et noirs. C'est à l'intérieur de cette enceinte qu'est érigé l'autel du fétiche et que se passent les cérémonies à grand spectacle. Ainsi, les jours de sacrifice au Nia, la foule se rassemble devant sa case. Orchestre au grand complet, tam-tam, balafon, clochettes, tambour d'aisselles, calebasse et même chaudrons. Le Douba, qui est le bouffon, affublé d'une queue de vache, met de l'entrain parmi les assistants et c'est une danse frénétique au milieu de chants et de cris. Les hommes sont les plus excités, ils se roulent dans la poussière, font des pirouettes, trépignent, gesticulent. Au cours de cette cérémonie préliminaire, l'esprit du Nia peut s'emparer d'un de ses adeptes. Celui-ci est pris de tremblements, roule des yeux exorbités, se livre à mille manifestations extravagantes : se flagelle avec des lanières de cuir et de fil de fer, se précipite dans la case du Nia, en revient avec les trois sacs et au milieu des clameurs réclame un sacrifice. Le Volo, Chef de village, sacrifie un poulet blanc et fait couler le sang sur les bancs. Le Toutongo, celui par la bouche duquel le Nia parle, harangue la foule et en se frappant violemment la poitrine réclame des sacrifices pour le lendemain. Puis il se laisse aller à une véritable crise de folie furieuse et finit par tomber à terre, complètement exténué, la bave à la bouche... On le ramène chez lui. Pour le Toutongo, le premier jour de fête est terminé. Pour les autres, il continuera toute la nuit par des danses, des chants, en buvant du dolo, cette eau de vie indigène faite avec du sorgho ou du mil. Le lendemain

est le grand jour. Les musiciens réunis devant la case du Nia accompagnent les danses individuelles. Les hommes font des cabrioles, des pirouettes qui soulèvent des nuages de poussière rouge, les femmes sont plus calmes et piétinent sur place, ondulant de la croupe et des épaules. Les plus exubérants sont ceux qui ont eu un mort dans l'année. Un ou plusieurs Toutongos se relèvent à nouveau, et les extravagances reprennent. Ils montent sur le toit de la case du Nia, haranguent la foule, se frappent avec violence, s'emparent à nouveau des sacs et d'un bâton gros comme un pilon à mil, réservé à cet usage, et précèdent la procession qui s'organise vers l'enceinte des sacrifices. La procession est lente, coupée de danses, de chants, des singeries du Douba, des harangues du Toutongo. Le premier qui franchit l'enceinte sacrée le fait toujours à reculons. Le vieux féticheur qui sacrifie ouvre les sacs, les dispose sur l'autel, sur trois canaris, grandes poteries indigènes. C'est au folo d'inaugurer la série des sacrifices individuels. Il fait modestement présent d'un poussin. Le défilé des sectaires commence, chacun présente à Nia l'animal choisi, chien ou poulet suivant la nature de la demande. Celle-ci est faite avec force détails. Le Ngo-Gouo s'empare alors de la bête, lui tranche la gorge s'il s'agit d'un poulet, répand le sang sur les attributs du fétiche disposés sur les canaris et jette à terre le poulet agonisant qui se débat. Chacun suit avec attention ses mouvements, car de son attitude finale dépendra l'exaucement du vœu. Si le poulet meurt sur le dos, le demandeur s'en va content. Nia a entendu sa prière.

Quant au chien, il a la gorge tranchée, le bâton est passé dans sa blessure béante et est enduit de sang. Il est ensuite balancé trois fois au-dessus de l'autel et jeté par-dessus l'enceinte. Tous les animaux sacrifiés figureront le soir au repas qui suit les festivités. Les sacrifices terminés, les fétichistes se livrent à quelques libations au dolo et la procession reprend de l'enceinte à la case. Tout au long du parcours, l'esprit du Nia peut reprendre les Toutongos et ne leur laisse aucun instant de répit. La foule danse devant la case. Les sacs sont remis en place ainsi que le bâton, ce qui provoque l'ultime crise des possédés qui, simplement suggestionnés ou sous l'empire d'une drogue, — on n'a jamais pu savoir la vérité sur ces démonstrations hystériques, — tombent inanimés, la bave aux lèvres et sont emportés chez eux à demi morts. Le Douba ranime l'ambiance quand elle semble décroître. La fête continue toute la nuit à la lueur des feux, au son du tam-tam. Le dolo coule

à flots, les corps luisent de sueur. Et quand le jour se lève sur le village, celui-ci, du folo au Douba, est plongé dans le sommeil léthargique de l'ivresse.

IV

Coiffures indigènes.

Les coiffeuses existent en Afrique Noire comme dans les pays d'Europe. Autrefois, seules les femmes des griots s'occupaient de la parure de leurs compagnes. Maintenant, les épouses de bijoutiers, de marchands mettent leurs talents en pratique. Les coiffures des femmes ouolof, dioula, toucouleur, serère, bambara, peulh, sont de véritables œuvres d'art et une seule tête peut être faite par jour. Qu'en pensent nos maîtres de la coiffure? Il est vrai que la coiffure coûte environ 1.000 francs. Il faut compter environ 300 francs de sisal pour la faire. Le sisal s'achète au marché, teinté ou à l'état naturel. Avant de l'utiliser, on le teint dans un bain composé d'eau, de ferraille, de nep-nep (acacia arabica), qui bouillonne pendant quarante-huit heures. Le sisal devient d'un beau noir bleuté; rincé dans l'eau claire du marigot, on le laisse sécher au soleil.

Les riches moussos utilisent la laine pure d'importation. Les coquettes pauvres qui, comme dans tous les pays, cherchent à imiter les plus fortunées, défont les fibres des sacs et les noircissent dans le bain de nep-nep employé pour le sisal. Cette fausse laine est d'ailleurs vendue sur les marchés à des prix exorbitants par le miracle du snobisme, car le sisal meilleur marché se prête mieux aux savantes coiffures. Les Soudanaises passent pour être les mieux coiffées, comme elles sont aussi les plus élégantes. Le Gossi est la coiffure bambara qui se porte pour les grandes cérémonies, les grandes fêtes familiales ou religieuses. La coiffeuse prépare ses tresses de sisal ou de laine, en les enduisant d'un mélange de beurre de karité et de charbon de bois pilé. Ce mélange facilite la torsion pour faire les nattes. Les mieux teintes et les plus régulières servent pour le dessus, le reste est utilisé pour le bourrage. Les coiffures Gossi sont faites de onze tresses de longueur et de grosseur différentes. Ces tresses couvrent le crâne et descendent

jusqu'à l'oreille. Trois d'entre elles cousues ensemble sont placées de chaque côté de la figure. Les bouts en sont recourbés et sont ornés de différents bijoux.

Une tresse principale part du front et se termine sur la nuque. Celle placée au centre de la coiffure reçoit les tere mouslaye ou gri-gri protégeant la femme contre les beutou goudi (mauvaises langues, — en traduction littérale, et plus poétiquement : les yeux de la nuit. Après la séance chez la coiffeuse, il est d'usage de chercher un téré protecteur contre les sorciers que la coiffure peut indisposer. Les jeunes filles ouolofs de dix à quinze ans ne portent pas le Gossi. Sur leurs crânes rasés de près, elles ont des postiches en touffe de cheveux unique soit sur le côté de la tête, le pakhe, soit sur le devant, le dioubou kaname. Dès qu'elles seront en âge de se marier, elles pourront garder leurs vrais cheveux pour cette coiffure.

Les femmes mariées se font faire des gossis démontables et détachables, elles évitent ainsi les journées chez la coiffeuse. Le gossi se fixe sur les tresses faites avec les véritables cheveux. Les jeunes filles ne portent pas de mouchoir, parfois elles arborent quelques bijoux. Une jeune fille qui porte le mouchoir de tête est mal considérée. On émet de grands doutes sur sa vertu. Le soir, avant de se coucher, les élégantes africaines tout comme nos belles européennes protègent leur coiffure. Elles attachent le tout solidement avec un carré de cotonnade et le matin, avec une bougie, elles brûlent les brins de sisal ou même les cheveux échappés des tresses et qui déparent le bel ordonnancement. Puis elles restituent le brillant avec un mélange de pétrole et de noir de fumée recueilli sur les marmites et les chaudrons.

Les femmes mariées nouent ensuite leur mouchoir de tête et le consolident avec quelques épingles. Elles ne doivent jamais sortir tête nue, suivant la coutume : cela risquerait de provoquer la mort de leur mari.

Les bijoux sont en général en or du pays, venant des mines de Guinée. Ce sont les cranias, petits croissants torsadés, orgueil des bijoutiers bambaras. Alignés sur un fil mince, cousus entre eux, ils se placent sur le front. Chaque crania pèse de 8 à 10 grammes et il en faut au moins douze pour que la coiffure n'ait pas l'air miteux.

Le cadia, mi-conique mi-sphérique, se suspend à une tresse à l'aide d'un anneau. Les femmes bambaras le portent aussi en pendentif. Ce sont les Ouolofs qui ont la spécialité de ce bijou ,tra-

vaillé en filigrane sur une plaque d'or. Il faut environ six cadias par Gossi, c'est-à-dire 100 grammes d'or.

Les khoulalates sont formés de trois fleurs superposées, de grandeur différente. Ils se mettent en dessous des cadias, de chaque côté de la figure. Les arganes ornent les tresses de la nuque. Plus petits, en forme d'anneaux, ils présentent plus de fantaisie et les bijoutiers en proposent plusieurs variétés. Certaines coiffures peulh s'ornent de pièces d'argent, d'autres de cauris, jolis petits coquillages blancs qui sont encore dans certains coins la monnaie courante du pays. Ainsi parées, les moussos vêtues de leurs plus beaux boubous et de leurs pagnes en cotonnades imprimées de jeeps, de parachutes, ou de raquettes de tennis se réunissent sous l'énorme fromager de la place du village pour le mariage d'une amie, une cérémonie de funérailles, un sacrifice au fétiche villageois, ou pour le tam-tam rituel d'Afrique, — au cours duquel il leur sera permis de jeter aux danseurs les plus endiablés leur mouchoir de soie rouge ou verte, découvrant ainsi leurs cheveux parés.

Julième DECHAMPS.

Étiemble.

JACQUES PAOLI

DE TROIS DÉTAILS A TROIS IDOLES

Le voici devant moi, en 1927 ou 1928, dans un dortoir du lycée Louis le Grand, tel que je le photographiai : long visage de lumière, haut rectangle du front qui sourit tout entier du sourire des yeux et de celui des lèvres; regard joyeux, intense, et qui guette, amusé, du moins vous le jugeriez, le petit oiseau qui va sortir de l'appareil. Or, en ce temps-là, Paoli, que déjà nous admirions, me semblait s'égarer loin de ce qui me touchait, dans ce qu'alors je tenais pour les nuées métaphysiques : je l'accusais de prodiguer à l'Être, ce néant, tout ce que j'estimais qu'il fallait réserver aux pauvres êtres que nous sommes : l'amour et l'attention. Parfois aigu, mais pour moi trop souvent abstrait, son vocabulaire ne m'accordait qu'un rare et furtif accès vers ce que je pressentais en lui de forces et de beautés. Ce visage, pourtant... Vingt ans passent, dont quelque temps pour lui dans les prisons suédoises. Tandis que le train ralentit en gare de Florence, je scrute le quai grouillant : en dépit d'une moustache noire et drue qui barre le visage et l'aplatit, c'est lui, ces oreilles toujours ouvertes, ce front toujours si haut. Mais quel regard neuf, toujours beau, certes, toujours intense : inquiet, cette fois, inquiétant, celui même que Paoli bientôt va fixer dans son portrait. Accommodé à l'infini? ou si profondément absorbé en soi-même? Or, ce jour-là et ceux qui suivirent, l'homme de ce regard lointain ne cessait de m'enchanter par sa présence au monde réel, par ses mots sensibles et sensuels : il savait à quelle heure en mai le soleil sculpte ce détail; nul ne pénétrait dans notre *trattoria* que Paoli n'en connût la vie, les mœurs publiques et secrètes : son goût des historiettes, je le sentais, n'était pas celui de Tallemant.

Plus encore que sa conversation, l'œuvre de Paoli m'explique ces deux visages : au premier, j'associe *Trois détails*; au plus récent, *Trois idoles*. Reste à comprendre le passage.



Je viens de relire la recension que Jean Paulhan m'avait demandée jadis pour *Trois détails*, et je rougis à la pensée qu'elle aurait pu paraître : j'avais négligé l'essentiel. Paoli avait souffert de ma sottise et souhaité que l'article restât impublié. Tant mieux pour moi. Lui ferai-je pourtant grief de m'avoir puissamment aidé à me méprendre? Il me semble encore que l'essentiel de ce livre demeure trop caché, trop artificieusement, un peu à la façon des précieux sapates. Si j'avais reconnu les accents raffinés, j'étais resté sourd à la voix plus mâle qui s'y mêlait, d'autant plus malaisée à démêler que ce n'était « jamais celle d'un bon garçon » (oui, nous pouvons appliquer au jeune Paoli cette formule justement dont l'un des trois *détails*, la *Jeunesse d'Œdipe*, essaie de définir le ton du premier Gide). Relisant aujourd'hui les *Trois détails*, l'afféterie ne sait plus me cacher cette dialectique, ou cette intuition, qui des *trois détails* aux *trois idoles*, en passant par le *défilé entre La Bruyère et Bergson*, m'achemine vers quelque chose qui pourrait devenir assez grand.

Il vous faut, pour l'instant, me croire sur parole, ou du moins sur citations : insoucieux de tout autre succès qu'au jugement de quelques-uns, Jacques Paoli s'ingénie en effet à cacher ce qu'il écrit, ce qu'il publie. *Trois détails* ont paru chez Lahure, en 1934, mais hors commerce et sans service de presse. Hors commerce, les *Trois idoles* qui sortent cette année des presses florentines. Quant aux soixante pages du *Défilé*, qui diable ira les chercher dans le *Göteborgs Högskolas Årsskrift* de 1939 [1]? Au dialogue un peu jeune, et chantourné, de Jacques et de Lily, celui des *Trois détails*, correspond — plus rigoureux, mieux dirigé — celui du *Défilé*. L'un et l'autre tout hérissés de diverses défenses : le ton, les allusions, quelques citations en langues étrangères, un apparat critique. Derrière ces habiles gaucheries, il vaut de joindre enfin une des intelligences les plus aiguës (et les plus graves) de ce temps; une des présences morales les plus réconfortantes. A travers ces pages qui le trahissent aux deux sens du mot (en ceci qu'elles nous le

1. *Göteborg*, 1939, t. XLV.

livrent, mais inégal encore à celui que nous connaissons, nous qui le connaissons), essayons de reconstruire, ou d'ébaucher, un Paoli.

Dès les *Trois détails*, dès 1934, Paoli nous éclaire d'exemples que ses voyages, sa culture, son goût du rare, l'invitent à choisir variés, une « intuition » fondamentale (qu'il avoue commune à beaucoup de philosophies, tant naïves que savantes), l'intuition « à la fois nocturne et consciente, de l'unité des énergies distinctes et opposées, de leur unité originelle (ou finale, ou essentielle, ou possible, — pourquoi choisir, ici, entre ces épithètes?) ». Voyez le corps des tourterelles : « relativement immobile », mais aux plumes caudales « sans cesse frémissantes »; admirez « les vols aquatiques de la tortue à nageoires », ou l'oiseau-mouche « immobile par son vol »; ou encore, le crocodile : « les nages horizontales avaient la caresse muqueuse, la féminité du vice; les pas maladroits, élevant un petit tronc sur des membres courts, avaient la cruauté gauche, la virilité du vice [1] ». L'« intuition » que je suis tenté de dire aussi : « dialectique », ne borne point son effort, et sa réussite, à lire en chaque geste, en chaque forme, le contraire de ce geste évident, de cette forme apparemment qui s'impose. En l'éclat du vol immobile, l'oiseau-mouche offre à son philosophe comme un instantané d'« effrayante vie fixe »; le crocodile, ce « rocher vivant », lui propose « la forme suprême de la consistance spirituelle ». L'ambiguïté des formes animales exprime donc l'essentielle ambivalence de l'esprit, et de l'Être. Non point les seuls animaux : tout semble avoir pour fin de manifester cette « intuition », ou d'inviter à cette « dialectique ». Par un après-midi de Noël, en 1936, la Finlande expose « une étrange alliance des clartés de la lune et des clartés du soleil, une adorable union des premières lueurs de la planète morte et des dernières lueurs de la planète de vie ». Jusqu'à l'inanimé entraîne ainsi vers l'intuition de la mort-vie : objet du premier « détail », tout entier centré sur l'art floral et le bouquet : « double et unique parfum secret de tout bouquet de fleurs : parfum de vie et parfum de mort ».

Un lecteur plus perspicace que je ne le fus en 1934 remarquera sans doute, aux *Trois détails*, que l'expression langagière constamment recourt à l'exemple des peintres, à leur vocabulaire : de Jacques-Émile Blanche à Jan van Huysum, de Spaendonch à

1. Et non point « la virilité du vide », qu'on lit p. 145 : c'est une coquille.

Jan Van de Velde. Sous les tours précieux, voici partout la tentation de la peinture : « David de Heem en écorchant l'étendue de peau blanche qu'il a ménagée entre le jaune de la pulpe et le jaune du zeste ; K. Heda, en respectant la spirale de zeste que la taille a formée [...] ; Jan van de Velde, en animant la pulpe d'une nuance sanguine », partout la langue, dirait-on, se cherche une autre langue ; « les roses noires et rouges qu'embue un bleu de glace mate », « à ma droite, derrière des oliviers, le ciel a la couleur des durs saphirs. A ma gauche, la vallée, agrandie par la variété magnifique de son damier de terres labourées, semble pousser la vibration de l'or roux, de l'or blanc, du bleu grave jusqu'à des sonorités », etc. (Il n'est jusqu'à la faiblesse des adjectifs qui ne m'éclaire ; je veux dire : ceux qui ne concernent pas la vision du peintre : *étrange*, *adorable* ou *magnifique*).

J'aurais donc pu marquer moins de surprise lorsque, au mois de mai 1949, Paoli m'ouvrit à Florence le carton de ses premiers dessins, m'éclaira ses premières toiles (mais je ne jurerais point qu'il ne se surprît pas lui-même). En tout cas, je n'hésitai guère à crier mon enthousiasme. Pour ma récompense, et celle de tous ceux qui approuvèrent son recours à la peinture, le voici qui publie ses *Trois idoles*, c'est-à-dire, commentées par plusieurs extraits de ce qui semble un journal, — et dont chacun met en évidence un nouveau « détail » de cette « intuition » qui pourrait être taoïste — vingt-quatre toiles reproduites en noir, dont vingt et une préparent les trois dernières, les idoles : *Animation*, *Fécondité*, *Possession*, grands tableaux de 150 × 100. Alors que telle planche exprime plastiquement l'obsession du bouquet, que telle autre, la quatrième, donne forme visible à la hantise de la « vie fixe » (vie ou mort ?), les trois idoles répondent enfin à la question que me posaient les *Trois détails*. Oui, tout devient clair. Vers 1927-1928, Paoli entretenait avec l'Être ces relations mystérieuses, mais faciles, qu'autorise la religion chrétienne. Quelque dégagé qu'il soit aujourd'hui de toute orthodoxie, et soucieux de travailler à une civilisation « plus libre » du « genre homme-socialiste et du genre homme-communiste » — mais réfractaire au conformisme d'extrême-gauche, je ne le crois pas guéri de cette nostalgie de l'Être où Ferdinand Alquié discerne et condamne l'une des faiblesses de ce temps. Heureuse nostalgie, cette fois, puisque nous lui devons les trois idoles : ce qu'elles annoncent, et déjà : ce qu'elles sont.

Idoles qui manifestent une « obsession » de la sexualité, ou de la bisexualité? Sans aucun doute. Paoli ne s'en défend pas. Il précise toutefois que ce lui sont « images vitales » où s'exprime une « intuition lancinante, ou un espoir religieux, de l'unité. La dualité des sexes et leur union apparaissent comme une figure approximative de l'Être. »

Idoles « obscènes »? On l'a dit. M. Mauriac le répétera, pour peu qu'un jour il les contemple (avec cette satisfaction libidineuse que je devine). « Plus qu'obscènes », répond le peintre, car elles sont nées, les trois idoles, « au delà d'une telle question, dans la vérité des origines ». A quel point proches en effet des origines et du sacré subliminal, je ne sais si Paoli en a pleine et toute conscience : en même temps que j'étudiais son œuvre, je relisais *L'Afrique Fantôme*[1]; or, page 112 de la réédition, je tombai en arrêt devant la photo du sanctuaire de Sanga, le *sanctuaire en forme de vulve*, ainsi décrit page 128 : « Deux masses de banco formant presque des lèvres, une glotte de même matière un peu plus en arrière, un œuf énorme enfin, de banco également, tout au fond de cette matrice aux murailles incrustées d'œufs de perdrix. » C'est bien la même « intuition » qui, sur le torse de la troisième idole, inscrit en musculature ce qui se peut (et se doit) lire aussi comme la présence de l'homme en ce ventre de laques. Ah! que nous sommes loin des couples du Vinci, et de *la natura si perderebbe!* Mâle et femelle enfin réconciliés dans la perfection d'une forme plastique, oui, plus profondément qu'au pur coït de Géricault, car ici Paoli ne s'accorde ni membres ni visages. Il s'agit et ne s'agit que d'un ventre-sanctuaire. C'est pourquoi les bigots vont crier à l'impiété.

Quelle — et si intime et si angoissante — que soit la nostalgie de l'unité un jour connue, soudain perdue, longtemps cherchée, trouvée enfin (ou retrouvée) dans cette quasi-sur-vie de la petite mort, la peinture de Paoli, « belle comme une femme enceinte », se situe pourtant au delà de l'obscène : au plus secret des corps en communion, au temple même de Cybèle.

Ne craignez pourtant pas que la philosophie contamine cette peinture. « Nul usage, conscient ou inconscient, de traditions prétendues ésotériques, de slogans métaphysiques; nul usage de thèmes psychologiques ou sociologiques, contemporains ou récents.

1. Gallimard, 1951 (avec plusieurs notes qui ne figurent pas dans la première édition).

Ces trois tableaux sont des images où s'émeut une épreuve intense de la vie subliminale, ou liminale. Mais il ne s'agit ni de psychanalyse, ni de littérature. Il s'agit de surfaces colorées. » Voici donc « *Possession*, que des glacis de laques diverses, étendus sur des fonds de terre modulés, ont fait froide lave et écorché ardent, bloc de rougeoiements (ici bleutés, là cuivrés, etc.) que soutient, nourrit et promeut mainte appogiature de lignes et de plans. Masse pourpre entourée de cendres sombres et blanches (tantôt vaguement ardoise, tantôt vaguement brique, etc.). Travail pictural où tout, après une incubation de deux années, fut aussi humblement attentif que rigoureusement voulu, subi et conduit, imposé et composé. Jusqu'aux bavures sanguinolentes qui descendent vers les « yeux » aveugles, suturés; jusqu'à telle relative nudité de la toile, maintenue, exploitée aux angles inférieurs, à ces deux extrémités d'une herse de feux blancs, crachés sur le noir inerte. Idole où, dans la Magna-Parens, dans la Mère-Originelle, se cherche l'unité d'un sexe mâle et d'un sexe femelle, ni humains, ni animaux; humains, surtout animaux, surtout vitaux. Leur unité, encore plus que leur fantastique union. Torse, qui n'est ni ventre, ni fœtus, ni phallos, ni femelle, ni mâle. Alliage des deux sexes et de leur germe, en un tronc de vie, en une forme « monstrueuse », déconcertante et nécessaire, qui ignore et qui semble connaître. » Forme plus nécessaire pour moi que déconcertante, plus belle que *monstrueuse*. « Dans la cellule de forçat où [l'] avait conduit la dernière guerre [Paoli s'est] demandé souvent quelles images peintes pourraient subsister aux étages d'expérience où il se trouvait. » Eh bien, les trois idoles, je suppose.

* * *

Aventure exemplaire : un chrétien se fait homme; un philosophe découvre à quarante ans qu'il ne peut bien penser qu'en formes et couleurs. Puisse enfin Paoli devenir ce qu'il est, et mettre dans son œuvre future, plastique ou langagière, cette force impérieuse, cette gravité simple, ce courage aussi dont vivent les *Trois idoles !* Égal enfin, pour tous, à celui que pour quelques-uns il fut toujours dans ses gracieuses ou terribles profondeurs. Qu'importe ce qu'on dira ! Cela seul importe qu'il lui faut dire. S'il expose bientôt, comme je le souhaite, son œuvre peint, il sait ce qui l'attend; ceux qui l'attendent : les « petits cocus de l'art », les « petits messies »

à la mode, les « petits bourgeois » de toujours, et les puritains du réalisme-socialiste vont constituer un front commun. Grand bien leur fasse! Paoli espère que la « civilisation non-chrétienne, encore éventuelle, encore incertaine, reconnaîtra, si elle advient, son esprit terrestre, tellurien, dans tout effort identique ou analogue à celui » qui des *Trois détails* le conduisit aux *Trois idoles.* Cela lui suffit; voilà longtemps qu'il a choisi sa voie morale : le mépris du pouvoir; devant la mort, quelque curiosité; durant la vie, un effort intérieur et solitaire, l' « aventure sévère et bienheureuse du développement personnel », avec, pour seule récompense, « la sérénité qui achève le goût du consentement spontané » : la solitude fait sa force[1]. Il ne lui reste plus qu'à retrouver l'ancien regard : celui de la sérénité.

Étiemble.

1. Voyez le *Défilé...*, *passim.*

Elena de La Souchère.

PRÉSENCE AMÉRICAINE EN MÉDITERRANÉE

I. — Les données traditionnelles.

Si, au mois de juin dernier, Lawrence et Allenby, revenus parmi nous, s'étaient penchés sur le problème de la défense du Proche Orient et du bassin méditerranéen, ils auraient trouvé inchangées les données familières de leur raisonnement. Ces données étaient celles qui avaient mûri au cours du long siècle qui va de Trafalgar aux traités de Sèvres et de Lausanne, de la liquidation du dernier vestige de puissance espagnole en Méditerranée — car Trafalgar a coûté plus cher à l'Espagne qu'à la France — à l'effondrement de l'Empire turc. Sur les cendres de deux dominations, l'Angleterre, au long de cette période, édifie la sienne. La France, grande vaincue tout d'abord, reconstitue un empire africain et un système de bases : elle s'installe dans le rôle de deuxième grande puissance méditerranéenne. Les efforts allemands, appuyés, pendant la seconde guerre mondiale, par l'Italie mussolinienne et l'Espagne franquiste, ne réussissent pas à modifier ce rapport de forces. Cette tentative n'a finalement pour résultat que de faire disparaître l'interférence italienne existant à la jonction de la sphère française et de la sphère anglaise : la Libye passe sous contrôle britannique. Depuis la frontière turque jusqu'à celle du Maroc espagnol et à Gibraltar, sur toute l'étendue des rivages orientaux et méridionaux de la Méditerranée, la Grande-Bretagne et la France contrôlent une chaîne de terres vassales : colonies, bases, protectorats, États associés ou alliés. Telle était encore au printemps dernier la donnée essentielle du problème, donnée qui se traduit, sur le plan militaire, par la coexistence de deux systèmes de bases : une chaîne anglaise tendue d'Ouest en Est, de Gibraltar à Suez et aux États du Levant, sur le classique parcours de la « route des Indes » ;

et, dans la Méditerranée occidentale, un triangle français orienté Nord-Sud dont les pointes se situent à Toulon, Oran et Bizerte.

La neutralité espagnole constituait la seconde donnée permanente du problème méditerranéen. Au point de vue militaire, la « neutralisation » imposée au gouvernement Franco par l'ostracisme des Nations-Unies ne différait en rien de la neutralité qui constitua, pendant un siècle, jusqu'au soulèvement de juillet 1936, la règle constante observée par des gouvernements également conscients de l'impossibilité d'imposer des charges militaires à un pays appauvri.

Le mouvement arabe de revendications, loin de constituer un élément nouveau, était, lui aussi, l'une des données permanentes de la vie politique du Proche Orient, depuis la première guerre mondiale. La domination britannique sur le Proche Orient est issue de la révolte arabe dirigée par la dynastie hachémite contre la suzeraineté turque. Dès l'origine, le mouvement arabe affirme une intransigeance totale face à toute tentative d'ingérence étrangère. Au cours du premier repas qu'il prit sous la tente de Fayçal, au camp d'Hamra, Lawrence fut surpris de l'hostilité manifestée par les officiers de l'Émir à l'égard de certains chefs syriens qui s'étaient mis au service de la France ou de l'Angleterre. Fayçal rappela en souriant que la Grande-Bretagne avait la réputation de s'installer, tôt ou tard, dans les territoires sur lesquels elle étendait la protection de ses armes. Lawrence interpréta l'avertissement à sa manière : il comprit qu'il fallait ménager les susceptibilités arabes pour réserver à sa patrie la réalité de la domination. Il fit prévaloir la méthode indirecte de domination sur la méthode directe : la colonisation et la conquête firent place au mécénat, au protectorat et à l'alliance. La Grande-Bretagne gouverna par l'intermédiaire des principicules dont elle soutenait et décourageait tour à tour les prétentions. Pendant trente ans, les divisions du Proche Orient justifièrent l'interprétation de Lawrence. Au printemps de cette année, ces divisions n'étaient pas moins vives qu'à l'époque où les méharistes d'Ibn Seoud débarrassèrent la Grande-Bretagne des exigences de l'initiateur de la révolte arabe, le roi Hussein. La campagne d'Israël avait prouvé la force d'Abdallah — en même temps que la faiblesse égyptienne — et lui avait permis de l'accroître par l'annexion d'une partie de la Palestine. Aussi la Jordanie était-elle la pierre angulaire du système de défense que la diplomatie britannique

s'efforçait, il y a six ou huit mois, de constituer dans le Proche Orient, face au monde russo-balkanique. L'attitude de l'Égypte qui, dès le printemps 1950, avait clairement marqué sa volonté de subordonner sa participation au règlement des questions de Suez et du Soudan, mettait obstacle à une coopération militaire effective entre la Grande-Bretagne et les États de la Ligue Arabe. Mais le projet égyptien de « pacte de sécurité collective arabe » avait été accueilli avec scepticisme par Abdallah et le « Premier » irakien, Noury Al Saïd Pacha, convaincus l'un et l'autre par les leçons de la campagne de Palestine qu'un rassemblement de faiblesses ne constitue pas une force. A Beyrouth et à Damas, nombre de dirigeants partageaient ces vues. Au printemps dernier, en Jordanie et en Irak, en Syrie et au Liban, les modérés de la Ligue, ceux que l'intransigeance égyptienne inquiétait, se consultaient et allaient chercher à Ankara des conseils et des appuis. Sous le patronage britannique, s'ébauchait un nouveau système d'alliances qui groupait la Turquie, le Liban, la Syrie, la Jordanie et l'Irak. Abdallah avait négocié avec Tel Aviv. La Turquie a reconnu Israël. Il n'était donc pas déraisonnable d'espérer qu'une formule heureuse permettrait d'associer le potentiel industriel israëlien à l'effort militaire des cinq pays arabes du Nord. Ainsi se trouveraient rassemblées dans un même système de défense les trois forces qui, au point de vue militaire, comptent dans le Proche Orient : Israël, la Turquie et la Jordanie. Au mois de juin, l'Angleterre semblait sur le point de gagner, une fois de plus, la partie. Sa diplomatie était en excellente position pour aborder les discussions sur l'organisation du commandement dans la Méditerranée orientale.

C'est à ce moment que se déclenche la série d'événements qui va modifier profondément les données du problème méditerranéen. Le premier de ces faits est l'assassinat d'Abdallah au retour d'un voyage à Ankara. Ce meurtre qui fait suite à celui du leader libanais Riad El Sohl, abattu sur la route d'Amman à Beyrouth, prélude aux crises qui, s'enchaînant les unes aux autres, vont éclater successivement à tous les points névralgiques de l'Islam. A l'autre extrémité de la Méditerranée, s'ouvrent les négociations hispano-américaines qui annoncent à la fois la fin de la neutralité espagnole et l'entrée en scène officielle des États-Unis sur le théâtre méditerranéen.

II. — La présence américaine.

La présence américaine dans la Méditerranée était déjà une réalité que nul ne pouvait mettre en doute, depuis la nomination de M. Jefferson Caffery au poste d'ambassadeur en Égypte. Après l'ambassade de Paris, celle du Caire eût ressemblé à une disgrâce, si la capitale égyptienne n'était devenue le centre de l'action américaine dans le Proche Orient. Mais les éléments de la présence américaine échappaient à une analyse fondée sur les données classiques de la domination. Les États-Unis ne possédaient dans le monde méditerranéen ni colonie, ni mandat, ni protectorat, ni alliance militaire bilatérale. Ils ne détenaient d'autres bases que celles que la France leur avait octroyées en territoire marocain. La sixième flotte américaine croisait en permanence dans les eaux méditerranéennes, mais c'était une escadre « errante » qui recevait tantôt l'hospitalité anglaise, tantôt l'hospitalité française ou italienne : le commerce américain progressait sur le pourtour méditerranéen, souvent au détriment des intérêts britanniques; et il est devenu commun d'affirmer que le commerce précède le drapeau. Mais, dans ce cas, bien qu'il n'existât, de Gibraltar à Suez, pas un seul rocher où flottât le drapeau étoilé, la pénétration politique semblait avancer d'un pas plus vif encore que la pénétration commerciale. Les facteurs de la présence américaine étaient, avant tout, des facteurs militaires et psychologiques qui n'étaient eux-mêmes que les conséquences de deux données premières : la rivalité russo-américaine et l'alliance anglo-américaine. Dès l'instant où ces données de base étaient acceptées, la Grande-Bretagne devait « repenser » le problème militaire du Proche Orient à l'échelle du conflit des deux « grands », obligation qui dépassait ses ressources militaires et financières. Elle se trouvait donc amenée à faire appel aux États-Unis. Ainsi les nécessités qui découlent du simple jeu des rivalités et des alliances conduisent une tierce puissance à s'interposer sans cesse dans le dialogue entre le suzerain britannique et ses vassaux du Proche Orient. Des diplomates, des experts américains débattent la question de l'octroi des crédits avec les représentants des gouvernements locaux. Les États arabes sollicitent des États-Unis la fourniture de matériel de guerre à crédit. Des cadets turcs et égyptiens accomplissent des stages d'entraînement à West-Point. Des généraux américains participent aux

discussions sur l'organisation de la défense du Proche Orient. Les États-Unis sont amenés à prendre position sur les grands problèmes de cette région. La Grande-Bretagne et les États-Unis affirment en toute occasion leur identité de vues. Mais leurs intérêts se heurtent parfois, comme dans l'affaire des compagnies aériennes : les représentants britanniques ne peuvent empêcher la Transworld Ayrways de conclure des accords avec la compagnie égyptienne « Misrair ». Il y a désormais deux politiques dans le Proche Orient, et l'inégalité des moyens mis en jeu assure en toute occasion la primauté aux Américains. Une voie d'appel est ouverte à tous ceux que mécontente la politique britannique. Les États-Unis qui, dans l'affaire palestinienne, avaient joué le rôle du médiateur officieux, sont peu à peu investis de la fonction d'arbitre dans les conflits qui opposent le suzerain britannique à ses « clients » du Proche Orient. La crise des pétroles iraniens va ouvrir la phase de la médiation officielle.

Ces conditions, qui se trouvent réunies peut-être plus crûment encore à l'autre extrémité de la Méditerranée, dans la zone française du Maroc, ne sont pas sans rappeler celles qui s'étaient créées en Syrie au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Dans un cas comme dans l'autre, la superposition de deux autorités ouvre une voie d'appel. On sait comment le jeu de l'arbitrage britannique élimina promptement l'autorité française.

La tentation du recours à l'appel, que crée la simple juxtaposition des influences, s'accroît dans la mesure où la tierce puissance fait montre de desseins personnels. Et tel est précisément le cas. L'attitude des États-Unis dans le conflit iranien a créé des équivoques qui n'ont pas peu contribué au déclenchement des crises ultérieures. Mais, dans l'affaire des bases espagnoles, nulle équivoque n'est possible : la volonté des États-Unis de jouer le premier rôle en Méditerranée s'exprime de la façon la plus directe.

III. — Les bases espagnoles.

Une mission militaire américaine a séjourné en Espagne du 21 août aux premiers jours de novembre. Sur le but exact de ses investigations nous possédons, à l'heure où nous écrivons, cent hypothèses et pas une certitude. Néanmoins l'examen des faits nous fournit certaines indications.

La première de ces indications résulte de la composition de la mission. A la tête de cette dernière, nous trouvons un expert aérien, le major-général Spry, qui occupe le poste de commandant de la division de l'Atlantique des services militaires de transports aériens. A ses côtés, les diverses sections de la mission sont dirigées respectivement par un autre officier d'aviation appartenant au Q. G. des forces aériennes de Washington, par le contre-amiral Campbell et le commandant Weier, du bureau des opérations navales de Washington, par un représentant du bureau des transports de l'armée de terre, un officier de l'État-Major de l'armée et enfin le général de brigade Samuel C. Conley. Ce dernier, qui appartient aux forces d'occupation en Allemagne, devait remplacer l'expert du bureau des transports, le général Besson, qui allait regagner Washington, via Heidelberg, dans les premiers jours de septembre. En définitive sur sept membres de la mission, deux aviateurs dont l'un dirige le service des transports de l'Atlantique, deux spécialistes des transports, deux marins et un seul officier de l'armée de terre... Ces indications s'ajoutent à celle qui découle de l'ouverture des pourparlers par le chef d'État-Major de la Marine. Il semble donc que les questions aériennes, navales et celle des transports soient au premier rang des préoccupations américaines en Espagne, et que les dirigeants du Pentagone se proposent d'utiliser ce pays à la fois comme voie d'accès, ligne de retraite, base de départ pour les bombardiers à long rayon d'action, et position de repli pour l'aviation de chasse en cas d'avance russe. Tel est bien le rôle que la géographie semble assigner à l'Espagne dans un plan de défense de l'Europe occidentale.

On s'attendait à voir la mission américaine concentrer son intérêt sur les ports atlantiques, ports de débarquement et de rembarquement, sur les lignes de communications Atlantique-Pyrénées et sur les bases aériennes, à l'exclusion des ports de la côte méditerranéenne, qui ne semblaient appelés à jouer aucun rôle. Le périple accompli par la mission Spry nous fournit des indications bien différentes. Sans doute les experts américains inspectent-ils les côtes atlantiques du Nord-Ouest. Sans doute le général Spry se rend-il à Séville, dont les alentours sont considérés par l'expert aérien du journal madrilène *ABC*, « Tacite », comme propices à l'établissement de bases pour les bombardiers à long rayon d'action. Sans doute pourrait-on expliquer la visite à Cadiz de l'amiral Campbell et d'un expert des transports par le

souci d'adapter aux nécessités militaires actuelles le vieux projet de transformation de ce port en grande base du trafic transatlantique. Mais la première visite de la mission Spry a été pour Valence. Remontant les côtes du Levant, les experts se rendent à Barcelone. L'amiral Campbell inspecte minutieusement les îles de Majorque et de Minorque, dans les Baléares, puis la grande base militaire de Cartagène, port d'attache de la flotte espagnole de la Méditerranée. Enfin plusieurs membres de la mission visitent longuement le Maroc espagnol. Il apparaît donc que la Méditerranée constitue un sujet d'intérêt pour la mission Spry, et même un sujet d'intérêt primordial.

Cette indication tendrait à confirmer les informations données par certains journaux, et selon lesquelles l'un des objectifs essentiels des travaux de la mission Spry serait l'établissement de bases navales sur les côtes espagnoles de la Méditerranée. Sur l'emplacement de ces bases, les avis ont beaucoup varié : on a parlé de Mahon ou de Pollensa, dans les Baléares, de Cartagène et même de Valence ou de Barcelone, et d'une base sur la côte du Rif.

Nous sommes dans le domaine des hypothèses. Mais l'emplacement exact des bases importe peu à notre raisonnement : ce qui importe c'est la volonté américaine d'établir des bases dans ce secteur de la Méditerranée, et c'est le rôle que ces bases seront éventuellement appelées à jouer. S'agit-il de bases de remplacement destinées à se substituer aux ports d'Italie et de France au cas où ceux-ci deviendraient inutilisables par suite de l'occupation de ces deux pays? Dans cette conjoncture qui, d'ailleurs, n'impliquerait pas nécessairement l'équipement de forces espagnoles de défense du territoire, puisque les forces « occidentales » se retireraient, par hypothèse, dans le « réduit espagnol », les ports de la côte espagnole de la Méditerranée semblent surtout destinés à servir de bases aux chasseurs de sous-marins de la flotte américaine. Le sous-marin promet d'être l'arme de l'action russe en Méditerranée. Arme de destruction des convois. La seule ligne de convois occidentaux concevable dans l'hypothèse que nous étutions serait la ligne Ouest-Est, ligne naturellement proche des côtes africaines et qui, en de telles circonstances, s'en rapprocherait encore. Les bases de chasseurs de sous-marins devraient donc être installées au premier chef à Oran et le long des côtes africaines. Une action d'interception des submersibles adverses peut avoir pour point de départ les bases espagnoles. Mais, en bonne

logique, priorité devrait être donnée aux bases africaines sur les bases espagnoles.

Cependant le Pentagone s'attache à résoudre en premier lieu la question des bases espagnoles. Pour quel motif? Une chronique du début d'octobre du correspondant madrilène de la U. P. nous fournit un élément de réponse à cette question. Après avoir affirmé que la mission Spry négocie la mise à la disposition des États-Unis « d'une ou deux bases navales situées sur la côte méditerranéenne de la péninsule », le correspondant ajoute : « Les navires de l'escadre américaine de la Méditerranée utilisent actuellement les ports français et italiens dans lesquels ils ne trouvent pas d'autres installations que celles qui appartiennent aux flottes des deux pays. Il s'agit d'établir en Espagne des bases dans lesquelles les Américains *seront comme dans leur propre maison*, et où ils pourront amener des États-Unis l'équipement naval le plus moderne et établir d'importants dépôts de carburant. » Le correspondant de l'A. F. P. à Madrid écrivait plus simplement, le 16 septembre, que les milieux américains en Espagne estimaient que l'établissement de bases navales dans les Baléares permettrait à la flotte américaine de « se libérer de la servitude de Malte ». Ces hypothèses acquièrent une certaine consistance si l'on songe que le contre-amiral Campbell, que nous avons vu visiter minutieusement les côtes des Baléares et du Levant espagnol, est précisément le chef d'état-major de la flotte américaine de la Méditerranée, de cette sixième escadre, escadre « errante » en quête d'un port d'attache permanent.

Cette hypothèse que nous sommes conduits à adopter présente deux aspects. Tout d'abord, les États-Unis entendent posséder dans la Méditerranée occidentale des bases qui leur soient propres. Et il faut entendre ce mot dans le sens d'étrangères au système franco-anglais. Deuxième aspect de la question : les Américains se sentent « comme dans leur propre maison » dans les ports espagnols, alors qu'ils n'osent se hasarder à amener du matériel moderne et des stocks importants dans les ports français et italiens. La France et l'Italie leur semblent-elles donc si difficiles à défendre, ou la parole de Franco leur inspire-t-elle plus de confiance que celle des dirigeants des pays signataires du Pacte Atlantique? N'est-ce pas plutôt que Washington espère obtenir de l'affaiblissement de l'Espagne et de l'instabilité d'un gouvernement aux abois des concessions impossibles à envisager dans les autres pays de

l'Europe occidentale? On comprend que les nouveaux partenaires du « Caudillo » n'aient pas oublié la désinvolture avec laquelle celui-ci abandonna l'allié allemand, et qu'ils songent à s'entourer de garanties. Mais l'hypothèse de l'établissement en terre espagnole de nouveaux Gibraltar, suscitera de grandes résistances de la part des chefs de l'armée qui, dès la fin juillet, à une époque où les indications dans ce sens étaient moins nettes qu'aujourd'hui, ont fait savoir au Ministre de la Guerre de Madrid qu'ils estimaient « inconvenant » l'établissement en Espagne de « troupes étrangères de quelque genre que ce soit ».

Voici, sans nul doute, la cause essentielle des difficultés qui se sont élevées entre Franco et les négociateurs américains. La réalité même de ces difficultés est hors de doute. Le retard constaté par rapport aux pronostics de l'officieuse agence E.F.E., qui le 7 août dernier annonçait la conclusion d'un accord militaire « dans les soixante jours », ne constituerait pas fatalement une preuve de désaccord. La presse franquiste pèche souvent par excès d'optimisme. Sans doute le crédit de cent millions de dollars qui vient d'être voté par le Congrès est-il notoirement inférieur au chiffre préconisé par le sous-comité de la Commission sénatoriale des Affaires étrangères qui se rendit en Espagne en juin dernier. Le rapport établi à l'issue de cette visite prévoyait un crédit de 400 millions : 50 % pour les besoins militaires et 50 % pour les besoins civils. Mais les porte-parole de Washington ont toujours affirmé qu'en matière de crédits à l'Espagne aucune décision ne serait prise avant le rapport de la mission économique qui se trouve actuellement dans ce pays. Et celle-ci ne terminera vraisemblablement pas ses travaux avant janvier ou février. A première vue, rien n'empêche de considérer le crédit de cent millions de dollars comme un crédit d'attente.

Il est plus surprenant de lire dans l'*ABC* de Madrid du 27 octobre, sous la plume de Don Torcuato Luca de Tena, co-propriétaire du journal, actuellement à New-York, que l'octroi du crédit de cent millions « a été en quelque sorte imposé par le Sénat ». Le célèbre journaliste énumère ensuite les motifs qui rendent improbable une opposition du Président Truman à ce projet. Cette opposition était donc à craindre? Le chef de l'exécutif américain qui, en juillet, entamait, au risque de s'aliéner la sympathie d'une large fraction de l'opinion en Europe occidentale, des négociations avec Franco présupposant l'ouverture d'impor-

tants crédits, hésite, en octobre et novembre, à approuver un crédit d'attente de cent millions. Parallèlement, l'Import and Export Bank ralentit le rythme des attributions de crédits à valoir sur le crédit global de 62 millions et demi voté antérieurement à l'ouverture des négociations. Vingt-sept millions avaient été attribués en un mois et demi, de la mi-juillet aux premiers jours de septembre. Pour les deux mois suivants, les ouvertures de crédits tombent à un million et demi.

Le recul américain est donc réel. Et si un mouvement de recul s'esquisse, c'est parce qu'un désaccord est survenu. Désaccord sur quel point? Il suffit d'examiner les thèses des deux parties en présence pour mesurer ce qu'elles ont d'incompatible. En étudiant la composition et les activités de la mission Spry, nous avons constaté que les travaux de cette dernière tendaient principalement, sinon exclusivement, à l'établissement en Espagne de bases américaines. Mais Franco semblait s'attendre à la conclusion d'une alliance étroite comportant notamment le rééquipement de l'armée espagnole par les soins des États-Unis. En juin, il déclare aux membres du sous-comité de la Commission sénatoriale des Affaires étrangères que l'Espagne est en mesure de mettre sur pied « deux millions d'hommes » à condition que les États-Unis lui fournissent l'équipement nécessaire. Au cours de la même entrevue, le « Caudillo » évalue à 1.275 millions de dollars les besoins du secteur civil. Selon toute apparence, il considère le projet d'octroi d'un crédit de 400 millions, présenté à l'exécutif américain par la Commission sénatoriale, comme une aide initiale, et il estime que, par la suite, l'alliance hispano-américaine se resserrera et entraînera de nouvelles et plus importantes attributions de crédits. L'état-major espagnol met à l'étude un projet de rééquipement en matériel moderne d'une force de trois cents mille hommes. Au début de novembre, Franco ne semble pas avoir modifié son point de vue. Quelques jours après le départ de la mission Spry, il déclare au directeur du journal américain *Los Angeles Times :* « Nous avons les hommes; et vous devez nous fournir le matériel. » Il y a là un malentendu initial, dont les Américains finissent par prendre conscience. Les avertissements se multiplient dans la presse américaine. Le correspondant à Madrid du *Christian Science Monitor* déclare que les États-Unis entendent se limiter à un accord de cession de bases. Et Sam Pope Brewer, correspondant madrilène du *New-York Times*, écrit de son côté :

« Les milieux espagnols espèrent recevoir une aide très supérieure à celle qu'ils recevront de façon immédiate. »

L'espoir d'une alliance sur un pied d'égalité fait place à la réalité d'un pacte de dépendance. La première hypothèse aurait permis à l'Espagne d'accroître son potentiel militaire; la seconde comporte une aliénation partielle de souveraineté au prix d'une aide économique limitée. On touche du doigt la difficulté en abordant la question des bases aériennes. L'état-major de l'Armée de l'Air espagnole espérait des crédits et des fournitures de matériel qui auraient permis la constitution d'une force aérienne importante et la construction de nouveaux aérodromes. Mais les États-Unis demandent la cession de bases, probablement avec un droit d'extra-territorialité, en vue de l'établissement en Espagne d'escadrilles américaines relevant exclusivement du haut commandement américain.

Aussi certains correspondants de presse ont-ils pu affirmer que les discussions les plus âpres avaient porté sur ce point. D'après cette version, les membres de la mission Spry seraient arrivés à la conclusion qu'il convenait de laisser de côté, du moins pour l'instant, l'épineuse question des bases aériennes, et de se limiter, dans l'avenir immédiat, à l'établissement de bases navales. Cette hypothèse n'est nullement confirmée. Quand bien même le serait-elle et les conversations en cours aboutiraient-elles à la conclusion d'un accord limité, les États-Unis, disposant de bases navales sur les côtes espagnoles du Levant et de bases aériennes au Maroc français, domineraient désormais l'entrée de la Méditerranée.

IV. — De l'Espagne a l'Islam.

Le projet de cession de bases espagnoles aux États-Unis, dès l'instant où il est envisagé, entraîne d'importantes conséquences dans le monde méditerranéen. La première de ces conséquences a été une évolution de la politique du gouvernement franquiste à l'égard de l'Islam. Évolution peu sensible à l'opinion internationale, tant celle-ci est accoutumée à entendre vanter, depuis quinze ans, « l'indéfectible amitié » hispano-arabe. Franco et sa « camarilla » d'officiers d'Afrique ont apporté dans l'examen des problèmes de l'Islam la déformation passionnée du spécialiste. D'autres facteurs ont joué dans le même sens. Facteurs militaires

tout d'abord. Le Rif fut la plate-forme de cette « reconquête » en sens inverse entreprise en juillet 1936, et la pénurie d'effectifs espagnols contraignit les dirigeants de la « Croisade » à faire appel au mercenariat marocain. L'appoint des volontaires rifains était si nécessaire à l'État-Major rebelle que celui-ci crut nécessaire d'accorder quelques satisfactions à ces défenseurs imprévus des traditions chrétiennes de l'Espagne : de cette époque datent les premières déclarations d'amitié à l'Islam. Pendant la seconde guerre mondiale, Franco, pressé d'acquérir, aux yeux de l'allié allemand, des titres aux bénéfices d'une victoire escomptée, s'offre à seconder les desseins nazis dans le monde arabe. Une position géographique favorable, une tête de pont en Afrique, un excellent cadre d'officiers spécialisés dans les problèmes arabes, tels sont, littérature mise à part, les titres de l'Espagne franquiste au rôle de brillant second dans le monde musulman, titres faibles mais non inexistants. Après la victoire des Nations Unies qui réduisit à néant ces beaux projets, Franco, pour rompre son isolement diplomatique, s'attacha à cultiver l'amitié des pays arabes.

Ainsi, les mobiles les plus divers concourent pendant quinze ans à entraîner l'Espagne dans une politique de rapprochement avec l'Islam, politique qui se présente essentiellement sous un aspect culturel. Des centres d'études islamiques font leur apparition en Espagne : École arabe de Grenade, Institut islamique de Madrid, Séminaire des langues sémites de Barcelone et, plus tard, l'Institut égyptien de Madrid, fondé et soutenu par le roi Farouk.

Sur le plan diplomatique, le premier pays qui accueille favorablement les avances espagnoles est la Transjordanie. Répondant à l'invitation du « Caudillo », le roi Abdallah se rend à Madrid en septembre 1949.

Au Caire, l'ambassadeur d'Espagne, Don Domingo de Las Barcenas, a fort habilement exploité, au cours des deux dernières années, l'irritation causée par la question de Suez. Dès l'aube de l'année 1950, la diplomatie égyptienne, soucieuse de trouver un contrepoids à l'influence britannique, incertaine des desseins américains et irritée du soutien apporté à Israël par le gouvernement de Washington, accueille favorablement les avances espagnoles. C'est le moment où Salaheddine Pacha promet à M. de Las Barcenas ses bons offices en vue d'obtenir un vote massif des États arabes en faveur de l'abrogation de la condamnation de 1946, lorsque cette question viendra en discussion à l'ONU. Le ministre

des Affaires Étrangères égyptien tiendra parole. Mais, pour complaire à Abd el Krim et aux intransigeants de la Ligue, Nahas Pacha, tandis que son collaborateur négocie en secret avec l'ambassadeur franquiste, fait en public des déclarations hostiles à la présence espagnole au Maroc. La question du Rif apparaît décidément comme un obstacle à un rapprochement réel entre l'Espagne et les États de la Ligue arabe.

Et sur ce point, Franco, à l'époque, ne semble nullement décidé à transiger. Un an plus tard, lorsque au printemps 1951, un premier incident met aux prises, à propos du Maroc, la France et l'Égypte, la presse espagnole, tout en saisissant avec joie cette occasion de critiquer l'action de la France au Maroc — et en particulier la négligence qui permit l'évasion d'Abd el Krim — se prononce contre toute tentative de modifier le statut quo. *Il faut espérer* — écrivait *El Mundo*, le 11 mars dernier — *que la leçon éloquente des desseins de l'URSS et la considération du rôle prépondérant que l'Afrique du Nord doit jouer dans la défense de l'Europe occidentale, rendront prudents, dans leurs interventions marocaines, les Anglais et les Américains, et contribueront ainsi à dissiper l'ambiance créée par Roosevelt au cours de la réunion d'Anfa, en* 1943. Un autre journal franquiste, *la Hoja del Lunes*, revenait, le lendemain 12 mars, sur l'incident d'Anfa : « Le Président américain — écrivait-il — avec la légèreté qu'il apportait habituellement à l'évocation des questions qu'il ne connaissait pas, et aussi peut-être pour mortifier le « Premier » britannique, évoqua dans le toast qu'il porta au cours du banquet d'Anfa, la question du nationalisme, en faisant ouvertement des promesses au Maroc. »

Les textes que nous venons de citer sont du mois de mars. En juillet, c'est-à-dire après l'ouverture des pourparlers hispano-américains, le ton change brusquement. Le 24 juillet, D. Domingo de Las Barcenas, faisant allusion à la question de Suez, déclare aux journalistes, à l'issue d'un entretien avec Salaheddine Pacha : « *Le nouveau gouvernement espagnol* — (le gouvernement issu du remaniement ministériel du 19 juillet) — *soutiendra les pays arabes dans leurs revendications* ». Quelques jours plus tard s'ouvraient à Tanger des conversations entre militaires espagnols et notables arabes en vue d'examiner un projet d'octroi d'une autonomie à la zone rifaine. Le projet ne tendait, en fait, qu'à modifier le partage des attributions entre l'autorité tutélaire et l'autorité locale. L'autonomie n'est pas l'indépendance. Cette

réforme, dont la réalisation doit s'échelonner sur plusieurs années — et en cette matière toute évaluation de délai est vaine — tendrait à la formation progressive, à l'intérieur de la sphère d'influence espagnole, d'une zone « autonome », qui, d'ailleurs, n'engloberait pas la totalité du Rif, mais seulement la partie ouest du pays, zone de passage des grandes migrations arabes de jadis en route vers l'Ibérie. Cette région autonome comprendrait la côte atlantique avec le port de Larache, le pays montagneux des Djebala, avec le centre agricole de Chechaouene, et, sur le versant incliné vers la Méditerranée, Tetouan, actuelle capitale du Rif. C'est la partie « arabisée ». C'est aussi la plus évoluée, la moins turbulente, celle où le relachement du contrôle semble moins dangereux pour l'autorité tutélaire. C'est de la partie Est du pays, celle où l'élément berbère a moins subi l'influence arabe, le territoire des Rhomera et des Beni Ouriaguel, que partit le soulèvement d'Abd El Krim. Sur cette zone, le contrôle militaire subsisterait. C'est aussi dans la zone Est, où l'autorité espagnole demeurerait intacte, que se trouvent — la coïncidence est heureuse — les riches gisements de fer de la région de Melilla. Les « villes de souveraineté », Melilla et Ceuta, villes espagnoles fondées par des Espagnols bien avant le traité de 1912 qui établissait le protectorat — le premier établissement espagnol à Ceuta remonte à 1490 — restent, naturellement, en dehors de toute négociation.

En définitive ce plan ne diffère pas de bien d'autres proposés ou appliqués par la France ou l'Angleterre, depuis quelques années, sur tel ou tel point de leurs zones d'influence respectives. Et si toute la presse du Caire, notamment l'officieux *Al Ahram*, commente et exagère l'initiative franquiste, c'est surtout parce que cette dernière permet d'établir un parallèle entre la « générosité » espagnole et l'intransigeance française, et de critiquer âprement l'action de la France au Maroc.

Et tel était bien, en définitive, le but poursuivi par Franco en lançant sa proposition d'autonomie. On ne peut, certes, soupçonner le gouvernement qui supprima les statuts de la Catalogne et du Pays Basque d'obéir à une impulsion libérale lorsqu'il envisage un statut pour les Rifains. Mais les objectifs antifrançais poursuivis par le gouvernement franquiste sont mis en lumière par diverses circonstances : par le fait que les entretiens de Tanger ont lieu à l'insu de la puissance coprotectrice, tandis qu'ils sont portés à la connaissance de la Ligue arabe par la diplomatie espa-

gnole. Par ailleurs, des représentants de l'Istiqlal expulsés de la zone française participent aux conversations. L'Espagne accorde des facilités de passage au leader de l'Istiqlal, Allal el Fassi, en route vers le Caire où il devait s'entretenir avec les dirigeants de la Ligue arabe au sujet de la plainte qui allait être déposée à l'ONU contre l'action de la France au Maroc. Par la suite, ces indications devaient être confirmées par l'accueil très sympathique réservé à Madrid au leader neo-destourien Habib Bourguiba, retour des États-Unis...

Cette conduite contraste, certes, avec les réactions que nous avons constatées en Espagne, quelques mois plus tôt, à l'occasion du premier incident qui opposa, sur la question marocaine, les gouvernements de Paris et du Caire. Mais, entre les incidents du mois de mars et les conversations de Tanger, se place l'ouverture des négociations hispano-américaines. Ces pourparlers provoquent une réaction défavorable de la France et de l'Angleterre, qui réaffirment leur opposition à l'entrée de l'Espagne franquiste dans le système atlantique.

Il est logique que le gouvernement Franco s'efforce d'atteindre ces adversaires. Leur point faible est en terre d'Islam, au Maroc notamment; et au Maroc l'Espagne a prise. C'est là que la diplomatie franquiste va frapper. Non pour le seul plaisir de rendre coup pour coup. Mais, en menant l'attaque sur ce point, Madrid peut contraindre le gouvernement français à méditer sur les servitudes de la solidarité coloniale et à revenir sur son opposition à la participation franquiste au Pacte Atlantique, participation qui, en dépit de toutes les dénégations, demeure l'objectif premier de la diplomatie espagnole. Mais, si le maintien de l'opposition franco-britannique ferme tout espoir de ce côté, le projet d'autonomie rifaine, en atténuant la gravité de la cause de friction hispano-arabe que représente la question du Rif, peut ménager une solution de remplacement : celle d'une alliance méditerranéenne. Depuis quelques mois, la diplomatie franquiste manifeste une grande activité dans le monde arabe : des traités d'amitié sont conclus avec la Jordanie et l'Irak; un accord culturel est signé avec le Liban. L'Espagne et le Pakistan décident d'élever leurs légations respectives au rang d'ambassades. Mais les efforts franquistes sont surtout dirigés vers la Turquie, et ne demeurent pas vains si l'on en juge par la déclaration faite, avant son départ d'Ankara, par le nouvel ambassadeur turc en Espagne, M. Faik Zihui Akdur :

« Un accord plus étroit entre la Turquie et l'Espagne serait sans doute très avantageux en raison de la position que les deux nations occupent aux deux extrémités de la Méditerranée. » Sans doute ces efforts obéissent-ils, dans une certaine mesure, au souci d'obtenir les voix arabes en faveur d'une éventuelle candidature de l'Espagne franquiste à l'ONU. Mais ce n'est là qu'un mobile secondaire. Le but essentiel de cette activité diplomatique nous est livré par un éditorial du journal *Arriba* du 18 août dernier : « Il est possible — écrivait l'organe phalangiste — que les peuples arabes trouvent leur place sur un axe Washington-Madrid, et non sur la ligne qui, partant de Londres, aboutit à Israël... » Sous l'évidente impropriété des termes, on retrouve la vieille idée du Pacte méditerranéen.

Le texte que nous venons de citer est de ceux qui tendent à accréditer, dans les milieux dirigeants du monde arabe, l'impression que les États-Unis approuvent et soutiennent la politique arabe de Franco. Certains textes américains tendent à confirmer cette impression. La nouvelle des conversations de Tanger relatives à l'autonomie du Rif est lancée par une dépêche de la United Press qui précise, par ailleurs, que les États-Unis ont été informés des pourparlers. Cette dépêche est du 1er septembre dernier, et cette date est très significative : elle est antérieure d'une vingtaine de jours à l'époque où les campagnes de la presse égyptienne obligent la presse française à se saisir de la question. Quelques jours après avoir lancé la nouvelle, la grande agence américaine avait publié un commentaire dans lequel elle déclarait notamment : *La décision espagnole constitue un rude coup pour la France, dont la politique au Maroc a provoqué un grand mécontentement parmi les Arabes.* Il n'est donc pas surprenant que les dirigeants arabes, abusés par l'impression d'intimité sans nuages que donnent les conversations hispano-américaines, croient deviner, derrière certaines initiatives pro-arabes de Madrid, une impulsion américaine.

V. — Le revirement américain.

Du banquet d'Anfa aux négociations de Madrid, tous les éléments que nous avons passés en revue concourent au même résultat : celui de créer dans le monde méditerranéen l'impression que les États-Unis poursuivent une politique indépendante de celle

de l'Angleterre et de la France. Et cette conviction va recevoir une nouvelle confirmation de l'attitude adoptée, dans l'affaire des pétroles iraniens, par le gouvernement de Washington qui, tout en appuyant les résolutions britanniques au Conseil de Sécurité, s'emploie, dans les coulisses de cet organisme, à faire prévaloir une solution transactionnelle en vertu de laquelle l'exploitation des pétroles serait confiée à une société internationale, avec large participation américaine, solution qui tend, en définitive, à substituer au monopole britannique un condominium anglo-américain.

Ces nuances échappent d'ailleurs vraisemblablement à l'opinion arabe qui, dans l'aride monotonie des discussions relatives à l'affaire des pétroles, ne saisit que deux faits : elle constate que les États-Unis, en assumant le rôle du médiateur, ont séparé leur cause de celle de la Grande-Bretagne, et que le conflit aboutit, en définitive, à un échec spectaculaire de l'Angleterre. Que la « capitulation » d'Abadan ait été motivée, dans une large mesure, par la crainte de créer un foyer de troubles à proximité des frontières soviétiques, que dans cette affaire la diplomatie britannique ait été gênée par le jeu de la médiation américaine, l'opinion arabe ne le sent peut-être pas assez clairement et sans doute tend-elle à considérer comme la preuve d'une faiblesse absolue de la Grande-Bretagne un recul qui ne démontre qu'une faiblesse toute relative par rapport aux deux « grands ».

Ces deux idées — exagération de la faiblesse britannique, espoir d'une médiation américaine défavorable à l'Angleterre — sont à l'origine de la crise égyptienne. L'heure de la crise va être précipitée par la mise au point du projet anglo-américain de défense du Proche Orient.

Les États-Unis sont pressés d'aboutir, dans cette partie du monde, à des résultats concrets, — auxquels l'intransigeance égyptienne a jusqu'alors fait obstacle. Pour parer au plus pressé, c'est-à-dire pour pouvoir fournir à la Turquie, bastion avancé de la position du Proche Orient, tout l'appui dont elle a besoin et qu'elle exige hautement, Washington a fait prévaloir la solution, paradoxale au point de vue géographique, de l'admission d'Ankara dans le système atlantique. Mais il faut organiser les arrières de la position turque. Après l'affaiblissement des Hachémites, consécutif au meurtre d'Abdallah, et la ruine des projets britanniques dont le monarque jordanien était la cheville ouvrière, la nécessité d'un compromis avec l'Égypte apparaît clairement. Cette solution

transactionnelle, ce sera le remplacement de la force britannique d'occupation du canal de Suez par une force internationale dans laquelle les États-Unis seront représentés. A Suez comme en Iran le monopole britannique semble sur le point de faire place à un condominium anglo-américain. Pressée entre l'impatience de Washington qui veut aboutir rapidement à la mise sur pied d'un système défensif et l'impatience du gouvernement égyptien qui juge que l'heure est venue d'imposer ses revendications, la Grande-Bretagne souscrit à cette solution. Le 7 octobre, l'ambassadeur anglais au Caire, Sir Ralph Stevenson, s'engage vis-à-vis de Nahas Pacha à présenter, dans les quarante-huit heures, des propositions concrètes. Le 9 au matin, l'ambassadeur fait part au roi Farouk de la teneur du projet de défense du Proche Orient. Mais le gouvernement égyptien a annoncé dans l'intervalle la dénonciation du traité de 1936. Le plan établi par les négociateurs anglais, américains, turcs et français, ne sera remis officiellement au gouvernement du Caire que le 13. Ce délai peut s'expliquer par la nécessité de nouvelles consultations après le « coup de force » égyptien; de toutes façons il n'aurait pas suffi à mettre sur pied le projet. Malgré les apparences, celui-ci n'est donc pas la conséquence de l'initiative égyptienne. Il serait plus exact de dire que cette dernière est la conséquence de la décision des « Quatre ». Selon toute apprence, la hâte de Nahas Pacha obéit au souci de devancer la remise du plan, pour conserver à son action un caractère typiquement antibritannique et pour ne pas se trouver dans la nécessité de rejeter une proposition formulée avec l'appui et la participation active des États-Unis. Sans doute, le « Premier » égyptien espère-t-il que son initiative retardera la proposition des « Quatre », divisera le front anglo-américain, suscitera une nouvelle médiation de Washington et aboutira finalement à une capitulation britannique.

C'est la réédition du scénario d'Abadan. Mais la réalité ne sera nullement conforme à ce schéma. Aussi bien l'assimilation entre le problème de Suez et la question des pétroles iraniens était-elle artificielle. Suez constitue pour l'Angleterre une position à la fois beaucoup plus essentielle et beaucoup plus facile à défendre. Pour préserver ses intérêts en Iran, le gouvernement de Londres devait prendre l'initiative du recours à la force, et ceci dans un pays limitrophe de l'U.R.S.S.; à Suez, l'initiative du recours à la force doit venir de l'Égypte. C'est ce qu'exprimera Morrisson dans son pre-

mier discours électoral, quelques jours après la mise en demeure égyptienne, lorsqu'il déclarera : « Nous sommes à Suez, et nous avons le droit d'y rester »...

La décision britannique de ne céder en aucun cas sur la question de Suez est certainement portée à la connaissance des États-Unis par la voie diplomatique. Cette décision de fermeté explique, dans une certaine mesure, l'attitude ultérieure de Washington. Dès l'instant où la fermeté est égale des deux parts, et où il faut absolument choisir entre la thèse britannique et la thèse égyptienne, le choix ne peut être douteux. Il est influencé par des facteurs militaires au premier chef. Les États-Unis ont besoin de la coopération militaire britannique, non seulement en Europe, mais aussi dans le Proche Orient. Ils ne peuvent s'en remettre aux forces égyptiennes du soin de défendre la zone du canal. Et Washington ne se soucie pas davantage d'assumer avec ses propres contingents tout le poids de la défense de Suez. Si la Grande-Bretagne voulait évacuer le canal, Washington la supplierait d'y rester. Les facteurs militaires, en motivant les interventions américaines sur le théâtre méditerranéen, ont précipité l'éclosion du mouvement revendicateur arabe; mais celui-ci va trouver sa propre limite dans ces mêmes réalités militaires.

La remise de la proposition des « Quatre » le 13 octobre, simple confirmation de la position antérieure, constitue un avertissement que le gouvernement du Caire ne paraît pas comprendre. Espère-t-il encore diviser le front anglo-américain? L'opinion égyptienne est-elle d'ores et déjà trop montée pour qu'il soit possible de revenir en arrière?

Au cours des semaines suivantes, le revirement américain va se préciser. Les considérations d'ordre militaire font taire les scrupules anticolonialistes. Deux événements vont précipiter l'évolution américaine. D'abord l'arrivée au pouvoir de Churchill, personnellement populaire aux États-Unis et que l'on sait partisan d'un resserrement de l'alliance anglo-américaine; puis les tentatives de l'Égypte, déçue par l'attitude de Washington, pour se rapprocher de l'U.R.S.S. Les premiers contacts officiels entre délégués égyptiens et russes à l'ONU se situent dans les premiers jours de novembre. C'est au cours des entretiens du 4 et du 5 novembre que M. Acheson donnera à M. Eden l'assurance du « soutien sans réserve » des États-Unis dans l'affaire de Suez et du Soudan. Ce revirement implique une nouvelle attitude sur la question maro-

caine. Le 2 novembre, la *New York Herald Tribune* déclare, dans un important éditorial, que les États-Unis « *doivent laisser entendre sans nul doute possible qu'ils ne feront rien pour diminuer l'autorité de la France dans cette crise.* » Quelques jours plus tard, la délégation américaine votera en faveur de l'ajournement de la plainte égyptienne relative au Maroc. Le revirement des États-Unis est achevé.

Par ailleurs, l'arrivée au pouvoir des conservateurs anglais, en ouvrant la porte à un rapprochement entre Madrid et Londres qui pourrait accroître les chances d'admission de l'Espagne dans le système atlantique, permet de prévoir, à plus ou moins bref délai, le retour du gouvernement Franco dans le camp européen et colonialiste. Ainsi, peu à peu s'effacent toutes les conditions qui ont favorisé l'éclosion du mouvement arabe...

De fait, nous allons assister au reflux de ce mouvement dont l'apogée se place dans les jours qui suivent l'ultimatum égyptien. La vague antibritannique est si forte que Noury Al Saïd Pacha croit devoir annoncer que le gouvernement de Bagdad va demander la révision du traité qui l'unit à l'Angleterre. Mais cette unanimité est fragile. Elle ne résistera pas à l'épreuve du revirement américain et à la sollicitation du projet de défense du Proche Orient. Ce projet impose un choix; et entre l'intérêt et l'amitié le choix est impossible. Tant que les États-Unis et la Grande-Bretagne paraissaient divisés, les États arabes pouvaient se demander de quel côté était leur intérêt matériel le plus immédiat. Dès l'instant où Washington et Londres font cause commune, le doute n'est plus possible. La Jordanie est dotée d'une force militaire équipée et entraînée par les Anglais. Des États-Unis, elle a déjà obtenu 4.700.000 dollars de crédits. Aujourd'hui, pour rétablir l'état désespéré de ses finances, elle sollicite à la fois un prêt britannique et de nouvelles ouvertures de crédits de la part des États-Unis. Peut-on raisonnablement espérer que la Jordanie prenne position contre Londres et Washington? Et la situation est la même, à un moindre degré, dans la plupart des pays arabes. Par ailleurs, les manifestations du Caire sont de nature à éveiller, chez les dirigeants des États arabes, la crainte de voir le mouvement nationaliste dégénérer en un vaste mouvement de revendication sociale. Pourtant il ne saurait être question, pour aucun des États de la Ligue, de séparer ouvertement sa cause de celle de l'Égypte, au mépris des engagements souscrits. Il serait impossible de faire admettre ce

revirement par l'opinion. Seul le « Premier » syrien, Hassan Hakim, a osé recommander l'acceptation du plan des « Quatre ». Il a dû démissionner. Mais ceux-là mêmes qui ont combattu cette proposition — qui impliquait la rupture de l'engagement, souscrit par les États de la Ligue — d'adopter en toute occasion une attitude commune, songent peut-être aux moyens d'amener l'Égypte à envisager une solution de compromis. La diplomatie des pays arabes va s'engager dans cette voie. Aussi bien n'en est-il pas d'autre. Le Liban est le premier à préconiser une médiation, qui implique déjà une rupture du front arabe. A cette époque, le « Premier » jordanien, Tewjik Abu El Huda, en tournée d'amitié dans les capitales arabes, est déjà à l'œuvre. A Bagdad, l'action de Noury Al Saïd Pacha s'exerce dans le même sens. Le nouveau roi de Jordanie, Talal, est en visite officielle à Riad, la minuscule capitale seoudite. De tous les dirigeants arabes, Ibn Seoud est le seul qui n'ait révélé sa pensée par aucun signe. Fidèle à ses méthodes, l'éternel temporisateur prendra position, au dernier quart d'heure, en faveur du gagnant... En attendant l'heure espérée du compromis, les États arabes, sommés de prendre position sur le plan des « Quatre », se réfugient dans l'abstention. Du retard imposé, de ce fait, aux plans militaires occidentaux, l'U.R.S.S. est en définitive la bénéficiaire. Non moins propice à ses desseins est la trouble situation créée en Égypte par la double volonté du gouvernement de recourir à la force et d'éviter la guerre. De ce fait, les autorités sont amenées à favoriser le mouvement pseudo-clandestin des Phalanges arabes, tout en prétendant ignorer ses agissements. Cette situation de semi-clandestinité est éminemment propice aux infiltrations communistes. Le gouvernement qui précéda celui de Nahas Pacha n'a-t-il pas justifié ses décisions successives d'interdire, puis de tolérer le mouvement des « Frères Musulmans », noyau de l'actuelle guerilla, en affirmant, tour à tour, que cette société ultra-nationaliste était noyautée par les communistes, et que la clandestinité était plus propice encore que l'action au grand jour à de telles infiltrations? L'éventualité d'une progression communiste en Égypte résulte, non point des contacts de gouvernement à gouvernement, mais d'une situation d'illégalité prolongée. Des liens étroits unissent les bandes para-militaires, maîtresses d'une partie du territoire égyptien, aux sociétés secrètes qui pullulent dans les pays d'Islam, jusqu'en cette Syrie du Nord qui marque la limite occidentale du monde kurde. Certains

milieux occidentaux peuvent bien envisager actuellement d'appuyer le mouvement kurde, dans le but d'exercer une pression sur la Syrie et l'Irak. Mais l'opposition de la Turquie ne peut manquer de mettre rapidement fin à de telles velléités. Aujourd'hui comme naguère, le mouvement kurde ne peut trouver d'appui réel qu'à Moscou. Ainsi les mots d'ordre communistes courent à travers le Proche Orient, au long des chaînes d'action clandestine tendues des montagnes kurdes aux abords du canal de Suez. Il semble vain d'espérer que, pour conjurer cette menace et abréger la crise, les États-Unis adoptent une position nouvelle, plus favorable aux revendications égyptiennes. Celles-ci ne tendent qu'à l'évacuation du canal; et c'est le seul point sur lequel les Occidentaux ne peuvent transiger.

Si aucun élément de compromis n'apparaît, la prolongation et l'extension du conflit obligeront la Grande-Bretagne à faire de plus en plus appel au soutien américain. Tandis qu'aux deux extrémités de la Méditerranée, l'influence américaine règne sans partage sur l'Espagne et sur l'État d'Israël, dans le monde arabe la domination britannique tend à faire place à un condominium anglo-américain sous présidence américaine. La crise des six derniers mois, avec ses alternances de flux et de reflux, n'a eu jusqu'à ce jour d'autre résultat que de favoriser l'avènement, dans le vieux monde méditerranéen, d'un règne nouveau : celui des États-Unis.

Elena de La Souchère.

J. Vuillemin.

TIEPOLO A VENISE

L'exposition Tiepolo a été admirablement organisée par le regretté Lorenzetti — auteur d'études précieuses sur l'architecture vénitienne et la peinture de Venise au XVIIIe siècle et qui publia sur cette ville qu'il connaissait si bien le meilleur des guides, malheureusement introuvable aujourd'hui en librairie. A Ca'Rezzonico, on a simplement placé les esquisses à côté des fresques laissées dans leur milieu naturel; l'essentiel a été exposé aux Giardini, au Pavillon italien de la Biennale; là aussi on a heureusement usé de comparaisons entre les esquisses et les œuvres achevées.

Les grands du XVIIIe siècle ont chéri et enrichi Tiepolo. Les néo-classiques, qui peut-être valaient moins et qui ne surent pas reconnaître leur parenté avec ce pseudo-baroque, le firent oublier. Quelques critiques, à la fin du XIXe siècle — et en particulier le Vénitien Molmenti, — crurent le ressusciter. L'exposition de 1951 doit, par son excellente organisation, clore un débat peu mouvementé et exclure Tiepolo du monde des peintres duquel il semble aussi proche qu'un librettiste du monde des musiciens.

Et pourtant quelles immenses surfaces! A Venise, à Udine, à Milan, à Bergame, à Vicence, à Würzburg, à Madrid, les princes, les commerçants enrichis, les évêques, les rois se disputent son talent. Giambattista travaille sans se divertir; à fresque pendant la bonne saison et de préférence, mais ne dédaignant pas le chevalet quand le temps se gâte. Il arrive après un XVIIe siècle à Venise entièrement vide de peintres. Parmi ses maîtres immédiats, le Dalmate Boscovich n'est pas sans valeur. Tiepolo se souvient aussi de Rembrandt et — à travers Piazetta, peintre aux couleurs ternes et mélodramatiques et dont les blancs laiteux et macabres accentuent dans les églises « rococo » de Venise une impression

de lumière étouffée et mourante, mais à travers lui — de Caravage. Enfin les maîtres du Cinquecento vénitien pouvaient servir de maîtres d'école.

Mais le seul démon de la virtuosité possédait Giambattista. Jamais tant qu'à cette exposition mes yeux n'ont été « trompés »; ce ne sont que perspectives, illusions, fuites du ciel à l'infini, superpositions interminables de plans, cohues d'anges, tohu-bohus de divinités, de naïades, de néréïdes, de monstres, d'oriflammes, de quadriges et d'enfants ailés. Successivement offerts à Charles-Philippe de Greiffenklau, à Charles III d'Espagne, à Rezzonico, au marquis Clerici, général de l'impératrice Marie-Thérèse, au doge Giovanni Cornaro, les quatre parties de la terre, les quatre races fondamentales, les plus belles femmes, les plus beaux chevaux, les plus belles saintes réalisent la synthèse des trois mythologies du siècle : le clergé, la noblesse et la guerre de Troie.

On attend Offenbach, mais Renaud et Armide se quittent désespérés, les héros astiquent leurs panoplies, et tandis que la pluie d'or console une Danaë frissonnante, des anges qui commencent à ressembler aux demoiselles caressent les moines en extase. Au moins on attendrait Fragonard et Boucher, mais Tiepolo justifie tout ce qu'il dénude, fesses, ventres, seins. La même Iphigénie expire sous le couteau du même vieillard cornu, barbu et tourmenté qu'on voit ailleurs manquer Isaac, se venger sur Agar, conseiller Arnaud pour se faire enfin mater, en costume de Neptune, par la toute-puissante Venise, reine des mers, au faîte du pouvoir et de la renommée. Comme le dit non sans bon sens le critique Bernard Berenson, qui depuis 60 ans vit dans l'intimité de Tiepolo, « il est intéressant de noter au passage qu'à l'opposé des peintres français, leurs contemporains, les maîtres italiens du XVIIIe siècle ne représentent jamais la femme comme un simple objet désirable, Tiepolo moins qu'aucun autre [1] ». Iphigénie, Eurydice, Lucrèce, Junon même corrigent Danaë, et lorsque le même Berenson rapproche le dessin de Tiepolo et celui de Toulouse-Lautrec, c'est pour ajouter qu'au moins nous pouvons admirer le premier sans la restriction que nous impose à l'égard du second « la répugnance que nous éprouvons pour ses sujets [2] ».

Il arrive parfois que, délaissant les perspectives diagonales, les compositions parallèles, les cylindres, les entonnoirs, les temples

1. Bernard Berenson : *Tiepolo à Venise* (*Arts*, 29 juin 1951).
2. Id., *ibid.*

en trompe-l'œil, les Scipion d'opérette, Tiepolo pense à la mort et au salut. Comme le remarquent avec une nuance de respect certains de ses critiques, il retrouve alors la grande tradition sulpicienne des Carrache, Reni, Guerchin, dont on sait l'importance dans les salles de nos musées. Il est un excellent peintre des pleurs et des sentiments édifiants.

Enfin cet idéaliste n'a pas ignoré le genre, le caractère, le pittoresque même, comme il advient fatalement. Il « réalise » ces univers mythologiques, en eux-mêmes incroyables fût-ce pour des courtisans du XVIIIe siècle, en les peuplant de nains, de nègres, de bourreaux, de simples soldats, d'hommes ventrus, de duègnes, de chiens et de quelques autres accessoires propres à ramener l'œil à terre. Par ce moyen il croit retrouver le monde de Véronèse et ses couleurs claires, la paix de Véronèse entre de stables architectures. Mais, même si l'on oublie tout ce fatras, cette religiosité sans foi, cette sensualité sans érotisme, ce patriotisme aux enchères, une contradiction non résolue demeure entre les tendances formelles de cet art, entre ses techniques de virtuosité. Tiepolo a voulu conserver le clair-obscur tragique de Rembrandt, ou, s'il a peu à peu renoncé au clair-obscur, il a conservé le griffonnage allusif, l'ellipse du trait, les intentions hallucinantes du Hollandais; ce sont également ces caractères qui le rapprochent parfois — quelles que soient les différences de technique, d'esprit et de valeur entre ces trois peintres — de Tintoret ou de Magnasco; par exemple les derniers plans de la *Prise de Carthage*[1] retrouvent des profils de guerriers qui au *Jardin des Oliviers* surgissent pour arrêter le Christ du Tintoret. Au contraire, lorsque l'intention d'imitation devient évidente (par exemple dans la *Chute de la manne* de l'église paroissiale de Verolanuova, où le sujet est, même formellement, conçu comme une synthèse des compositions de San Rocco et de San Giorgio Maggiore), rien n'est retrouvé des éléments qui constituent le style de Tintoret, les mouvements sont des objets comme les autres, cernés par un espace partout identique et soumis à la plus stricte perspective géométrique. Mais, sauf en de rares moments, on ne voit pas davantage apparaître l'espace calme du Véronèse; et là-même où il cherche à copier (*le Christ et la Madeleine dans la maison du phari-*

1. New-York, autrefois Collection Castiglioni, reproductions 30 et 31 dans le dithyrambique *Tiepolo*, d'Antonio Morassi (2e éd., Bergame, 1950).

sien[1]), Tiepolo manque les grands vides, les césures, tous les éléments d'espacement et de suspension que lui interdit précisément l'impressionnisme de son croquis. On ne marie point ainsi des traditions contraires. Il est arrivé au grand Tiepolo de vouloir unir ce que les petits maîtres vénitiens du XVIIIe siècle avaient conçu séparément : les spectacles clairs, tranquilles, objectivés de Canaletto, d'autre part les féeries mouvementées, allusives, impressionnistes de Guardi. L'exposition de Venise vient, peut-être involontairement, de punir son éclectisme.

Pourtant cet homme avait tous les dons. Comme à la plupart des virtuoses, il lui fut même donné d'être génial, en marge et par rencontre. Ainsi quelques-unes de ses ébauches, justement célèbres, font regretter les vastes compositions; depuis les études pour l'*Education de la vierge* jusqu'à celle pour le *Transport de la sainte maison de Lorette*, les *bozzetti* présentent avec des fortunes diverses et comme assemblés de façon cohérente les détails que les grandes machines refoulent aux arrière-plans, les griffonnages qui étaient chez Rembrandt et qui seront chez Goya et que la fièvre épique transformera en académismes en les déployant, en les délayant, en les étirant. Bon sténographe, mauvais écrivain! On voit ainsi d'excellents poètes, admirables dans les créations de moins de quatre vers, entonner la trompette épique.

Après les Hollandais les petits formats étaient sans doute nécessaires. Les deux plus belles toiles de l'exposition — je parle à présent de toiles finies et non plus d'ébauches — sont peut-être les moins vastes : une *Dernière scène* venue de Paris et un *Banquet* venu d'une collection londonienne, les nappes des tables rappelant les couleurs lumineuses de Vermeer, à côté de l'énorme *Venise reine de la mer*, où le vieillard Neptune passe la monnaie à la Sérénissime embourgeoisée.

Des portraits il y a peu de choses à dire; les Têtes d'Orientaux sont enlevées avec brio, preuve inutile, mais le talent paraît, toujours aux marges, dans les tableaux de genre, les mascarades, le charlatan, le menuet. Cela reste pittoresque, particulier, amusant. Du moins n'est-ce plus ridicule, si ce n'est pas encore ironique. Les dessins au contraire et les gravures, débarrassés des soucis épiques, et par là plus proches des descriptions honnêtes et spontanées, laissent entrevoir des éléments plus intéressants

1. Londres, Collection Barlow, reproduction 107 (*Ibid.*).

pour l'histoire de la peinture [1]. A côté des dessins académiques, nous trouvons des caricatures parfois féroces : tel courtisan prend insensiblement la forme d'un vieux coq. Dans les *Capricci* et dans les *Scherzi* disparaît enfin l'univers héroïque des fresques, ce décor vide pseudo-épique qu'une époque décadente imposait peut-être à sa représentation, sûrement pas à sa croyance. Ce qui le remplace cependant, comme le note justement G. Trentin, ce n'est pas — comme ce fut le cas pour Callot, comme ce sera le cas pour Goya et Daumier — l'apparition dramatique de la misère; le vieux monde n'est pas démasqué pour être mis en accusation, il est seulement dissous dans la magie irréelle de la lumière, sans que celle-ci éclaire une réalité humaine, sans qu'elle constitue devant nos yeux autre chose qu'un jeu formel, qu'une expérience sceptique de fuite, qu'un renoncement esthétique au sérieux de l'art.

Le chemin vers les *Capricios*, ce serait plutôt le fils de Giambattista, Giandomenico Tiepolo qui l'aurait tracé. Ce que le père avait effleuré, le grotesque et le caricatural, l'épigramme et la satire, Giandomenico le pousse au centre de son œuvre gravé. Dès lors l'art recouvre sa signification plus haute : humaine et morale. « La lumière, chez Giandomenico, revêt sans aucun doute un rôle extrêmement important, mais non plus unique et absolu comme chez le père; s'ils demeurent amples, les cieux toutefois n'occupent plus pour ainsi dire comme chez Giambattista la page tout entière, ils ne représentent plus le centre absolument vital de la composition. La lumière demeure un facteur digne d'intérêt, mais même dans ses manifestations les plus hautes, elle se révèle presque toujours en fonction désormais complémentaire d'une vision non plus abstraite et détachée, comme chez le père, mais dans laquelle l'élément humain et le milieu récupèrent de plus en plus consistance et intérêt. Tandis que chez Giambattista la recherche « luministe » est en fonction d'elle-même ou d'un songe ou, mieux peut-être, d'une conversation intime avec soi-même, chez Giandomenico, même aux moments où elle s'approche le plus du divisionnisme paternel, elle est toujours utilisée comme instrument de recherche lié à un problème réel [2]. »

Les panégyristes de Tiepolo senior l'ont souvent comparé à

1. J'emprunte les idées qui suivent, concernant la gravure chez Giambattista et Giandomenico Tiepolo, à une étude encore inédite de Giorgio Trentin : *Appunti sull' attivita acquafortistica dei Tiepolo.*
2. Trentin, art. cit.

Véronèse. N'est-il pas paradoxal en effet de refuser sa lumière quand on accepte celle de Voronèse? Mais la lumière n'est rien en dehors de ce qu'elle veut dire. Sans doute de Tiepolo vante-t-on les « cieux indescriptibles, cieux qui chez Paolo Veronèse étaient à peine une simple harmonie monocorde, rejoignant ici des orchestrations compliquées, etc. [1] ». Mais rien ne convainc dans ces harmonies célestes. Devant Veronèse, l'œil respire. Il s'ennuie devant Tiepolo, peut-être faute de suffoquer. Au XVIIIe siècle l'art ne pouvait être que critique. Même symphonique, la lumière pure n'avait pas de place.

A moins qu'on ne pense avec Bernard Berenson que Tiepolo a utilisé ses dons et talents techniques « pour nous introduire dans le monde le plus débordant de santé, le plus équilibré, agréable et élégant, le plus gai, le plus poli, le plus plein de fêtes et de réjouissances, qu'on ait pu connaître depuis la Venise du XVIe siècle. Il était en même temps psychologue comme peu de peintres l'ont été. Je ne connais personne qui mieux que lui ait su donner à un visage, à un corps humain l'expression qui corresponde exactement à sa situation. Pas plus de mimique, ou de froideur exagérées que dans le théâtre de Racine. Même dans les scènes de martyrs ou pour les sacrifices de tendres et adorables créatures comme Iphigénie ou comme la fille de Jephté, il ne suscite pas en nous une pitié trop violente [2] ». Comment pourrait-on ne pas être d'accord avec cette tendresse sucrée? Je remplace simplement Racine par un Voltaire que je n'imagine pas puisqu'il s'en serait tenu à la *Mort de César*, à *Mérope*, à la *Henriade* et au magnifique *Poème de Fontenoy*; pas de *Contes*, de *Satires*, de bastonnades et de prison. Voici Tiepolo prêt. Dans le beau monde, les plus réjouis, les plus fêtards, les plus polis, les plus gais, les plus élégants, les plus agréables, les plus équilibrés, les plus débordants de santé se parent pour le bal Beistegui.

J. VUILLEMIN.

1. Morassi, *op. cit.*, p. 29.
2. Berenson, art. cit.

Jean Cau.

MÉDITATION SUR LA JAMAÏQUE

Pour Bost et Scipion...

Il partit pour la Jamaïque. Il avait trente ans. Il rêve d'être un homme seul et dur. Un de ces types comme on en voit au cinéma. Ils mesurent 1 m. 90. Ils ont souvent des yeux bleus glauques pâles d'eau. Une puissante musculature leur donne une démarche d'animal rassasié. Souples et hanches minces, parfois. Seules, les épaules roulent sous l'étoffe de la veste bien coupée. Au creux des reins l'étoffe flotte en plis nets autour d'une taille mince de bagarreur distingué. Le bracelet-montre est attaché au ras du poignet. Le col de la chemise est ouvert. Le type boit, fume et respire sans hâte. Il parle peu : les mots sont faits pour aider les types qui n'ont pas de corps. Les mots ont été inventés pour entortiller les costauds. Un type qui parle sans arrêt est, cent fois sur cent, un lâche, un menteur, un trafiquant, un curé, autrement dit une putain. Et sur ce point, pas de question!

Quand il dit *oui*, il dit *oui* avec quatre-vingt-dix kilos de muscles et d'os. *Oui* et seules les lèvres bougent. Le reste du visage n'a pas frémi; le reste du visage prouve seulement la solidité de pierre de ce *oui*. Le Dur dispose encore d'un second mot qui est *non*. Il dit oui ou non, mais de la même voix, du même corps, du même visage, du même malaise calme de ses yeux. Les phrases qu'arrive à articuler le Dur sont au nombre de quatre ou cinq. A savoir : « Tu commences à me courir »; « Ne fais pas chier l'homme »; « Laisse tomber »; « Ça va »; « Suis d'accord ». Lorsque deux durs discutent, des phrases inédites, parfois, se glissent dans la conversation.

Exemple :

PREMIER DUR. — Vais m'envoyer cette souris.

DEUXIÈME DUR. — Ouais?

PREMIER DUR. — Un scotch.

DEUXIÈME DUR. — Deux.

PREMIER DUR. — Vais m'envoyer cette souris.

DEUXIÈME DUR. — Laisse tomber.

PREMIER DUR. — Ça va, ça va...

DEUXIÈME DUR. — Ce que j'en dis...

PREMIER DUR. — Occupe-toi de ta sœur.

DEUXIÈME DUR. — Tu commences à me courir.

PREMIER DUR. — Ça va...

DEUXIÈME DUR. — Oui ça va...

Les deux durs se taisent, épuisés par cette conversation. Ils boivent, ils fument, ils ne se regardent pas, ils parlent, le regard fixé sur les étiquettes des bouteilles du comptoir. Ils allument leur cigarette dans la coquille des mains disposées de curieuse façon comme s'ils voulaient protéger la flamme de la vue d'un flic — ou du vent des espaces. Maintenant, au prix d'un paresseux effort, le regard se pose sur une belle qui traverse le bar, la déshabille, toujours sans hâte, pour revenir, écœuré, se poser de nouveau sur l'étiquette de la bouteille de whisky. Le silence se prolonge. Le premier dur observe avec un intérêt accablé une boîte d'allumettes oubliée sur le comptoir; le deuxième dur finit par s'intéresser aussi à la boîte d'allumettes. L'un paie, l'autre ne prête aucune attention à cette opération. L'un-l'autre descendent du tabouret sans s'être concertés; leur carrure encombre l'entrée étroite du bar; ils sortent. Ils savent où ils vont : dans un autre bar.

Dans les bars, à la Jamaïque, l'atmosphère est irrespirable. Graisseuse et chaude. Les ventilateurs lancent leurs pales dans un invisible coton hydrophile. Un Espagnol aux joues creuses, cassé sur un escabeau, raconte sa vie en s'aidant d'une guitare. Distraite, l'oreille pêche : « Corazón... Ay, ay, ay de mi alma... labios... Sierra et Vida ». L'Espagnol transpire comme un malade. Encore un lâche. Tous les lâches transpirent, évidemment, et les trafiquants et tous les menteurs et les femmes.

Oui.

L'Espagnol dit *gracias*, *si* ou *no* avec une gueule qui se met à bouger comme une portée de serpents. Là-bas, dans le coin, une femme dit oui à un type; elle a soudain la même gueule que l'Espagnol. Elle se lève. L'homme la suit. A la Jamaïque, les Espagnols, les femmes... Oui, d'accord.

Passe un indien. Il y en aurait long à dire sur les indiens, à la Jamaïque.

Passe un nègre. Et sur les nègres, donc!

Un palmier secoue son pollen vers la mer. Bondissant de branche en branche un singe lance des noix de coco sur la tête d'un tigre. Des sirènes de navire, dans le port, arrivent à déchirer l'air pourtant très mou. Devant la porte du bar, des chauffeurs de taxi (des bâtards) tranchent d'un coup de dent noir l'extrémité de considérables cigares. La chaleur devient de plus en plus insupportable.

Passe, dans le ciel, un hydravion de la marine américaine. Dans le ciel également passent deux bombardiers de l'Air Force qui oublient de jeter leurs bombes puis deux avions de transport pleins de diplomates et d'acteurs d'Hollywood.

Le Dur possède une voix de par delà l'échec la peur et la vie. Il n'aime pas : il a aimé. Il ne souffre pas : il a souffert. Il ne se drogue pas : il s'est drogué. La police et les services secrets ne le cherchent pas : ils l'ont cherché. Il ne tue pas : on suppose qu'il a tué. Il n'a pas trouvé son maître. S'il le trouve, un jour, ça donnera une effroyable bagarre et l'un des deux y laissera la peau.

Une fille de bonne famille s'était éprise de lui et l'honorait de ses soubresauts. Un jour, il a trouvé ça déplorable, il a jeté les fringues de la fille dans l'escalier. La fille a suivi les fringues en sanglotant. Le Dur s'est recouché en déclarant :

— Du balai!

A la Jamaïque, des commerçants chinois vendent des saloperies qui brûlent l'estomac. Drôlement fins, les Chinois. Ils ont des yeux minces comme des cicatrices qui leur servent à se filtrer l'âme. Passe la ruse à travers, et à l'intérieur ne restent que les pensers grossiers. C'est pour cette raison qu'ils sont si malins. Prenez les Suisses ou les Belges, au contraire; ils ouvrent inutilement de vastes yeux bleus. Le résultat ne se fait pas attendre.

Certes, les durs ont des yeux bleus. Certes, mais d'un bleu spécial genre éclat-d'acier. Comme deux ventouses les yeux pâles se collent sur les yeux humides de l'Espagnol — ou de la femme — et se mettent à y pomper les mensonges et les trahisons. Le Dur trouve ce jeu plutôt maussade. Ça lui plisse la bouche de dégoût de constater à quel point les habitants mâles et femelles de la Jamaïque sont un triste bétail. Ça lui éveille dans les mains et dans les muscles torsadés des épaules et du cerveau une morne envie de massacre.

A la Jamaïque, la plupart des femmes s'adonnent à la prostitu-

tion. Des maquereaux vêtus de toile blanche et rasés de près règlent le trafic de ces dames autour des palmiers et des lampadaires du Pablo Picasso Boulevard. Ces maquereaux ne laissent point de réjouir l'esprit. Chacun possède en moyenne une écurie d'une vingtaine de dames; chacun étranglerait sa sœur si elle s'avisait de sortir seule le soir ou seulement de s'enduire les *labios* [1] de rouge. Les Espagnols, nous le savions, possèdent un sens très aigu de la famille. En Espagne les mères pleurent lorsque le fils un jour déclare : Je serai torero. Il rêve de « véroniques » et de *chicuelas* [2], l'enfant, et de spectateurs signalant la venue de leur orgasme par de rauques « Ollé ! Ollé ! ». Son gitan de père fume des mégots, ses dix frères et sœurs sont nourris d'olives et de peaux d'oranges. Un jour, lui, l'Inspiré, il changera tout ça : il combattra sous l'habit de lumière et ce jour-là, ce jour bénira toutes les madones, son gitan de père fumera des cigares; ses frères, les pieds écrasés par les belles bottines vernies qu'il leur aura offertes, souffriront enfin de luxueuses souffrances; sa mère et ses sœurs, pendant ses combats, cacheront leurs angoisses derrière des mantilles de soie.

Non, ce n'est pas ma faute si la Jamaïque ressemble à l'Espagne. J'ai passé dix ans dans l'un et l'autre pays et je sais de quoi je parle. En outre je n'ai pas l'habitude et la faiblesse de supporter la contradiction. On l'apprit vite, à travers les îles, de *Gracias a dios* [3] à *Guantanamo* [4]. Quand je passais, les gens disaient oui, si, yes ou ya avant que j'eusse même daigné une exigence.

Ainsi vont les Durs à travers le monde. Sans valises, sans famille, sans amour, sans rien. Dans la taverne, la chaleur ne cesse de sourdre à gros remous. Un M.P. britannique à visage de bachelière essaie de poser un regard policier sur cette humanité criminelle et suante. Il fait semblant de n'avoir rien vu. Il sort. Un Dur hausse les épaules. Une entraîneuse polonaise éclate d'un rire nerveux qu'une gifle arrête. Un Dur allume une cigarette. Des couples, sur la piste de danse, se poussent du ventre en prétextant une rumba. Je signale ici que le Dur est, sinon puritain, du moins peu porté sur la bagatelle. Les femmes, il laisse ça aux espagnols, aux portugais, aux porto-ricains et aux marins scandinaves obscènes

1. Lèvres en espagnol.
2. Sorte de passes qu'effectue le matador.
3. Cap du Honduras.
4. Baie au sud de Cuba.

d'une santé aux désirs congestionnés. Une entraîneuse s'approche du Dur, visiblement amoureuse.

— Alors, ça va pas?
— Ça va.
— Tu m'offres un verre?
— Oui.
— Ça te plairait que je devienne ta petite femme?
— Tu veux faire le tapin pour moi? Merci.
— Tu veux pas?
— Non. Merci. Allez, fous le camp.
— T'es pas aimable.
— J'ai pas le temps.

La fille s'éloigne en roulant désabusivement de la hanche. Elle a oublié de boire son rhum. La chaleur n'est plus possible. La taverne grouille de racaille. On dirait que le monde entier a envoyé suer un coup dans ce boxon jamaïcain ses pires escrocs, ses plus féroces meurtriers, ses plus durs d'entre les durs.

Dehors, la brise de mer frôle amoureusement les palmes des palmiers. Bien qu'il soit minuit passé, un pirate, bandeau sur l'œil et foulard rouge autour de la tête, se promène à bicyclette sur l'étroite jetée. Il date de l'autre siècle, le gentil pirate, et comme il est unijambiste il a été obligé d'adapter un « pignon fixe » sur son vélo. Les habitants prétendent que c'est un fantôme. Ça, je les connais, les habitants. Et que n'iraient-ils pas prétendre! Un jour j'entendis sans broncher un natif m'affirmer que sa mère était vierge. Il faut dire, à la décharge de ces sauvages, que les cultes vaudous et catholiques, à force de s'entrebrasser dans la cervelle de ces primitifs, ont fini par produire de monstrueuses croyances. Je renvoie, pour plus de précision, à la célèbre thèse de Sir Gladwyn Mumford : *Jamaïcan Rites and Mythes, British Ethnology Society publisher, London*, 1881 — AC — 27 862.

Pourquoi le Dur ne va-t-il pas respirer cette calme brise? Je le dirai :

Le Dur a une vision du monde que nous qualifierons de catastrophique. L'humanité, pour lui, avec ses lois, ses peurs et ses amours, c'est du malsain. (Le sain, c'est de promener d'un bout à l'autre du monde un corps et une âme de pierre.) Il a parié, depuis longtemps déjà, depuis toujours, que les hommes c'était de l'abjection animée et froussarde. Toute confirmation de ce qui maintenant est devenu chez lui une opinion bien ferme le comble d'une

sombre joie toujours blasée, toujours recommencée. A fréquenter le « Kingston Night Club » à la Jamaïque, le « Sol de Maracaïbo » en Colombie et le « Café Trujillo » à Santo Domingo, il ne changera jamais d'avis. Nul pasteur américain, nulle assistante sociale, nul padre venu des montagnes n'aura l'occasion de le convaincre de la bonté des hommes. D'ailleurs, la bonté, ça lui soulève le cœur. Ça n'existe pas. La méchanceté non plus. Ce qui existe, chaque nuit, pour lui, c'est ça : ce bistrot, cette sueur qui coule dans les rides des visages basanés, cette guitare qui joue faux, ces morues qui remuent leur viande pour trois pesos, ce ventilateur qui tournera jusqu'à la fin du monde, ce couteau qu'un ivrogne agite puis laisse tomber, ce Portugais qui creuse ses joues en embrassant une môme de seize ans, cette chaleur, nom de Dieu, cette chaleur et la Jamaïque, surtout, la Jamaïque.

Jean Cau.

Livres

Les Tagebücher de *Franz Kafka* (S. Fischer Verlag).

L'ensemble des « journaux » de Kafka vient de paraître, formant le 6e volume des œuvres complètes actuellement en cours de publication. La nouvelle édition, qui doit être définitive, comprend en plus des textes posthumes déjà publiés, un grand nombre d'écrits que Max Brod avait écartés des premières éditions afin de faciliter la présentation de Kafka au public. Conformément au plan général, l'actuel volume des *Tagebücher* reprend donc la plus grande partie des notations publiées dès 1937 sous le titre « Tagebücher und Briefe » (traduit en français par *Journal intime*), à l'exclusion des lettres et des aphorismes qui entreront dans deux volumes ultérieurs. A ce noyau initial viennent s'ajouter un nombre considérable de textes entièrement inédits et quelques pages ayant déjà été publiées dans d'autres recueils, mais qui retrouvent là la place qu'elles occupaient dans le contexte du manuscrit [1]. Le document est complété par les « Carnets de Voyage » qui n'avaient été publiés qu'en partie.

Les *Tagebücher* s'étendent sur une période de treize ans, de 1910 à 1923. Ils représentent le contenu de 13 cahiers in-quarto dans lesquels Kafka notait non seulement des faits de sa vie personnelle, non seulement des réflexions sur ces faits ou des tentatives d'explication, mais aussi des esquisses, des ébauches restées plus ou moins à l'état de fragments, des descriptions de personnes et de personnages, des dialogues destinés peut-être à entrer dans une œuvre ultérieure et interrompus parfois après quelques lignes, bref, une riche matière poétique qui permet au lecteur de voir simultanément l'écrivain réfléchissant sur lui-même et l'œuvre en voie de création.

On s'est demandé à ce sujet si les *Tagebucher* renfermaient effectivement la totalité des cahiers de Kafka; si son éditeur et commentateur n'avait pas, pour des raisons qui resteraient obscures, tronqué et mutilé sciemment un document dont on ne peut connaître le contenu. Max Brod a répondu d'avance à un tel reproche en expliquant dans sa « Postface » comment et pourquoi il a éliminé quelques mots, insignifiants en l'absence de leur contexte, « quelques phrases se répétant avec de petites variantes, les notations par trop intimes et, enfin, les critiques par trop acerbes dirigées contre telle ou telle personne et qui, dans l'esprit de Kafka, n'étaient assurément pas destinées à la publicité ».

Voilà qui sera, pour beaucoup, plus propre à renforcer le soupçon qu'à le détruire. On objectera que non seulement les notations intimes ou les critiques acerbes, mais pas une seule ligne des œuvres posthumes n'était destinée à la publication; que Brod, en décidant de publier Kafka, s'est

1. C'est le cas de récits comme « L'Épée » et « Le Malheur du célibataire », p. ex., — publiés, l'un dans la première édition du *Journal*, en appendice, l'autre, dans « Betrachtung », et resitués ici dans le corps du *Journal*.

engagé de manière tacite à le publier intégralement, jusqu'au moindre fragment de manuscrit. A cela, on pourra répondre que, du fait précisément de cette décision qu'il a prise seul et dont il assume seul la responsabilité, Brod reste maître de juger jusqu'où il peut aller dans la transgression des volontés de Kafka. (Sa volonté de détruire tous les papiers constituant son « Journal » est formelle. En 1924, Dora Dymant détruisit elle-même un grand nombre de cahiers et de manuscrits, en présence de Kafka et sur son ordre.) Que Brod ait été amené, par des considérations assez faciles à concevoir, à différer la publication de certains papiers, n'autorise pourtant pas à affirmer qu'il a mutilé le *Journal*. En tout cas, les quelque 691 pages de textes présentées au public révèlent au premier examen leur authenticité absolue. Le lecteur tant soit peu averti ne gardera pas de doutes à ce sujet. On dira que c'est bien le moins qu'on puisse attendre d'un tel ouvrage, mais si l'on considère l'immense travail de mise à jour qu'il représente, si l'on attache, comme on est fondé à le faire particulièrement pour Kafka, une importance décisive au contenu littéral du texte écrit, on conviendra que « le moins » est ici l'essentiel.

Qu'il soit intégral ou non, ce *Journal* constitue un document littéraire, un témoignage humain d'une portée considérable. Un document, mais non un dictionnaire d'idées. Un témoignage, mais non un répertoire de convictions et d'opinions qui surgiraient en face de certaines dates ou commenteraient des événements contemporains. Si l'on tient absolument à savoir ce que Kafka pensait exactement du catholicisme, du judaïsme, du sionisme ou de la Révolution russe, on sera sans doute déçu. Car s'il y a des notations qui se réfèrent à des événements connus ou à des opinions, elles sont toujours prises de biais et révèlent bien davantage l'état intérieur, actuel, de l'auteur, qu'un essai de jugement objectif sur des faits ou des idées.

Le lecteur qui sera désireux, par exemple, de savoir ce que Kafka a fait et pensé le 2 août 1914 sera quelque peu stupéfait de lire : « L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. — Après-midi, leçon de natation. » Il est vraiment difficile d'admettre que cette note traduise tout simplement l'indifférence, voire la légèreté d'esprit de quelqu'un qui profite du beau temps pour aller se baigner, le jour où le monde entre en guerre. Sur la guerre, comme sur tous les événements importants de son époque, — il les a vus naître avec une attention passionnée, — Kafka avait des vues personnelles, à coup sûr très personnelles. Et si le *Journal* ne révèle pas une prise de position déterminée à l'égard de certains problèmes, il met en revanche violemment en lumière le mode de participation, intense, symbolique et concret à la fois, qui reliait Kafka au drame de son époque : environ deux mois avant la déclaration de guerre, vers le 6 juin, il transcrivit dans son journal un début de nouvelle intitulée « Le Magistrat Bruder » où les événements décrits — l'imminence d'une invasion — préfigurent avec une précision frappante l'invasion partielle de l'Autriche par les Russes. Kafka peut donc ressentir une situation générale avec assez de violence pour avoir sur elle une vue prophétique, sans éprouver le besoin de l'enfermer dans un jugement explicite. C'est là ce qui caractérise constamment les notations du *Journal*. Même quand elles ont trait à des événements strictement personnels de la vie, elles n'en saisissent qu'un aspect jusque là obscur et, le faisant entrer brusquement dans une lumière

crue, rejettent les autres aspects dans une ombre d'autant plus épaisse. C'est que le *Journal* de Kafka n'a rien de commun avec cette promesse de sincérité totale que se fait et fait au lecteur tout écrivain qui tient un journal; il ne vise pas à tout dire, à fixer de l'auteur une image complète, reflétant sans omission ce qu'il pense sur tous les sujets; prises dans leur ensemble, au milieu de cette prolifération inouïe de fictions poétiques, ébauchées et achevées pourtant, qui se pressent et laissent à peine à l'esprit le temps de les suivre, les notations du *Journal* apparaissent comme une gigantesque tentative de mise en ordre, — tentative menacée chaque jour par la passivité du désordre, recommencée chaque jour là où elle est presque impossible, au niveau du désordre lui-même. Une telle tentative n'a évidemment que faire des idées déjà clarifiées, ordonnées, qualifiées. Ce qu'il lui faut gagner, c'est la matière lourde et obscure qui se dérobe encore. Mais pour y parvenir, Kafka ne peut se servir d'emblée des instruments de la critique, fût-ce de l' « auto-critique » qui supposerait qu'un début d'ordre est déjà intervenu. Il lui faut au préalable remuer de fond en comble, réveiller, pousser de force au jour la masse pesante de ses « fantômes », responsables du désordre. Le *Journal* ne se présente donc pas comme un discours, comme un dialogue avec soi-même, au sens où on l'entend généralement. Il est avant tout une évocation, une invocation violente, destinée à faire rentrer les « fantômes » dans l'ordre.

Marthe Robert.



Journal, par *Ernst Jünger* (Julliard éd.).

Ernst Jünger a, paraît-il, fait brillamment l'autre guerre, et il a la bonté de ne pas nous en vouloir des deux invasions successives dont son pays nous a honorés. Parlant admirablement notre langue, connaissant mieux que certains Français les trésors artistiques de chez nous, fréquentant assidûment nos bons auteurs, il est le type de l'occupant parfait, celui qui est « correct » jusqu'au bout des ongles, et qui semble avoir posé pour la silhouette de l'officier allemand que dessine Vercors dans *Le Silence de la Mer*.

Avouons-le, cette silhouette nous semblait parfois singulièrement conventionnelle. Pourtant elle existait, dans la foule d'uniformes brillants et de bottes bien astiquées qui remontait à cette époque les Champs-Élysées. Mais Vercors faisait de son personnage une victime respectable de son erreur, une dupe sincère de la collaboration, puisque ce musicien qui rêvait d'accoupler la culture allemande et la culture française allait périr désespéré dans les steppes russes. Lorsque Jünger quitte le Majestic, les huîtres de Prunier, et les repas fins de la Tour d'Argent, lorsqu'il s'envole vers l'URSS, c'est en amateur et en esthète qu'il y va. Il nous brossera un tableau vigoureux et senti des misères du soldat allemand sur les contreforts du Caucase, et puis, à la première nouvelle des revers de Stalingrad, il regagnera bien sagement l'Allemagne d'un seul coup d'aile. Sa précieuse personne est soigneusement mise à l'abri par ses admirateurs. Il n'aura jamais, comme Saint-Exupéry, le désir de les

décevoir en participant coûte que coûte à la tragédie. Pas un instant, il ne nous fait grâce de ses rêves de la nuit. Ils ont pour lui une autre importance que le réveil du matin. Et s'il note les exécutions d'otages, en ayant la grandeur d'âme de s'en indigner, c'est parce qu'il trouve dans les dernières lettres de ces martyrs à leur famille une résonance cornélienne qui enchante son esprit d'artiste.

Reliures somptueuses pour ses manuscrits, trouvailles inestimables chez les antiquaires, promenades sentimentales relativement chastes avec de petites Françaises au cœur sensible, discussions spirituelles avec un Sacha Guitry ou un Jean Cocteau, dialogues avec Picasso, petites affaires avec sa logeuse, qui verse un pleur lorsqu'il s'en va, — telles sont les images de Paris occupé, pour cet occupant-là. Il a apaisé sa conscience une fois pour toutes en se refusant à être autre chose qu'un témoin, et en disant du mal de Kniebolo-Hitler. Il a décrété une fois pour toutes que sa vision goethéenne du monde avait une valeur qui la situait bien au-dessus de la mêlée. Il rêve d'une paix au milieu de la guerre, qui aurait pour sanctuaire la culture et pour garants les hommes de bonne volonté, dont il se juge évidemment le principal représentant.

Le ton de ce journal frise parfois l'odieux, mais il s'efforce en général d'être de bonne compagnie, ce qui le condamne plus impitoyablement qu'un réquisitoire. La faune de l'occupation, que nous aurions souhaitée moins dense, et qui se garde d'observer ce silence où Vercors trouvait le dernier refuge de notre dignité, ce ramassis de cabotins et de trafiquants est, lui aussi, éclairé d'une lumière involontaire qui ne l'embellit pas, malgré le désir évident qu'a l'auteur de dire sa reconnaissance à tous ces charmants Français. Le pavé de l'ours est ici bien lancé.

Il est, Dieu merci, outre-Rhin d'autres témoins qu'Ernst Jünger, qui n'ont ni son esthétisme ni sa prétention, mais en qui nous pouvons saluer des hommes.

Jean-Henry Roy.



Les ambassades, par *Roger Peyrefitte* (Flammarion éd.).

Une page spéciale d'*Opéra* n'était pas trop pour qu'éclatât « la bombe Peyrefitte ». Ne fallait-il pas mobiliser l'innombrable troupe des pudibonds, piquer celle, plus restreinte mais tout aussi bruyante, des gens de la « Carrière », allécher celle des colporteurs de ragots, celle encore des décrypteurs de textes? Les voici maintenant en pleine action : le livre de Roger Peyrefitte doit bien se vendre. Les jurys ont certes l'oreille dure; mais, à tout ce bruit, resteront-ils insensibles? *Les amitiés particulières* ont brûlé longtemps, — *Mademoiselle de Murville*, *L'oracle* et *Les amours singulières* avaient à peine suffi à éteindre ce feu : la douche, pourtant, était froide... Quel sera le destin de ces *Ambassades*? Georges de Sarre est maintenant deuxième secrétaire d'ambassade (pourquoi cette soudaine promotion d'une légation à l'ambassade. dans un roman qui se veut « d'époque »? le goût des honneurs?) en Grèce. Un ambassadeur, M. Laurent, obstiné sur la foi de son nom à se croire descendant des Médicis, un premier secrétaire féru de beau langage, un attaché militaire dans le style scrognegneu,

un chancelier semant ses dépêches de minuscules dessins érotiques, un attaché naval, quelques ganaches... : le gibier de Royer Peyrefitte est couvert de galons ou de dorures. Georges de Sarre évolue parmi tout ce beau monde, nous enseigne la façon d'attraper une décoration au vol et de se l'épingler sur la poitrine, séduit la fille de l'ambassadeur, se livre avec elle à des jeux subtils « réinventant l'art d'aimer », fréquente les maisons de passe, erre le soir dans les jardins du Zappeion; il promène dans toute Athènes, dans toute la Grèce la nostalgie de ses années de collège — mais il ne faut pas le dire trop haut, c'est un secret que Roger Peyrefitte ne chuchote qu'à l'oreille des initiés, au bas d'une page ou à la fin d'une interminable conversation. Par bonheur, il suffit de l'apparition « d'un jeune homme extraordinairement beau dont les joues lisses lui donnaient l'air d'avoir dix-huit ans », Rudolf Schwartz, le deuxième secrétaire de l'ambassade d'Allemagne, pour qu'à nouveau, en sourdine, résonne la mélodie des *Amitiés particulières*. Entre deux sourires, trois soupirs, quatre bons mots et cinq parties fines, Georges de Sarre et Roger Schwartz vont filer la parfaite amitié à Delos, « cette amitié de deux hommes qui est l'amitié de deux âmes » — un serrement de mains et les voici émus au souvenir de ces « choses qui étaient vouées à ne pas quitter le domaine enchanté de l'enfance ». Mais la bonne compagnie réclame Roger Peyrefitte et nous voilà derechef traînés de dîner en dîner, conviés à entendre des histoires de banquet, à disserter sur l'érotisme dans la Carrière — ceci bien entendu par personnes interposées, pour faire la part belle aux imbéciles. Et, pour donner le change, de temps à autre, une phrase bien sentie sur la Grèce et le libertinage, du genre : « on ne songe pas à la bénédiction d'un prêtre quand on a pris pour Dieu le plaisir ».

Ce qui étonne, ce sont ces coups de dent, ces crocs en jambe que Georges de Sarre alias Roger Peyrefitte distribue à plaisir à la gent diplomatique. Ne pourrait-il pas leur être reconnaissant d'une si belle année? Venaison, viandes fraîches ou avariées, tout y fut à portée de sa main. Il n'avait qu'à la tendre et ne s'en est pas gêné — pour la retirer aussitôt d'ailleurs, faisant le dégoûté. Libertin et sentimental, rigoureux et complaisant, décidément ce Georges de Sarre est trop compliqué... ou par trop inexistant. Que ne se décide-t-il une bonne fois à jouer le jeu! Ou à le rompre. Il lui faut 293 pages et la phrase de Rudolf Schwartz : « j'attendais de la vie ce qu'elle ne pouvait me donner », et un petit scandale (oh! de ceux qui font *Les ambassades*), et l'approche de la guerre, — pour choisir. Un choix bien au-dessus de ses moyens : « Quand le Parthénon s'effaça sur un ciel d'incendie, Georges fut pris de désespoir; et cependant, il s'imposa d'espérer encore... Il voulait se figurer qu'il appartenait à une civilisation certaine d'être supérieure et qui méritait de vaincre. Il donnait un sens au mot de liberté, le sens qu'avait eu ce mot pour les hommes qui en avaient fait leur idéal et leur pratique. Il donnait un sens aux mots d'amitié et d'amour. Il n'en donnait plus au mot d'ambassade. » Pourquoi s'en aviser si tard? Par bonheur, il n'y laisse pas de plumes et quitte la Grèce en tout bien tout honneur. Il lui reste, peut-être, le couvent : l'enfance retrouvée. Ne désespérons pas de Roger Peyrefitte. Son Père de Trennes l'y ferait bien entrer; *Opéra* lui consacrerait une belle page spéciale et, de nouveau...

B. Dort.

Le garçon sauvage, film de *Jean Delannoy*.

J. K. Jérôme s'indigne d'avoir vu rire à une pantomime où une énorme nourrice s'asseyait par mégarde de tout son poids sur le bébé qui lui était confié. Il estime que les pleurs auraient dû jaillir spontanément.

Jean Delannoy doit le penser aussi. Il nous offre, sur une histoire de Peisson, un scénario dont la cruauté lui épargne bien du travail. Qui ne plaindrait ce malheureux gosse forcé par sa mère à vivre au milieu de la prostitution marseillaise?

Comment analyser ici la part de l'art et de la technique cinématographique sans paraître monstrueusement insensible au problème de l'enfance malheureuse?

Enfin, les réactions pudibondes de certains spectateurs bien-pensants qui préfèrent se voiler la face devant le problème, ou sortir de la salle en claquant les portes, pourraient nous inciter à prendre sans réserves la défense d'un tel film, au nom de la liberté d'expression, ou même de la liberté tout court. On ne peut nier sans hypocrisie qu'il existe des situations pour le moins analogues ni prétendre sans mauvaise foi que ces images ne sauraient être mises sous les yeux du public, dès lors que leur scandale ne fait que reproduire un scandale social trop réel.

Mais une fois de plus le scandale est dénoncé à trop bon compte, et la caméra reste à mi-chemin de la vie. On invoquera évidemment la censure, qui n'aurait pas laissé passer le reste. C'est oublier qu'il y a toujours moyen de tourner une censure autrement qu'en la flattant. La peinture sordide des bureaux du quai des Orfèvres par Clouzot prouvait davantage contre certaines méthodes policières que la description d'un passage à tabac. Il y a des moments où les objets les plus inanimés se mettent à crier à l'injustice, pour peu qu'on sache les écouter.

Dans l'œuvre de Delannoy, jamais les objets ne parlent. Jamais ils n'existent de cette façon louche et poisseuse qui dénonce leur complicité aux moins avertis. La bouteille de champagne que tient la prostituée en embrassant son fils avant de monter avec un client est une bouteille respectable, semblable à toutes les autres qui reposent dans un cellier bien rangé, près de la pièce où sommeille le garçon sauvage. Après tout, nous pourrions pardonner à Jean Delannoy de ne pas savoir utiliser les objets, car ses réussites révèlent un style très différent de celui d'un Clouzot.

Mais comment oublier qu'il camoufle non seulement les objets, mais aussi les êtres? Il y a le berger amoureux des montagnes, la putain bonne fille qui sourit à la vie, aux clients et aux maquereaux avec la même spontanéité naïve. Il y a le silence du gosse au visage pur, et les paroles impures autour de lui. Le bon navigateur et les méchants gangsters. Tout ce monde se côtoie, nanti d'un état social confortable, directement sorti du cerveau bon enfant d'un scénariste rigolard. On cherchera en vain la moindre

révolte, la moindre angoisse, ou même la moindre trouille. Seul, le visage du gosse est une accusation muette; mais qui accuse-t-il?

Tous ces gens sont bien tranquilles, et en définitive pardonnés. La fille retournera à son trottoir, le fils à la mer, les gangsters à leurs cartes. Les dégâts sont minimes. Le seul qui soit mort dans l'histoire n'a jamais réussi à nous faire croire qu'il était vivant. Est-ce la faute de Frank Villar? C'est plutôt celle de Jeanson. Quelle que soit la lâcheté proverbiale d'un souteneur de trop petite envergure, nous avons de la peine à croire qu'il puisse trembler devant un enfant de onze ans à peine qui l'a égratigné avec son canif. Quelle que soit la bêtise de cet homme, il est invraisemblable qu'il dénonce des gangsters manifestement beaucoup plus dangereux que la police. Quel que soit l'aveuglement légendaire d'une professionnelle qui veut vivre son grand amour, quitte à l'entretenir, il est difficile de croire qu'elle s'éprenne de cette parfaite veulerie, de ce dur si notoirement mou.

Le dénouement nous rappelle quelque chose : un bateau qui s'en va. Un corps criblé de balles, le nez dans le ruisseau. Une femme qui attend, sur ses valises, sans savoir encore la vérité. C'est la fin, déjà cent fois copiée, de *Quai des Brumes*.

Pourtant, quelques-unes des séquences nous laissaient l'espoir d'un grand film. Il y avait là, en tout cas, un grand sujet. Il aurait fallu, pour le traiter, oublier un certain nombre de clichés sur la pureté enfantine et sur la prostitution. Il aurait fallu retrouver l'ampleur romanesque de *l'Idiot*. Il aurait surtout fallu s'appeler Dostoïevski, et non Jeanson; Vittorio de Sica, et non Jean Delannoy.

J.-H. R.



Deux sous de violettes, film de *Jean Anouilh*.

Depuis Musset, il est acquis que l'auteur le plus sérieux a le droit de s'écrier : « Vive le mélodrame! » Les pleurs de Margot sont trop charmants pour qu'il ne soit pas délicieux de les faire couler.

Encore faut-il, pour écrire un mélodrame, y croire entièrement ou ne pas y croire du tout. Anouilh lui-même s'est amusé à donner à son scepticisme, dans *Ardèle*, un travesti 1900. Cela faisait avaler la pilule, d'ailleurs amère.

Mais comment prendre au sérieux ces deux sous de violettes qu'on nous propose, sur une rengaine bien sentimentale? L'infâme suborneur ne cligne jamais de l'œil à notre intention. Le regard du libidineux n'est jamais égrillard. La pureté de la charmante jeune fille est authentique. On s'est tout juste permis de démoder les costumes avec une désespérante honnêteté et sans la moindre pointe de caricature; si bien que ce démodé général risque de passer inaperçu.

Il nous faut donc entrer dans le jeu de Margot, c'est-à-dire de Monelle Valentin. Il nous faut accepter un scénario invraisemblable, digne de *Confidence* ou des *Veillées des Chaumières*. Il nous faut surtout mesurer la chute d'un auteur qui a su autrefois porter au théâtre une sincérité indéniable.

Certains critiques s'en tirent en disant : « Tant mieux! Anouilh est d'autant plus grand au théâtre qu'il est plus mauvais à l'écran ». Et l'on cite ce *Voyageur sans bagage* si mal accommodé au cinéma. S'il est acquis qu'il suffit de siffler le scénariste pour avoir l'occasion d'applaudir le dramaturge, la prochaine pièce d'Anouilh sera un succès prodigieux. Malheureusement il est loin d'être prouvé qu'il suffit de ne pas savoir manier une caméra pour rejoindre le grand théâtre. *Le Voyageur sans bagage* était déjà une pièce médiocre, et le cinéma n'a fait qu'en grossir les imperfections. Lorsque Cocteau est bon à la scène, il est bon à l'écran. Le succès des *Parents terribles* dans les deux cas, l'échec de l'*Aigle à deux têtes*, en fournissent une preuve et une contre-épreuve. Sans doute la technique cinématographique diffère-t-elle profondément de la technique scénique. Ce problème de la technique a été très justement souligné par d'excellents techniciens. Il ne doit pas nous faire oublier que le cinéma, tout comme le théâtre, est efficace lorsqu'il a quelque chose à dire. Les problèmes de style ne doivent pas nous cacher l'importance de ce que le style doit traduire. Toutes les querelles de chapelle n'empêcheront pas le vrai cinéma d'être un moyen d'expression dont la diffusion est pratiquement universelle, dont le public est illimité. On peut le déplorer, mais on ne peut plus l'ignorer; le cinéma est un fait social à l'échelle de l'humanité. Or, Anouilh n'a rigoureusement rien à dire à un tel public. Alors, il se raccroche au mélodrame comme à une recette infaillible pour faire pleurer les masses. Margot pleurera peut-être, les autres souriront ou ils s'indigneront, car la misère sur laquelle on veut nous attendrir est fausse à crier, comme le mélodrame, et l'on n'a pas le droit de jouer avec la misère ce jeu facile et veule.

N'y avait-il rien derrière ces descriptions interminables d'adolescents désabusés se débattant contre un père sordide ou bassement crapuleux, contre une mère infecte? La révolte de la Sauvage, d'Eurydice, ou de la petite Antigone, leur désir de crier « Non! » à la face du monde et de l'ordre établi, — tout cela devait-il aboutir à dire « Oui » à la complainte de *Deux sous de violettes?* La longue tirade qui condamnait l'amour, à la fin d'*Ardèle*, n'avait-elle pour but que de réhabiliter le rêve de la midinette sur une fin heureuse aussi artificielle que possible?

Par bonheur, Anouilh n'est pas mort, et il lui appartient de démentir, par ses œuvres futures, ce bilan provisoire; mais nous nous refusons à séparer arbitrairement le bon et le mauvais, l'homme de théâtre et l'homme de cinéma.

J.-H. Roy.

N.D.L.R. — L'ouvrage de M. Léon Pierre-Quint étant sur le point de paraître aux Éditions Stock, nous nous trouvons dans l'impossibilité de publier la suite des fragments que nous en avions détachés dans le précédent numéro.

Le Gérant : Francis Jeanson.

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Décembre 1951
Dépôt légal : 4e trim. 1951